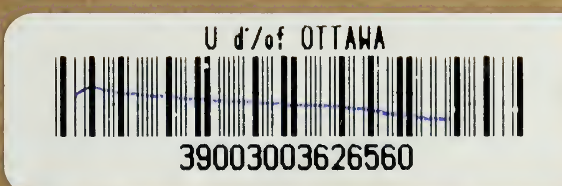


# ŒUVRES COMPLÈTES

DE

# SIR WALTER SCOTT.

---

TOME TRENTE-DEUXIÈME.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, N° 14.



*A. Desenne del* — *Goulu sc*

UNE LÉGENDE DE MONTROSE.

DALGETTY TERRASSE LE DUC D'ARGYLE

*T. XXXII. Ch. XIII.*

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

# SIR WALTER SCOTT

TOME XXXII.

UNE LÉGENDE DE MONTROSE







PARIS,
CHARLES GOSSELIN & A. SAUTELET & C°
MDCCCXXVI

# CONTES DE MON HÔTE.

## (Tales of my Landlord.)

TROISIÈME SÉRIE.

## TOME DIXIÈME.

---

Gens du pays fameux par ses gâteaux,
S'il est des trous à vos manteaux,
Cachez-les bien : votre compatriote
Vous observe, et de tout prend note ;
Et puis, ma foi, le jour viendra
Où tout s'imprimera.

BURNS.

## Une Légende de Montrose.

Ahora bien, dixó el cura, traedme señor, huésped, aqueses libros, que los quiero ver. — Que me place, respondió El; y entrando en su aposento sacó de una maletilla vieja cerrada con una cadenilla, y abriéndola, halló en ella tres libros grandes y unos papeles de muy buena letra escritos de mano.

Don Quijote, *parte primera, capitulo* 32.

Allons, dit le curé, je vous prie, seigneur hôte, d'aller me chercher ces livres; j'ai envie de les voir. — De tout mon cœur, répondit l'hôte, et il monta à sa chambre. Il en rapporta une petite vieille valise, fermée par un cadenas, qu'il ouvrit, et il en tira trois gros volumes et quelques manuscrits en beaux caractères.

# UNE

# LÉGENDE DE MONTROSE.

## (A Legend of Montrose.)

## CHAPITRE IX.

« Quand la guerre civile aiguise ses poignards,
» Chacun pour guide alors ne suit que son caprice,
» Et ce qui lui convient à ses yeux est justice.
» En des temps plus heureux, le bon droit a son tour,
» Et nous voyons déchoir ces potentats d'un jour. »

SHAKSPEARE. *Coriolan.*

LORD Menteith et Allan Mac-Aulay avaient conduit sir Duncan Campbell dans un appartement écarté où on lui servit toutes sortes de rafraîchissemens. Sir Duncan commença par rappeler à Allan une campagne, ou plutôt une espèce de chasse qu'ils avaient faite ensemble

contre les Enfans du Brouillard, auxquels ils portaient l'un et l'autre une haine irréconciliable; mais il ne tarda point à revenir au point essentiel, et à ramener la conversation sur l'objet de son voyage au château.

— Il était profondément affligé, dit-il, de voir que des amis, des voisins, qui devraient se soutenir mutuellement, allaient tourner les armes les uns contre les autres pour une cause qui les concernait si peu. Qu'importe aux chefs des Highlands, ajouta-t-il, qui triomphe du roi ou du parlement? Ne valait-il pas mieux les laisser vider entre eux leurs différends sans prendre fait et cause pour aucun parti, tandis que les chefs saisiraient cette occasion pour raffermir leur propre autorité de manière à la mettre à l'abri du parti dominant, quel qu'il fût?

Il rappela ensuite à Allan Mac-Aulay que les mesures prises sous le dernier règne pour établir, disait-on, la paix parmi les Highlanders, étaient dans le fait dirigées uniquement contre le pouvoir patriarcal de leurs chefs; et il cita l'établissement de ces colons qui vinrent se fixer dans le Lewis, comme faisant partie d'un plan délibéré, formé pour introduire des étrangers parmi les tribus celtes, détruire par degrés leurs anciens usages, et les dépouiller de l'héritage de leurs pères; et cependant, ajouta-t-il en s'adressant toujours à Allan, c'est pour donner une autorité despotique au monarque qui a conçu de pareils desseins, que tant de chefs des Highlands attisent le flambeau de la discorde, et sont sur le point de tirer l'épée contre leurs voisins, leurs alliés et leurs anciens compagnons d'armes.

— C'est à mon frère, dit Allan, c'est au représentant de notre famille que le laird d'Ardenvohr doit adresser

ces remontrances : je suis, il est vrai, le frère d'Angus; mais, en cette qualité, je ne suis que le premier homme de son clan, et la première obligation que m'imposent les liens du sang, c'est de donner aux autres l'exemple d'une obéissance aveugle à ses ordres.

— La cause est d'ailleurs beaucoup plus générale que sir Duncan Campbell ne paraît le croire, dit lord Menteith, à qui sa bouillante ardeur ne permettait point de garder le silence dans une pareille occasion : elle ne regarde point tel ou tel clan, telle ou telle peuplade, les Highlands ou les Lowlands; il s'agit de savoir si nous continuerons à nous laisser gouverner par l'autorité illimitée que s'arroge une secte d'hommes qui ne nous sont supérieurs sous aucun rapport, au lieu de nous soumettre au gouvernement naturel du prince contre lequel ils se sont révoltés. Quant à ce qui regarde l'intérêt des Highlands en particulier, ajouta-t-il, je prie sir Duncan d'excuser ma franchise; mais il me paraît très-clair que le seul avantage qui résultera de l'usurpation actuelle ce sera l'agrandissement d'un seul clan aux dépens de l'indépendance de tous les chefs de ces montagnes.

—Je ne vous répondrai point, milord, dit sir Duncan, parce que je connais vos préjugés, et que je sais de quelle source ils proviennent; cependant vous me permettrez de vous dire qu'un comte de Menteith, étant à la tête d'une branche rivale de la famille de Graham, aurait pu, comme l'a fait un de ses ancêtres, dédaigner de se mettre en tutelle, et de n'avoir d'autre opinion que celle qu'on lui veut imposer, et il aurait rougi d'être soumis aux ordres d'un comte de Montrose.

— C'est en vain, sir Duncan, reprit fièrement lord

Menteith, que vous chercheriez à soulever ma vanité contre mes principes. Le roi donna à mes ancêtres leur titre et leur rang. Ces distinctions ne m'empêcheront jamais de combattre pour la cause royale sous un homme plus digne que moi d'être commandant en chef. Un vil sentiment de jalousie ne m'empêchera jamais de servir sous les ordres du plus brave, du plus généreux et du plus loyal des Écossais.

— Il est fâcheux, dit le vieux chevalier, que vous ne puissiez ajouter à ces éloges celui de la fermeté et de la persévérance, mais je ne veux point entrer à ce sujet dans une discussion inutile, milord ; le sort en est jeté pour vous ; je le sais : permettez-moi seulement de déplorer le funeste ascendant qu'Angus Mac-Aulay et Votre Seigneurie exercent sur mon noble ami, le malheureux Allan, que l'impétuosité naturelle de son frère entraîne à sa perte, ainsi que sur le clan de son père et sur tant d'autres braves.

— Le sort en est jeté pour nous tous, sir Duncan, reprit Allan d'un air sombre. La main de fer du destin imprime l'arrêt de notre sort sur notre front avant que nous puissions former un désir ou lever un doigt en notre défense. S'il en était autrement, comment le prophète (1) distinguerait-il l'avenir au milieu de ces présages et de ces ombres qui le poursuivent pendant ses veilles ou pendant son sommeil ? On ne peut prévoir que ce qui doit nécessairement arriver.

Sir Duncan Campbell allait répondre, et le point le plus obscur et le plus contesté de la métaphysique allait être l'objet d'une vive discussion entre les deux con-

(1) *The Seer*, le Voyant. — Éd.

troversistes highlandais, lorsque la porte s'ouvrit, et Annette Lyle, sa clairshach (1) ou harpe en main, entra dans l'appartement. La liberté d'une jeune Écossaise des montagnes animait son regard et sa démarche. Vivant dans la plus grande intimité avec le laird de Mac-Aulay, son frère, lord Menteith et d'autres jeunes seigneurs qui venaient souvent au château de Darnlinvarach, elle n'avait point cette timidité qu'une femme élevée au milieu des personnes de son sexe eût éprouvée naturellement, ou du moins qu'elle eût cru nécessaire de feindre dans une occasion semblable.

Son costume tenait de l'antique, car les nouvelles modes pénétraient rarement dans les Highlands, et il leur eût été encore plus difficile d'arriver dans un château habité presque exclusivement par des hommes dont la seule occupation était la guerre et la chasse; néanmoins les vêtemens d'Annette étaient distingués et même riches; son corset ouvert, avec un collet montant, était d'une étoffe bleue, richement brodée, et avait des agrafes d'argent, au moyen desquelles elle pouvait le fermer à volonté; les manches en étaient larges, ne descendaient que jusqu'au coude, et étaient bordées d'une frange d'or; par-dessous elle portait un second corset de satin bleu, également bordé, mais d'une couleur plus pâle. Ce corset était un *tartan* de soie à grandes raies où le bleu dominait encore; ce qui était de meilleur goût que la forte opposition des couleurs qu'on trouve plus souvent dans les *tartans* ordinaires. Elle avait autour du cou une chaîne d'argent antique, à laquelle était suspendu le *wrest* ou clef qui servait à mettre son instru-

(1) Harpe avec des cordes de métal. — Éd.

ment d'accord. Au-dessus du collet de sa robe s'élevait une petite fraise qui était attachée sur le devant par une épingle de quelque prix, présent que lord Menteith lui avait fait il y avait déjà long-temps; ses longs cheveux blonds tombaient en boucles jusque sur ses sourcils, qu'ils cachaient en partie, et le sourire sur les lèvres, une légère rougeur sur les joues, elle annonça qu'elle venait de la part de Mac-Aulay demander si l'on désirait entendre un peu de musique.

Sir Duncan regardait avec autant de surprise que d'intérêt la jeune beauté dont l'arrivée soudaine avait interrompu sa discussion avec Allan Mac-Aulay. — Se peut-il, lui dit-il à l'oreille, qu'une personne aussi charmante, ayant autant de graces et de noblesse, soit une musicienne aux gages de votre frère ?

— Aux gages! répondit Allan avec vivacité; non, non! sir Duncan; c'est une..... (et il parut hésiter un moment) une proche parente de notre famille; et elle est traitée, ajouta-t-il d'un ton plus ferme, comme la fille d'adoption de la maison de notre père.

A peine eut-il dit ces mots qu'il se leva de table, et avec cet air de courtoisie que tous les Highlanders savent prendre lorsqu'ils le veulent, il céda sa place à la jeune Annette, et lui offrit en même temps des rafraîchissemens avec un zèle et des attentions dont le motif était sans doute de donner à sir Duncan une idée favorable du rang et de la naissance de sa protégée : si telle était son intention, ces soins n'étaient point nécessaires. Sir Duncan avait les yeux continuellement fixés sur Annette, et il régnait dans ses regards une expression qui annonçait un intérêt beaucoup plus vif que celui qu'eût pu lui inspirer la simple idée que la jolie musicienne

était une personne bien née. Annette même éprouvait un certain embarras en se voyant observée aussi attentivement par le vieux chevalier, et ce ne fut pas sans beaucoup d'hésitation qu'après avoir accordé sa harpe et avoir reçu un regard d'encouragement d'Allan et de lord Menteith elle chanta dans la langue celtique la ballade suivante, que notre ami, M. Secundus Mac-Pherson, dont nous avons déjà eu occasion de reconnaître les bons offices, nous a fait l'amitié de traduire :

## L'ORPHELINE.

Le vent d'hiver a flétri le feuillage;
L'astre du jour, de ses pâles rayons,
A lentement pénétré le nuage
Qui nous voilait la cime de nos monts.

La châtelaine au pied du chêne antique
Voit l'orpheline : elle gémit tout bas.
Ses pieds sont nus, son air mélancolique,
Et ses cheveux hérissés de frimas.

— Hélas, dit-elle, ô bonne châtelaine !
Au nom du ciel, au nom de vos enfans,
Daignez venir au secours de ma peine,
Moi qui jamais n'ai connu mes parens !

— Ma pauvre enfant, je plains votre misère
Répond la dame, et gémis avec vous ;
Mais plus à plaindre est encore la mère
Qui pleure, hélas! sa fille et son époux.

Voici douze ans que, pour fuir la vengeance,
D'un chef cruel que le ciel a maudit,
J'errais au loin ; et, ma seule espérance,
Dans un torrent ma fille s'engloutit

— Voici douze ans, dit la pauvre petite :
C'était le jour que les chrétiens zélés
Ont appelé jour de sainte Brigitte :
Quatre pêcheurs tendirent leurs filets.

La sainte fit que des flots ils sauvèrent
Un pauvre enfant qui s'en allait mourir.
Ces bonnes gens sous leur toit l'élevèrent :
C'est moi, daignez à mes maux compatir.

La châtelaine un seul instant hésite,
Et puis soudain l'embrasse avec transport ;
— Je te bénis, bonne sainte Brigitte,
Toi qui sauvas ma fille de la mort.

La châtelaine a retrouvé sa fille,
Riches atours remplacent les haillons :
Dans ses cheveux c'est la perle qui brille,
Ses beaux cheveux qu'hérissaient des glaçons (1).

(1) Malgré l'élégance de la traduction ci-dessus, les amateurs de l'antique littérature celtique peuvent être curieux de connaître la version littérale de l'original. Nous la joignons ici, en prévenant le lecteur que ledit original est déposé chez M. Jedediah Cleisbotham. P. P.

## TRADUCTION LITTÉRALE.

La grêle avait volé sur les ailes du vent d'automne ; le soleil brillait entre deux nuages, pâle comme le guerrier qui soulève languissamment sa tête sur la bruyère quand le torrent des batailles a passé sur lui.

Finele, la dame du château, aperçut une jeune orpheline sous le vieux chêne du rendez-vous. Les feuilles flétries tombaient autour d'elle, et son cœur était plus flétri qu'elles.

Le père de la glace (*nom poétique du froid*) gelait les gouttes de pluie dans sa chevelure. Elles ressemblaient à ces taches de cendres blanches sur les rameaux du chêne noirci et presque consumé par le feu.

La jeune fille dit : — Donnez-moi quelque consolation, châtelaine, je suis une orpheline. Et la dame répondit : — Comment puis-je donner ce que je n'ai pas ? Je suis la veuve d'un époux assassiné, la mère d'un enfant qui a péri. Quand je fuyais, tremblante, la vengeance de l'ennemi de mon seigneur, notre barque fut engloutie sous les flots, et ma fille ne se retrouva plus. C'était

Tandis qu'Annette chantait cette ballade avec une grace infinie, lord Menteith remarqua avec quelque surprise qu'elle paraissait faire sur l'esprit de sir Duncan une impression beaucoup plus vive qu'elle n'aurait dû produire sur un homme de son âge et de son caractère : il savait fort bien que les Highlanders de cette époque écoutaient une ballade ou une romance avec beaucoup plus de sensibilité que leurs voisins des Lowlands ; mais cette raison même ne lui semblait pas suffisante pour expliquer l'embarras avec lequel le vieillard évitait alors de tourner les yeux vers la musicienne, comme s'il eût craint de les laisser reposer sur un objet aussi intéressant. Encore moins devait-on s'attendre qu'une circonstance aussi simple eût causé une altération aussi visible dans des traits où se peignaient ordinairement la fierté la plus austère et une rigide inflexibilité. Il baissa peu à peu ses longues paupières grises jusqu'à ce qu'elles couvrissent presque entièrement ses yeux, dont on voyait s'échapper furtivement une larme. Il resta en

le jour de sainte Brigitte, près du torrent de Campsie. Maudit soit ce triste jour !

Et la jeune fille répondit : — C'était le jour de sainte Brigitte, et il y a eu douze moissons depuis ce temps-là ; les pêcheurs de Campsie ne trouvèrent dans leurs filets ni truite ni saumon, mais un enfant à demi mort, qui depuis a vécu dans la misère, et qui va mourir si vous ne le secourez.

Et la dame répondit : — Bénie soit sainte Brigitte et le jour qui porte son nom ; car je reconnais les yeux noirs et le regard d'aigle de mon époux, et l'héritage de sa veuve t'appartiendra.

Et elle appela les suivantes, et leur dit de revêtir cette jeune fille d'une robe de soie ; et les perles qu'elles placèrent dans ses cheveux surpassèrent en blancheur les glaçons qui y brillaient naguère.

silence dans la même position une minute ou deux, après que le dernier accord de la harpe se fut fait entendre; il leva alors la tête, et regarda Annette Lyle comme s'il eût voulu lui parler; puis, changeant tout à coup d'idée, il allait adresser la parole à Allan, lorsque la porte s'ouvrit, et le seigneur du château parut.

---

## CHAPITRE X.

« Le chemin était long, pénible, dangereux;
» Et plus ils approchaient du but de leur voyage,
» Plus le pays était désert, sombre et sauvage. »

*Les Voyageurs*, romance.

Angus Mac-Aulay était chargé d'un message dont il ne savait trop comment s'acquitter, et son embarras était même assez visible; car ce ne fut qu'après beaucoup de phrases détournées et ambiguës, après avoir retourné sa harangue de mille manières différentes, qu'il parvint à faire comprendre à sir Duncan que l'officier qui devait l'accompagner attendait ses ordres, et que tout était prêt pour son départ. Sir Duncan se leva d'un air indigné, et l'affront qu'il ressentait d'un pareil message fit succéder la colère à l'émotion que la musique avait fait naître.

— Je ne m'attendais guère à une réception semblable, dit-il en jetant un regard irrité sur Angus Mac-Aulay : je n'aurais pas cru qu'il y eût parmi les Highlanders de l'ouest un Chef qui, pour faire sa cour à un Saxon, eût eu la bassesse de venir intimer au laird d'Ardenvohr l'ordre de quitter son château, lorsque le soleil s'éloignait du méridien, et avant que la seconde coupe ait été remplie. Mais, adieu, monsieur, je vois à présent comment on remplit ici les devoirs de l'hospitalité ; et la première fois que je reviendrai dans le château de Darnlinvarach, ce sera une épée nue dans une main et une torche ardente dans l'autre.

— Venez, dit Angus, et quand vous auriez cinq cents Campbells à votre suite, je m'engage à vous recevoir d'une manière plus convenable, et telle sera la fête qui vous sera préparée, que vous ne vous plaindrez pas une seconde fois de vos hôtes.

— Gens menacés vivent long-temps, reprit le vieux chevalier ; vos fanfaronnades sont trop bien connues, laird de Mac-Aulay, pour que des gens d'honneur y fassent attention. Pour vous, milord et pour Allan, qui avez remplacé mon hôte peu cérémonieux, recevez, je vous prie, mes remerciemens. Et vous, charmante fille, ajouta-t-il avec quelque émotion en s'adressant à Annette Lyle, en lui mettant au doigt une petite bague, j'espère que vous ne refuserez point cette légère marque de mon souvenir ; vous avez rouvert une source que je croyais tarie depuis long-temps.

A ces mots, il sortit de l'appartement, et fit appeler les gens de sa suite. Angus Mac-Aulay, offensé des reproches qu'il lui avait faits, et en même temps un peu confus, ne songea pas à le suivre. Sir Duncan trouva

dans la cour son palefroi et ses domestiques qui étaient prêts à partir. Le noble major Dalgetty l'attendait aussi un pied sur l'étrier; dès que sir Duncan parut, il s'élança sur son cher Gustave, et la cavalcade s'éloigna du château.

Le voyage fut long et ennuyeux, sans être néanmoins aussi pénible que le laird de Mac-Aulay l'avait prédit. A dire vrai, sir Duncan avait grand soin d'éviter ces sentiers secrets par lesquels le comté d'Argyle était accessible du côté de l'ouest, quoiqu'ils eussent abrégé beaucoup le chemin; car son parent et son Chef, le marquis d'Argyle, avait coutume de dire qu'il ne voudrait pas pour cent mille couronnes qu'aucun mortel connût les défilés par lesquels une force armée pouvait pénétrer dans son pays.

Sir Duncan évita donc presque toujours les Highlands, et se dirigea vers le port de mer le plus proche, où il avait plusieurs galères à demi-pont à ses ordres. Ils s'embarquèrent à bord de l'une d'elles, suivis de Gustave, qui était tellement fait aux aventures, qu'aller sur mer ou sur terre lui paraissait tout aussi indifférent qu'à son maître.

Le vent était favorable, et ils poursuivirent rapidement leur route en déployant toutes leurs voiles. La traversée ne fut pas de longue durée; et le lendemain de grand matin on annonça au major Dalgetty, qui était alors dans une petite cabane sous le demi-pont, que la galère était sous les murs du château de sir Duncan Campbell.

Lorsqu'il s'avança sur le tillac, il vit Ardenvohr qui s'élevait presque sur sa tête : c'était un château carré d'un aspect sombre et imposant, d'une étendue consi-

dérable et d'une grande hauteur, situé sur un promontoire qui s'avance dans le bras de mer dans lequel ils étaient entrés la veille. Un mur, flanqué de tourelles de chaque côté, entourait le château du côté de la terre; mais du côté du lac il était bâti si près du bord du roc escarpé, qu'il n'avait été possible d'y établir qu'une batterie de sept canons, destinée à protéger la forteresse, quoiqu'elle fût à une trop grande hauteur pour qu'elle pût être d'une grande utilité contre une attaque dirigée d'après le système militaire moderne.

Le soleil, se levant derrière la vieille tour, en projetait l'ombre sur la surface du lac et sur le tillac de la galère où le major Dalgetty se promenait alors en attendant avec quelque impatience le signal du débarquement. Sir Duncan était déjà, lui dit-on, dans les murs du château, et lorsqu'il demanda de le suivre à terre, on lui répondit qu'il fallait attendre pour cela la permission ou les ordres du laird d'Ardenvohr.

L'ordre désiré arriva bientôt après, et une barque vint chercher l'envoyé de Montrose pour le conduire au château, tandis qu'un joueur de cornemuse, assis à la proue et portant sur le bras les armes du laird brodées en argent, jouait à perte d'haleine la marche du clan des Campbells. La distance entre la galère et le rivage était si courte, que la barque, conduite par huit rameurs vigoureux, était dans la petite crique où ils étaient dans l'usage de débarquer avant que le major se fût à peine aperçu qu'il avait quitté la galère. Deux des matelots, malgré la résistance de Dalgetty, le chargèrent sur les épaules d'un troisième Highlander, qui, traversant à gué les dernières vagues, déposa son noble fardeau sur le roc escarpé que le château couronnait.

Sur le devant de ce rocher on apercevait comme l'entrée d'une caverne basse et ténébreuse, vers laquelle les montagnards s'apprêtaient à entraîner notre ami Dalgetty, lorsque, se dégageant avec quelque peine d'entre leurs mains, il déclara qu'il ne ferait point un pas de plus, avant d'avoir vu débarquer Gustave, et de s'être assuré qu'il ne lui était point arrivé d'accident. Les montagnards ne pouvaient comprendre ce qu'il voulait dire, lorsqu'un d'eux, qui avait appris quelques mots d'anglais, s'écria : — Dieu me préserve! je crois qu'il parle de son cheval; qu'en veut-il faire?

Le major allait renouveler ses remontrances lorsque sir Duncan parut à l'entrée de la caverne que nous avons déjà décrite, pour inviter son hôte à venir dans son château, lui donnant en même temps sa foi que Gustave serait traité avec tous les égards dus au héros dont il portait le nom, ainsi qu'au personnage important auquel il avait l'honneur d'appartenir. Malgré cette garantie satisfaisante, telle était l'inquiétude du major pour son compagnon Gustave, qu'il hésitait encore, lorsque deux montagnards le saisirent par les bras, et deux autres le poussèrent par derrière, tandis qu'un cinquième s'écriait dans son jargon : — C'est cela, camarades; courage! Est-il sourd, ce Sassenach? n'entend-il pas que le laird l'appelle? et n'est-ce pas trop d'honneur pour lui d'être admis dans le château du laird d'Ardenvohr?

Ainsi entraîné, le pauvre major ne put que jeter un regard en arrière sur le bâtiment où il avait laissé le compagnon de ses travaux militaires. Au bout de quelques minutes, il se trouva dans une obscurité complète sur un escalier tournant qui était taillé dans le

roc, et qui donnait sur la caverne dont nous avons déjà parlé.

—Maudits soient ces sauvages des Highlanders! murmura le major à demi-voix. Que deviendrai-je si mon pauvre Gustave, qui porte le nom du lion invincible de la ligue protestante, est estropié par de pareilles brutes?

— Ne craignez rien, dit sir Duncan, qui était beaucoup plus près de lui que notre major ne le croyait; mes gens sont accoutumés à débarquer et à soigner des chevaux, et vous reverrez bientôt Gustave sain et sauf. En attendant, suivez-moi, et soyez sans inquiétude.

Le major connaissait trop bien le monde pour pousser plus loin les remontrances, quelque anxiété qu'il pût éprouver intérieurement. Dans ce moment, il commença à distinguer une faible clarté qui augmenta de plus en plus jusqu'à ce que, sortant par une porte fermée par une grille de fer, il se trouva sur une galerie taillée sur le devant du roc, et occupant un espace de quatre à cinq toises. Suivant toujours son hôte, il passa sous une autre porte également défendue par une herse de fer.

— Voilà une traverse admirable, dit le major; si elle était commandée par une pièce de campagne, ou même seulement par quelques mousquets, elle suffirait pour mettre la place à l'abri d'un coup de main.

Sir Duncan ne répondit rien dans le moment; mais, lorsqu'ils furent entrés dans la seconde caverne, il frappa, avec la canne qu'il avait à la main, de l'un et de l'autre côté de la grille; et, au son prolongé qui retentit sous la voûte, le major reconnut qu'il y avait de chaque côté une pièce de canon pointée sur la galerie qu'ils venaient de traverser, quoique les embrasures de-

vant lesquelles elles étaient placées fussent masquées à l'extérieur par des mottes de terre et des pierres détachées. Ayant monté le second escalier, ils se trouvèrent encore sur une plate-forme ouverte ; et ils se seraient vus exposés à un double feu d'artillerie et de mousqueterie, si, venant avec des intentions hostiles, ils avaient fait un pas de plus.

De nouvelles marches, taillées dans le roc comme les précédentes, les conduisirent enfin au pied de la tour. Ce dernier escalier n'était ni moins étroit ni moins perpendiculaire que les autres; et, sans parler des batteries qui le dominaient, deux hommes déterminés, armés de piques et de haches, auraient pu défendre ce passage contre une armée; car deux personnes ne pouvaient y marcher de front, et l'escalier n'était bordé d'aucune balustrade du côté où il était comme suspendu sur le précipice, au fond duquel les vagues se brisaient avec un fracas effroyable; de sorte que, grace aux précautions prises pour la sûreté de cette ancienne forteresse, une personne sujette à des vertiges, ou d'un caractère un peu timide, eût pu éprouver assez de peine à parvenir jusqu'au château, quand même on ne lui eût opposé aucune résistance.

Dalgetty, trop vieux soldat pour éprouver de semblables terreurs, ne fut pas plus tôt arrivé dans la cour qu'il protesta que, de toutes les places fortes qu'il avait eu le bonheur de défendre dans le cours de ses voyages, il n'y en avait aucune qui ressemblât plus au château de sir Duncan que la célèbre forteresse de Spandaw, dans la marche de Brandebourg. Néanmoins il critiqua fortement la batterie de sept canons qui était devant la tour, et la manière dont ils étaient placés, disant que,

lorsque des canons étaient perchés comme des cormorans ou des mouettes, sur le haut d'un rocher, il avait toujours remarqué qu'ils faisaient plus de bruit que de mal.

Sir Duncan ne répondit rien, et conduisit son hôte dans la tour, qui était défendue par une grille et par une grosse porte de chêne doublée en fer. Le major ne fut pas plus tôt arrivé dans une salle dont les murs étaient ornés de tapisseries, qu'il continua ses critiques militaires, et il ne les interrompit qu'à la vue d'un excellent déjeuner auquel il s'empressa de faire honneur avec une avidité qui ne lui permit plus de prononcer un seul mot; mais, dès qu'il eut terminé son repas, il fit le tour de la chambre, et examina très-attentivement par chaque fenêtre le terrain qui entourait le château. Il retourna alors à sa place; et, se renversant en arrière sur sa chaise, il étendit une jambe, caressa sa grosse botte avec la houssine qu'il tenait à la main, de l'air d'un homme qui veut affecter de l'aisance dans la société de ses supérieurs, et se mit d'un ton doctoral à donner son avis sans qu'on le lui demandât.

— Votre château, sir Duncan, est susceptible d'être mis en état de défense; il en est certainement susceptible; mais permettez-moi de vous dire que dans son état actuel il est impossible qu'il résiste long-temps à un assaut bien dirigé; car, sir Duncan, remarquez bien que ses fortifications sont rendues nulles, parfaitement nulles, par cette hauteur qui les commande du côté de la terre : qu'un ennemi glisse une batterie de canons sur cette éminence, et je veux que mille boulets me fracassent la tête si dans les vingt-quatre heures vous n'êtes pas obligé de battre la chamade.

— Il n'y a point de route par laquelle on puisse amener de l'artillerie contre Ardenvohr, reprit le chevalier d'un ton un peu sec. Les environs sont si marécageux, qu'à l'exception de quelques sentiers, qu'il est facile en quelques heures de rendre impraticables, à peine pourriez-vous y passer à cheval.

— Très-bien, sir Duncan, très-bien; c'est votre façon de penser : chacun la sienne. Nous autres gens de guerre, nous disons que partout où il y a un rivage il y a un côté découvert; car, lorsque l'artillerie et les munitions ne peuvent être transportées par terre, il est fort aisé de les apporter par eau près de l'endroit où elles sont nécessaires. On ne peut jamais dire non plus, sir Duncan, qu'une citadelle, quelque excellentes que soient sa position et ses défenses, soit à jamais invincible, ou, comme on dit vulgairement, imprenable; car j'ai vu vingt-cinq hommes, par un coup de main et par une attaque aussi vigoureuse qu'inattendue, emporter à la pointe de l'épée un fort tout aussi bien défendu que celui d'Ardenvohr, et faire mettre bas les armes à une garnison de plus de deux cents hommes.

Malgré l'empire que sir Duncan possédait sur lui-même, et l'art avec lequel il savait cacher ordinairement les sentimens qui l'agitaient, il parut piqué de ces réflexions que le major faisait avec la gravité la plus imperturbable; car il n'avait choisi ce sujet de conversation que parce qu'il le croyait propre à faire briller ses connaissances militaires, et du reste il ne s'était guère inquiété s'il devait plaire ou non à son hôte.

— Pour couper court à tout ceci, monsieur, dit sir Duncan d'un ton d'aigreur et d'ironie, je sais fort bien, sans que vous me le disiez, qu'on peut prendre d'assaut

un château qui n'est pas valeureusement défendu, qu'on peut le surprendre, si la garnison n'est pas toujours sur ses gardes : mais j'espère que, grace à Dieu, il n'en sera jamais ainsi de ma pauvre maison, quand même le major Dalgetty me ferait lui-même l'honneur de l'assiéger.

—Néanmoins, sir Duncan, reprit le major opiniâtre, je vous conseillerais en ami d'élever une redoute sur l'éminence dont je vous parlais, et de l'entourer d'un large fossé, ce qui est très-facile à exécuter en mettant en réquisition les bras des paysans du voisinage. Car, voyez-vous, le grand Gustave-Adolphe devait ses victoires autant à la pelle et à la pioche, qu'à l'épée, à la pique et au mousquet. Aussi vous conseillerais-je de fortifier ladite redoute, non-seulement, comme je vous le disais, par un fossé, mais encore par de nombreuses palissades..... (Dans cet endroit, sir Duncan, dont l'impatience était parvenue à son comble, sortit de la chambre, et le major le suivit jusqu'à la porte, élevant la voix à mesure que le vieux chevalier s'éloignait, jusqu'à celui-ci fût hors de vue ); lesquelles palissades devront être faites de manière à permettre aux troupes de la garnison de tirer à couvert; de sorte que, lorsque l'ennemi approcherait..... La brute ! la vieille brute de montagnard ! il est aussi fier qu'un paon et aussi entêté qu'une mule. Voilà qu'il laisse échapper l'occasion de faire de son château le plus joli fort irrégulier..... Mais que vois-je ? ajouta-t-il en regardant par la fenêtre qui donnait sur la mer, on a enfin débarqué Gustave : le noble animal ! à la manière dont il porte sa tête, je le reconnaîtrais au milieu de tout un escadron. Il faut que j'aille voir un peu comment on le traite.

Il se rendit aussitôt dans la cour, et il s'apprêtait à descendre l'escalier, lorsque deux sentinelles, lui présentant la pointe de leurs piques, lui firent sentir qu'il s'engageait dans une entreprise périlleuse.

— *Diavolo !* s'écria-t-il, et moi qui n'ai pas le mot d'ordre! Quand il s'agirait de demander double paye, ou de me tirer des griffes du grand prévôt, du diable si je pourrais dire une syllabe de leur maudit baragouin.

— Je vous accompagnerai, major, dit sir Duncan, qui s'était approché de nouveau de lui sans qu'il s'en aperçût, et nous irons voir ensemble votre coursier favori.

Ils descendirent ensemble jusque sur le rivage, et sir Duncan lui fit prendre un petit passage donnant derrière un roc qui cachait les écuries et les autres bâtimens dépendans du château. Dalgetty vit alors que, du côté de la terre, le château était rendu entièrement inaccessible par un profond ravin qu'on ne pouvait traverser que sur un pont-levis. Mais, malgré l'air triomphant avec lequel sir Duncan le lui faisait remarquer, il n'en persista pas moins à soutenir qu'il fallait ériger une redoute sur Drumsnab (c'était ainsi que s'appelait l'éminence en question), parce que, si l'ennemi s'en rendait une fois maître, il pourrait de là lancer sur le château des boulets ardens, vomissant le feu, suivant l'invention curieuse d'Étienne Bathian, roi de Pologne, qui employa ce moyen pour détruire la grande cité de Moscou. J'avoue, ajouta le major, que je n'ai pas encore vu employer cette invention ; mais j'éprouverais une joie infinie à en voir faire l'essai sur Ardenvohr, ou sur tout autre château d'égale force ; et il fit la re-

marque qu'une épreuve aussi curieuse ne pourrait manquer d'intéresser vivement tous les admirateurs de l'art militaire.

Sir Duncan détourna la conversation en le conduisant dans les écuries, et en le laissant soigner Gustave à sa fantaisie. Après s'être acquitté avec soin de ce devoir, le major proposa de retourner au château, en disant qu'il serait bien aise de polir son armure avant le dîner, qui aurait sans doute lieu vers midi, immédiatement après la parade; l'humidité de l'air de la mer l'avait un peu ternie, et il désirait qu'elle pût paraître le lendemain devant Mac-Callum-More de manière à lui faire honneur. Mais, tandis qu'ils retournaient au château, il ne manqua pas de faire sentir à sir Duncan tout le tort que pourrait lui faire une invasion soudaine de ses ennemis, qui s'empareraient sans peine de ses bestiaux et de ses provisions; et il le conjura de nouveau de construire une redoute sur l'éminence appelée Drumsnab, et lui offrit même généreusement ses services pour en tracer l'emplacement.

Sir Duncan ne répondit à cette offre amicale qu'en reconduisant son hôte dans sa chambre, et en lui disant que la cloche du château l'avertirait lorsque le dîner serait servi.

---

# CHAPITRE XI.

« Est-ce là ton château ? Déployant sa bannière ,
» L'ennui triste et pensif y tient sa cour plénière :
» Des oiseaux de la nuit c'est le digne séjour ;
» Les ténèbres jamais n'y font place au grand jour.
» Le plus vil paysan , dans son humble chaumière ,
» Voit au moins les rayons du Dieu qui nous éclaire. »

BROWN.

NOTRE brave ritmeister aurait volontiers employé ses momens de loisir à examiner l'extérieur du château de sir Duncan, et à reconnaître s'il avait bien jugé la nature de ses fortifications; mais un robuste montagnard qui montait la garde à la porte de sa chambre avec une hache de Lochaber, lui fit comprendre par des gestes très-expressifs qu'il était dans une espèce de captivité honorable.

— Il est étrange, pensa le major, que ces sauvages entendent si bien les règles et la pratique de la guerre.

Qui se serait jamais imaginé qu'ils connaissaient la maxime du grand et du divin Gustaphe-Adolphe, qu'un ambassadeur doit être tout à la fois messager et espion! Et, ayant fini de polir ses armes, il s'assit tranquillement pour calculer combien un demi-dollar par jour produirait au bout de six mois de campagne. Lorsqu'il eut résolu ce problème, il se mit à faire des calculs plus abstraits pour ranger en bataille un corps d'armée de deux mille hommes sur le principe de l'extraction de la racine carrée.

Il fut agréablement tiré de ses méditations par le son de la cloche qui annonçait le dîner; et le montagnard qui gardait sa porte, de sentinelle devint son introducteur, et le conduisit dans une salle où une table à quatre couverts, magnifiquement servie, offrait une preuve irrécusable de l'hospitalité des maîtres du château. Sir Duncan entra accompagné de son épouse, femme grande et maigre, vêtue d'habits de deuil, et paraissant livrée à une profonde mélancolie. Ils étaient suivis d'un prêtre presbytérien, portant son manteau de Genève, et sa calotte de soie noire qui couvrait de si près ses cheveux courts, qu'on ne pouvait en apercevoir une seule mèche; de sorte que les oreilles, qui jouissaient de toute leur liberté, s'élevant fièrement à côté de la calotte, formaient le point dominant dans sa physionomie. Cette mode peu élégante était générale à cette époque et donna lieu en partie aux surnoms de Têtes rondes, de chiens aux oreilles dressées, et autres sobriquets que l'insolence des Cavaliers ou royalistes prodiguait libéralement à leurs ennemis politiques.

Sir Duncan présenta le major à son épouse, qui répondit à son salut militaire par une révérence froide et

silencieuse à laquelle on n'aurait pas su dire si l'orgueil ou la tristesse présidait davantage. Le ministre, auquel il le présenta ensuite, l'examina d'un air de dédain et en même temps de curiosité. Dalgetty, accoutumé à se voir regarder de plus mauvais œil par des personnes plus dangereuses, s'inquiétait fort peu des regards du ministre et de la dame; toutes ses facultés étaient occupées d'un superbe morceau de bœuf qui fumait à l'un des bouts de la table, qu'il dévorait des yeux et qu'il brûlait d'attaquer. Il se vit obligé de différer l'assaut jusqu'à la fin d'une très-longue prière, entre chaque partie de laquelle il maniait son couteau et sa fourchette, comme il eût pris sa lance ou son épée pour se préparer au combat; mais chaque fois il lui fallait déposer les armes à la voix du chapelain diffus qui commençait un autre verset. Sir Duncan l'écoutait avec une attention révérencieuse, quoiqu'on pensât qu'il s'était joint aux partisans du Covenant plutôt par dévouement pour son Chef que par un zèle véritable pour la cause soit de la liberté soit du presbytérianisme. Son épouse seule écoutait la prière avec le maintien de la véritable piété.

Le dîner se passa dans un silence presque pythagorique; car ce n'était point l'usage du major d'exercer sa langue lorsque ses dents étaient occupées, et de sacrifier l'utile à l'agréable. Sir Duncan ne fut pas moins silencieux, et son épouse et le ministre se dirent seulement quelques mots à voix basse pendant le cours du repas.

Mais lorsqu'on eut desservi et qu'on eut placé les liqueurs sur la table, le major, qui n'avait plus les mêmes raisons pour garder le silence, commença à s'ennuyer

de celui de la compagnie; et pour animer la conversation il en revint à son sujet favori, et dirigea une nouvelle attaque sur son hôte.

—Savez-vous bien, sir Duncan, s'écria-t-il, que cette éminence de Drumsnab qui commande votre château me tient furieusement au cœur? Il faudra que nous ayons une conversation ensemble sur la nature de la redoute qu'il faudrait y construire, et que nous voyions si les angles devront en être aigus ou obtus. Je suis sûr que vous entendrez avec plaisir les argumens dont le grand feld-maréchal Bannier se servit à ce sujet contre le général Tiefenbach pendant une suspension d'armes.

— Major, répondit le vieux chevalier du ton le plus sec, ce n'est point notre usage, à nous autres Highlanders, d'entrer dans des discussions militaires avec des étrangers. Ce château, tel qu'il est, résisterait à des forces plus considérables que les malheureux que nous avons laissés à Darnlinvarach ne pourront jamais en mettre en campagne.

La dame laissa échapper un profond soupir en entendant cette réponse, qui semblait lui rappeler quelque douloureuse circonstance.

— Celui qui avait donné a repris, madame, dit le prêtre en lui adressant la parole d'un ton solennel. Puissiez-vous dire long-temps : Son nom soit béni !

A cette exhortation, qui paraissait n'être que pour elle, la dame répondit par une inclination de tête plus humble que Dalgetty ne lui en avait encore vu faire. Supposant qu'il la trouverait alors d'une humeur plus causeuse, il résolut de tenter l'entreprise, et de chercher à lier conversation avec elle.

— Il est certainement très naturel, lui dit-il, que

madame prenne l'alarme au seul mot de préparatifs militaires; et j'ai remarqué qu'il produisait le même effet chez les femmes de toutes les nations et presque de toutes les conditions. Néanmoins Penthésilée chez les anciens, et plus récemment Jeanne d'Arc, et autres, étaient d'un tout autre calibre; et je me rappelle avoir appris, pendant que j'étais au service des Espagnols, qu'autrefois le duc d'Albe avait dans son armée un bataillon de femmes qui avaient des officiers de leur sexe, et dont le commandant en chef s'appelait en allemand *hure-weibler*, c'est-à-dire, en bon français, capitaine des filles. Il est vrai que ce n'étaient pas des personnes à comparer sous aucun rapport à madame, car c'étaient de ces créatures *quæ quæstum corporibus faciunt*, comme nous disions de Jeanne Drochiels au collège de Mareschal, les mêmes que les Français appellent *courtisanes*, et que nous, en écossais, nous nommons....

— Mon épouse vous dispense de pousser plus loin vos explications, major, lui dit sèchement son hôte; et le ministre ajouta que de pareils discours, tout au plus tolérables dans un corps-de-garde occupé par une soldatesque profane, étaient souverainement déplacés à la table d'un homme respectable, et surtout en présence d'une dame de qualité.

— Je vous demande pardon, *domine*, ou docteur, *aut quocumque alio nomine gaudes* (car il est bon que vous sachiez que j'ai étudié les belles lettres), reprit l'envoyé intrépide en se versant un grand verre de vin; mais je ne vois pas que vos reproches soient fondés, attendu que je ne parlais point de ces *turpes personæ* comme si leurs occupations ou leur caractère étaient un sujet de conversation convenable pour madame,

mais seulement *per accidens*, ou, si vous voulez, *per confirmationem* de ce que je vous disais; c'est-à-dire que leur courage et leur audace naturelle, augmentées sans doute beaucoup par le genre de vie de ces....

— Je vous prie de m'excuser, major, dit sir Duncan en l'interrompant encore, mais j'ai quelque affaire à régler ce soir afin de pouvoir vous accompagner demain à Inverary; ainsi donc j'espère....

— Demain! répéta son épouse d'un ton plaintif; ce ne peut être votre intention, sir Duncan, ou il faut que vous ayez oublié que demain est un lugubre anniversaire, et consacré à une solennité non moins lugubre.

— Je ne l'avais point oublié, répondit sir Duncan; hélas! est-il possible que je l'oublie jamais! Mais la nécessité des temps exige que cet officier parte sans retard pour Inverary.

— Oui, mais non pas que vous l'accompagniez en personne?

— Il faudrait mieux que je le fisse; cependant je puis écrire au marquis et le rejoindre le jour suivant. Major, je vous remettrai une lettre qui expliquera au marquis d'Argyle l'objet de votre mission et le caractère dont vous êtes revêtu; vous voudrez bien vous préparer à partir demain matin, et une escorte sera chargée de vous accompagner.

— Sir Duncan, reprit Dalgetty, vous êtes assurément le maître de prendre sur cet article telles mesures qu'il vous plaira; néanmoins je vous prie de ne pas oublier quelle tache ce serait pour votre nom, s'il arrivait qu'un plénipotentiaire éprouvât la moindre insulte, *clam, vi, vel precariò*; je ne dis point par l'effet de votre

volonté, mais faute d'avoir pris toutes les précautions dictées par la prudence.

— Vous êtes sous la sauvegarde de mon honneur, monsieur, dit sir Duncan, et c'est une sûreté plus que suffisante. A présent, ajouta-t-il en se levant, voilà l'heure où nous sommes dans l'habitude de nous retirer, et je vais vous en donner l'exemple.

Dalgetty, se voyant dans la nécessité de lever promptement le siège, sut du moins, en général habile, mettre à profit le peu d'instans qui lui restaient. — Sous la garantie de votre parole, dit-il en remplissant son verre, je bois à votre santé, sir Duncan, et à la durée de votre honorable famille. Le vieux chevalier ne répondit qu'en poussant un profond soupir. Vidant son verre, et le remplissant de nouveau avec une promptitude incroyable, le major ajouta: — Je bois aussi à la vôtre, madame, et à l'accomplissement de tous vos nobles désirs, et à vous, *mi padre*, en s'adressant au ministre: je remplis cette coupe à votre intention. Et il n'oublia pas de joindre l'action aux paroles. — Puisse s'y noyer toute rancune entre vous et le major Dalgetty! Et, attendu que le flacon ne contient plus qu'un verre, je bois à la santé des braves et vaillans soldats et officiers de tous les partis. Maintenant que la bouteille est vide, je suis prêt, sir Duncan, à suivre votre factionnaire ou sentinelle, et à retourner dans mon camp.

Il reçut la permisssion formelle de se retirer, et de plus l'assurance que, comme le vin semblait être de son goût, on lui en porterait dans un instant une autre bouteille de la même espèce pour charmer les momens de sa solitude.

A peine le major était-il rentré dans son appartement,

que cette promesse fut accomplie; et, quelque temps après, l'arrivée d'un pâté de venaison lui fit supporter très-patiemment sa retraite et le manque de société. Le même domestique qui lui apporta cette petite collation lui remit un paquet scellé, entouré d'un fil de soie, suivant l'usage des temps, et adressé avec beaucoup de formules de respect au Très-haut et Très-puissant prince Archibald, marquis d'Argyle, seigneur de Lorne et autres lieux, etc., etc., etc. Ce domestique lui apprit en même temps que son escorte serait prête à partir de grand matin pour Inverary, où les dépêches de sir Duncan lui serviraient tout à la fois de lettres d'introduction et de passeport.

N'oubliant pas qu'il était dans ses instructions de recueillir tous les renseignemens possibles, et curieux d'ailleurs de connaître les raisons qui empêchaient sir Duncan de l'accompagner, le major, avec toute la circonspection que lui suggérait son expérience, demanda au domestique quelle circonstance retenait son maître au château le lendemain. Celui-ci, qui était des basses terres, et qui par conséquent parlait écossais, répondit que c'était l'usage de sir Duncan et de son épouse d'observer comme un jour de jeûne et d'humiliation solennelle l'anniversaire du jour où leur château avait été pris par surprise, et où leurs enfans, au nombre de quatre, avaient été cruellement massacrés par une bande de montagnards, pendant que sir Duncan était allé combattre avec le marquis d'Argyle les Mac-Leans de l'île de Mull.

— Diable! reprit Dalgetty, votre maître et votre maîtresse ont en effet quelque sujet de jeûner et de s'humilier, quoiqu'il me semble que le dernier suffirait. Néan-

moins j'affirmerais presque que ce malheur ne lui serait pas arrivé, s'il avait pris l'avis de quelque capitaine expérimenté versé dans l'art de défendre les places, et s'il eût fait bâtir une redoute sur la hauteur qui est à gauche du pont-levis, et je puis aisément vous le prouver. Supposons que ce pâté soit le château.... Comment vous appelez-vous, mon ami?

— Lorimer, monsieur.

— A votre santé, honnête Lorimer. Comme je vous disais donc, mon ami, supposons que ce pâté soit la citadelle que nous avons à défendre, et que cette bouteille.....

— Je suis fâché, monsieur, dit Lorimer en l'interrompant, de ne pouvoir rester pour entendre le reste de votre démonstration; mais la cloche va sonner. Comme le digne M. Graneangowl, chapelain du marquis d'Argyle, va dire le service et prêcher dans la chapelle du château, et que de soixante personnes dont se compose la maison, nous ne sommes que sept qui entendions l'écossais, ce serait un grand scandale que l'un d'eux n'y assistât point, et mon absence me nuirait beaucoup dans l'esprit de ma maîtresse. Voilà des pipes et du tabac, monsieur; et, si vous désirez quelque autre chose, on vous l'apportera dans deux heures, dès que les prières seront terminées. Et à ces mots il quitta la chambre.

A peine fut-il parti, que la cloche du château annonça par ses sons monotones qu'il était temps de se rendre à la chapelle. Le major entendit aussitôt les voix glapissantes des femmes, et les voix plus dures mais non moins aigres des hommes qui parlaient erse du fond du gosier, tout en courant de différens côtés par une

galerie longue, mais étroite, qui servait de communication à beaucoup de chambres, et entre autres à celle de Dalgetty. — Les voilà tous qui courent comme si l'on battait le rappel, se dit-il à lui-même ; s'ils vont tous à la parade je prendrai un peu l'air, et je ferai mes observations sur les côtés faibles de la place.

En conséquence, lorsque tout fut tranquille et qu'il n'entendit plus le moindre bruit, il ouvrit la porte de sa chambre, et il avait déjà fait quelques pas lorsqu'il vit son ami à la hache s'avancer vers lui, du bout de la galerie, en sifflant entre ses dents un air gaëlique. Avoir paru déconcerté en pareille circonstance, c'eût été à la fois impolitique et indigne de son caractère militaire ; aussi le major ne fit-il pas sur-le-champ volte-face, mais il se mit à siffler sur un ton beaucoup plus haut que la sentinelle ; et se retirant ensuite pas à pas les bras croisés derrière le dos, d'un air d'indifférence, comme s'il n'avait eu d'autre but que de respirer un peu l'air, il rentra dans ses quartiers ; et voyant le factionnaire à quelques pas de lui, il lui ferma la porte au nez.

Forcé de rester prisonnier, grace à la vigilance de son gardien, notre ritmeister passa la soirée à faire des calculs sur la tactique, calculs qu'il interrompit de temps en temps pour attaquer le pâté et dire deux mots à la bouteille, jusqu'à ce qu'enfin il fût temps de prendre quelque repos. Le lendemain il fut réveillé à la pointe du jour par Lorimer, qui lui dit que lorsqu'il aurait déjeuné, et il lui apportait pour cela les provisions nécessaires, ses guides étaient prêts à l'accompagner. Après avoir loué beaucoup le conseil de Lorimer, qu'il s'empressa de suivre, le major se disposa à partir. En traversant les appartemens, il remarqua que

les domestiques étaient occupés à tendre le grand vestibule en noir, cérémonie que, dit-il, il avait vu observer lorsque l'immortel Gustave-Adolphe était étendu sur son lit de parade, dans le château de Wolgast, ce qui le portait à croire que c'était la marque du deuil le plus strict et le plus profond.

Lorsque Dalgetty fut monté à cheval, il se vit entouré de cinq à six Campbells bien armés, qui devaient l'accompagner ou plutôt le garder, et commandés par un homme qui, au bouclier qu'il portait sur l'épaule, à la plume de coq qui surmontait son bonnet, à son air d'importance, et surtout à la dignité de son maintien, ne devait pas être moins que le cousin de sir Duncan au dixième ou au douzième degré tout au moins. Mais il lui fut impossible d'obtenir aucun renseignement positif sur ce sujet ni sur aucun autre, attendu que ni le commandant ni aucun de ses soldats ne parlaient anglais.

Quoique Dalgetty fût à cheval et que ses guides fussent à pied, telle était leur activité, et tels étaient les obstacles que la nature de la route opposait à chaque instant à son malheureux coursier, que, loin d'être retardé par la lenteur de leur pas, il avait plutôt de la peine à les suivre. Il vit qu'ils avaient toujours l'œil sur lui, comme s'ils eussent craint qu'il ne fît quelque tentative pour s'échapper; et une fois qu'il était resté un peu en arrière en traversant un ruisseau, l'un de ses aimables compagnons de voyage se mit à amorcer son fusil, ce qui lui fit comprendre qu'il courait quelque danger s'il essayait de faire bande à part.

Dalgetty n'augurait pas très-bien de la vigilance avec laquelle on gardait sa personne; mais c'était un mal

sans remède : car chercher à s'échapper dans un pays inconnu et presque inaccessible, c'eût été le comble de la folie. Il continua donc à traverser patiemment des déserts sauvages et stériles, par des sentiers qui n'étaient connus que des bergers et des conducteurs de bestiaux. Il remarquait à peine ces successions sublimes de sites pittoresques, qui font accourir de toutes les parties de l'Angleterre de nombreux admirateurs pour charmer leurs yeux du spectacle imposant des Highlands, et mortifier leurs palais en partageant la maigre chère des Highlanders. Enfin ils arrivèrent sur le bord de ce beau lac près duquel Inverary est situé. Le Dunniwassel, chef de l'escorte, sonna du cor ; et à ce signal, dont les rochers retentirent, une chaloupe bien équipée sortit d'une crique où elle était cachée, et reçut à bord le major et ses compagnons, sans excepter Gustave, qui, voyageur expérimenté tant sur mer que sur terre, entra dans la barque avec le sang-froid d'un chrétien.

Embarqué sur le Loch-Fine, Dalgetty eût pu admirer l'un des plus nobles tableaux de la nature. Deux rivières rivales, l'Aray et le Schiray, sortaient l'une et l'autre du sein de leur retraite, du milieu de sombres forêts, pour venir porter au lac le tribut de leurs eaux. Sur la petite pente douce et graduelle du rivage s'élevait le château avec ses murs crénelés et ses tours, monument d'une simplicité noble et gothique, et présentant un coup d'œil bien plus pittoresque que le palais massif et uniforme qui l'a remplacé. Des bois épais entouraient cette auguste demeure pendant plusieurs milles à la ronde, et le pic de Duniquoich, semblant sortir du sein du lac et s'élançant jusqu'aux nues, dominait majestueusement le paysage, tandis qu'un fanal

solitaire, couronnant son sommet, rendait le tableau plus imposant en éveillant une idée de danger.

Telle était une partie du noble spectacle que Dalgetty eût pu admirer s'il l'avait voulu. Mais, à dire le vrai, le major, qui n'avait rien pris depuis la pointe du jour, contemplait avec plus d'intérêt la fumée des cheminées du château, qui semblait lui annoncer les apprêts d'un excellent dîner.

La chaloupe approcha bientôt de la jetée qui séparait le lac de la petite ville d'Inverary. Ce n'était alors qu'un assemblage grossier de cabanes, entremêlées de quelques maisons de pierre, mais en très-petit nombre, et s'étendant depuis les bords du lac jusqu'à la principale porte du château, devant laquelle nos voyageurs aperçurent un spectacle capable de faire impression sur des nerfs plus délicats et sur une ame moins intrépide que celle du ritmeister Dugald Dalgetty, titulaire de Drumthwacket.

---

# CHAPITRE XII.

« Actif et turbulent, non moins qu'ambitieux,
» Son esprit se nourrit de projets tortueux;
» Il change à chaque instant de principe et de place,
» Et ne sait supporter ni succès, ni disgrace. »

*Absalon et Achitophel.*

Inverary, aujourd'hui jolie ville de province, rappelait alors l'époque où il avait été bâti, par l'apparence chétive des maisons et par l'irrégularité des rues, qui n'étaient point pavées. Mais ce qui signalait d'une manière plus frappante et plus terrible le caractère du siècle, c'était le spectacle qu'offrait la place du marché, qui était à moitié chemin entre le port ou la jetée, et la porte du château, dont la sombre arcade, la herse de fer et les murs massifs terminaient de ce côté la perspective. Au milieu de cette place, vaste et irrégulière, s'élevait un gibet où étaient suspendus cinq infortunés,

dont deux semblaient être des Lowlanders, et les trois autres étaient couverts du plaid des montagnards. Deux ou trois femmes, assises sous la potence, semblaient pleurer leur mort et chanter à voix basse leur coronach. Mais ce spectacle se renouvelait trop souvent pour avoir beaucoup d'intérêt pour les habitans en général, qui, tandis qu'ils se pressaient en foule autour de Dalgetty pour examiner son uniforme, sa brillante armure et son cher Gustave, semblaient ne faire aucune attention à la scène effrayante qu'ils avaient sous les yeux.

L'envoyé de Montrose ne partageait pas tout-à-fait leur indifférence, et entendant un ou deux mots d'anglais s'échapper de la bouche d'un Highlander qui avait assez bonne apparence, il fit halte aussitôt, et lui dit : — Il paraît que le grand prévôt a eu de l'ouvrage ici, mon ami. Puis-je vous demander pour quel crime ces malheureux ont été exécutés?

Il montra de la main le gibet en parlant, et le Gaël, comprenant ce qu'il voulait dire plutôt par son geste que par ses paroles, répondit sur-le-champ : — Oh! ce sont trois gentilshommes caterans, Dieu leur fasse grace! et deux Sassenachs, qui ne voulaient point faire quelque chose que Mac-Callum-More leur commandait; et il continua son chemin d'un air d'indifférence, sans écouter aucune autre question.

Dalgetty haussa les épaules, et se remit en route; car le cousin au dix ou douzième degré de sir Duncan Campbell commençait à montrer quelques signes d'impatience.

Un autre exemple du pouvoir féodal les attendait à la porte du château. Dans l'enceinte d'une palissade qui semblait n'avoir été construite que récemment, et pro-

tégée par deux pièces d'artillerie légère, était un énorme billot sur lequel on voyait une hache : elle était teinte de sang, et une quantité de sable répandu tout autour ne cachait qu'en partie les traces d'une exécution récente.

Pendant que Dalgetty regardait ce nouvel objet de terreur, le chef de ses guides le tira par le pan de son habit, et lui montra du doigt un poteau, fixé sur la palissade, dont la pointe soutenait une tête d'homme, sans doute celle du malheureux dont le sang couvrait encore l'instrument de mort. Le Highlander, en lui faisant remarquer cet horrible spectacle, semblait retenir un sourire malin, qui ne parut pas de très-bon augure à son compagnon de voyage.

Dalgetty descendit de cheval à la porte, et Gustave fut emmené sans qu'on lui permît de l'accompagner jusqu'à l'écurie, suivant son usage. Cette circonstance fit plus d'impression sur notre ritmeister que toutes ces affreuses images de mort et de destruction.

— Pauvre Gustave! se dit-il, que deviendra-t-il s'il m'arrive quelque malheur? Je commence à croire que j'aurais mieux fait de le laisser à Darnlinvarach; car ces maudits sauvages savent à peine distinguer la tête d'un cheval de sa queue. Mais à la voix du devoir un guerrier doit abandonner tout ce qu'il a de plus cher :

Entendez-vous le bronze des batailles?
Déployez donc vos nobles étendards;
Allons chercher d'illustres funérailles,
Le roi du Nord partage nos hasards!

Ayant ainsi fait taire ses craintes par le refrain d'une ballade guerrière, il suivit son guide dans une espèce

de corps-de-garde qui était rempli de soldats highlanders. On lui fit alors entendre qu'il devait y rester jusqu'à ce que son arrivée eût été annoncée au marquis. Pour s'assurer une réception plus favorable, le major remit à l'aimable parent du laird d'Ardenvohr le paquet que celui-ci lui avait confié, et lui témoigna de son mieux, par signes, qu'il désirait qu'il fût remis au marquis en mains propres. Son guide, se servant du même langage muet, lui répondit qu'il se conformerait à ses ordres, et se retira.

Le major resta environ une demi-heure dans ce corps-de-garde, exposé aux regards insolens et scrutateurs des soldats, pour lesquels son air et son costume n'étaient pas moins un objet de curiosité que sa personne et son pays en semblaient un d'aversion. Dalgetty, voyant une chaise, s'établit tranquillement, et, sans faire attention à leur impertinence, se mit à siffler une marche, jusqu'à ce qu'enfin un homme ayant un costume de velours noir et portant une chaîne d'or comme un magistrat moderne d'Édimbourg, mais qui n'était que l'intendant de la maison du marquis d'Argyle, vint, avec une gravité solennelle, inviter le major à le suivre, en lui annonçant que son maître était prêt à le recevoir.

Les nombreux appartemens qu'on lui fit traverser étaient remplis de domestiques, de gardes et d'officiers de tout genre, disposés peut-être avec quelque ostentation pour donner à l'envoyé de Montrose une haute idée de la puissance de la maison d'Argyle, et lui prouver combien elle était supérieure en pouvoir et en magnificence à celle de Montrose. Une antichambre était remplie de laquais en superbe livrée, qui, rangés sur une double file, regardaient en silence le major passer

entre leurs rangs; une autre salle était occupée par des chefs des Highlands, qui jouaient aux échecs, au trictrac et à d'autres jeux, qu'ils interrompaient à peine pour jeter un regard de hauteur sur l'étranger; un troisième appartement était rempli d'officiers et de gentilshommes des Lowlands; enfin dans la salle d'audience le marquis était entouré d'une cour brillante destinée à faire ressortir encore davantage sa dignité et sa puissance.

Cet appartement, dont les portes battantes furent ouvertes pour la réception du major Dalgetty, était une longue galerie, ornée de tapisseries et de portraits de famille, et dont le plafond voûté se composait de lambris dorés à jour. Il était éclairé par de longues fenêtres gothiques, dont les vitraux peints admettaient à peine les rayons du soleil à travers les têtes de sanglier, les galères, les bâtons et les épées dont elles étaient couvertes, armes de la maison d'Argyle, et emblème des hautes fonctions héréditaires de justicier d'Écosse et de grand-maître de la maison du roi qu'elle posséda longtemps. Au bout de cette galerie magnifique était le marquis lui-même, entouré de seigneurs tous richement vêtus, parmi lesquels étaient deux ou trois membres du clergé, appelés peut-être pour être témoins de son zèle pour le Covenant.

Le marquis était habillé suivant la mode du temps, que Vandyck a si souvent peinte; mais son habit, quoique riche, était d'une couleur sombre et uniforme. A son air préoccupé, à son front sillonné de rides, et à ses yeux continuellement fixés à terre, on reconnaissait un homme plongé souvent dans de profondes méditations, et qui avait acquis par une longue habitude

un air de gravité et de mystère qu'il ne pouvait quitter même lorsqu'il n'avait rien à cacher. Il était grand et maigre; mais sa taille n'ôtait rien à la dignité de ses manières. Il y avait quelque chose de froid dans son abord et de sinistre dans son regard, quoiqu'il parlât avec la grace et l'aisance d'un homme de haut rang. Adoré de son clan, dont il cherchait continuellement à augmenter la puissance et les privilèges, il était vu de mauvais œil par les autres tribus de montagnards, dont il avait déjà dépouillé les unes de leurs possessions, tandis que les autres craignaient d'éprouver le même sort, et ne voyaient qu'avec envie la hauteur à laquelle il s'était élevé.

Nous avons déjà dit qu'en se montrant au milieu de ses conseillers, des officiers de sa maison et de sa nombreuse suite d'alliés et de vassaux, le marquis d'Argyle voulait sans doute faire impression sur le système nerveux de l'envoyé de Montrose; mais Dalgetty, tout en courant de parti en parti, avait fait la plus grande partie de la guerre de trente ans en Allemagne, époque où un brave soldat était le compagnon des princes. Le roi de Suède et, d'après son exemple, les fiers princes de l'Empire eux-mêmes, s'étaient souvent vus dans la nécessité de composer avec leur dignité, et, lorsqu'ils ne pouvaient payer leurs soldats, de les retenir en flattant leur orgueil, en leur accordant des privilèges extraordinaires et en vivant avec eux dans la plus grande familiarité. Le major pouvait se vanter d'avoir dîné avec les plus grands princes; il n'était donc pas homme à se laisser intimider par la pompe dont s'entourait Mac-Callum-More. De plus, Dalgetty n'était pas naturellement l'homme le plus modeste du monde; au con-

traire, il avait si bonne opinion de lui-même, que, dans quelque compagnie qu'il se trouvât, il se croyait toujours à sa place, s'élevant toujours en idée au niveau des personnes près desquelles il était admis; en sorte qu'il était aussi à son aise dans la plus haute société qu'au milieu de ses compagnons ordinaires. Ce qui le fortifiait considérablement dans la haute opinion qu'il avait de lui-même, c'était ses idées sur la profession militaire, grace à laquelle, disait-il, un preux cavalier pouvait marcher de pair avec un empereur.

Nous ne serons donc pas surpris de le voir entrer dans la galerie sans le moindre embarras, la traverser avec plus de confiance que de grace, et s'approcher si près d'Argyle pour lui parler, que le marquis recula de quelques pas, afin de laisser entre l'envoyé de Montrose et lui une distance convenable. Le major fit son salut militaire avec beaucoup d'aisance, puis, s'adressant au marquis, — Bonjour, milord, s'écria-t-il, quoique je ne sache trop si je dois dire bonjour ou bonsoir à présent; *beso à usted lás manos* (1), comme disent les Espagnols.

— Qui êtes-vous, monsieur, et quelle affaire vous amène ici? demanda le marquis d'un ton qu'il croyait propre à réprimer la familiarité offensante de l'envoyé.

— Voilà deux questions fort justes et bien naturelles, milord, reprit Dalgetty, et je vais y répondre comme il convient à un brave cavalier, et cela *peremptoriè*, comme nous avions coutume de dire au collège de Mareschal.

(1) Un ancien voyageur en Espagne dit plaisamment de la langue des Espagnols qu'ils n'ont point de mot pour signifier remerciemens ou rendre graces, toute leur gratitude consistant en un *beso os lás manos*, je vous baise les mains. Il est certain que cette formule est la plus fréquente pour saluer. — Éd.

— Voyez ce qu'est cet homme et ce qu'il veut, Neal, dit le marquis d'un ton ferme à l'une des personnes de sa suite.

— Je prie l'honorable cavalier de ne pas se donner la peine de se déranger, milord ; je vais vous le dire, reprit le major avec le plus grand sang-froid. Cet homme est Dugald-Dalgetty, de Drumthwacket, anciennement ritmeister au service de différentes puissances, et aujourd'hui major de je ne sais quel régiment irlandais : je viens en qualité d'envoyé extraordinaire de haut et puissant seigneur James, comte de Montrose, et d'autres nobles seigneurs maintenant sous les armes pour sa majesté ; et ainsi, vive le roi Charles !

— Savez-vous où vous êtes et à qui vous parlez, monsieur, demanda de nouveau le marquis, pour oser me répondre comme si j'étais un enfant ou un insensé ? Le comte de Montrose est avec les mécontens anglais, et je soupçonne que vous êtes un de ces vagabonds irlandais qui sont venus dans ce pays pour mettre tout à feu et à sang, comme ils l'ont fait sous sir Phelim O'Neale.

— Milord, reprit Dalgetty, quoique major d'un régiment irlandais, je ne suis point ce que vous supposez, et j'ai pour garans de mon honneur l'invincible Gustave-Adolphe, le Lion du nord, Bannier, Oxenstiern, le duc de Saxe-Weimar, Tilly, Wallenstein, Piccolomini et d'autres grands capitaines, tant morts que vivans ; et quant au noble comte de Montrose, je prie Votre Seigneurie de jeter les yeux sur les pleins-pouvoirs dont je suis revêtu pour traiter avec vous au nom de cet illustre commandant.

Le marquis regarda légèrement le papier signé et scellé que Dalgetty lui présentait, et, le jetant dédaigneuse-

ment sur une table, il demanda aux personnes qui l'entouraient ce que méritait celui qui venait comme l'agent déclaré de traîtres qui avaient pris les armes contre l'état.

— Un gibet bien élevé, et deux minutes pour se confesser, répondit aussitôt l'un des officiers.

— Je prierais l'honorable cavalier qui a parlé le dernier, reprit Dalgetty, de prendre un peu plus de temps avant de donner ses conclusions, et Votre Seigneurie de réfléchir mûrement avant de les adopter, attendu que de pareilles menaces ne doivent être faites qu'à de vils espions, et non à des hommes de cœur, qui sont tenus d'exposer leur vie aussi-bien dans ces sortes de missions que dans les combats, à l'assaut ou dans une sortie. Il est vrai que je n'ai ni trompette, ni drapeau blanc, attendu que notre armée n'est pas encore entièrement équipée; mais Votre Seigneurie et les honorables cavaliers de sa suite conviendront que le caractère d'un envoyé qui vient proposer une trève ou une suspension d'armes, doit être reconnu sans qu'il ait besoin de faire entendre une fanfare, qui n'est qu'un vain son, ou de déployer un drapeau, qui n'est quelquefois qu'un vieux lambeau de linge : son titre repose sur la confiance que le parti qui députe et le député ont en l'honneur de ceux à qui le message doit être porté, et dans leur ferme persuasion qu'ils respecteront le *jus gentium*, aussi-bien que les lois de la guerre, dans la personne de l'ambassadeur.

— Vous n'êtes pas venu ici, monsieur, dit le marquis, pour nous apprendre les lois de la guerre, qui ne peuvent jamais s'appliquer à des rebelles et à des insurgés, mais pour subir la punition due à votre insolence

pour avoir osé apporter le message d'un traître au lord justicier d'Écosse, dont le devoir exige qu'il punisse de mort une pareille offense.

— Messieurs, dit le major qui commençait à être assez mécontent de la tournure que prenait son ambassade, je vous prie de ne pas oublier que le comte de Montrose vous rendra responsables, vous et vos biens, de tout ce qui pourra m'arriver, soit à moi, soit à mon cheval, par suite de ces procédés inouïs, et qu'il sera en droit d'exercer sur vous une vengeance éclatante.

Cette menace fut reçue avec un sourire dédaigneux, et l'un des Campbells répondit : — Il y a loin jusqu'à Lochow; expression proverbiale, signifiant que leurs domaines héréditaires étaient hors de la portée des invasions d'un ennemi.

— Mais, monsieur, reprit encore l'infortuné major, qui ne voulait pas se laisser condamner sans avoir épuisé du moins tous ses moyens d'éloquence, quoique ce ne soit point à moi à décider s'il y a loin ou non jusqu'à Lochow, attendu que je ne connais pas cet endroit, j'espère que vous me permettrez de vous faire une observation qui intéresse particulièrement l'honneur de votre famille, c'est que je suis ici sous la protection spéciale d'un noble seigneur de votre nom, de sir Duncan Campbell d'Ardenvohr, qui s'est porté garant de ma sûreté; et je vous prie d'observer qu'en manquant à la parole qu'il a donnée, vous porterez une atteinte irréparable à son honneur et à sa réputation.

La plupart des personnes présentes paraissaient n'en avoir rien su jusqu'alors : on s'agitait, on se parlait à l'oreille; les Campbells surtout semblaient se concerter entre eux; et le marquis, malgré l'empire qu'il exerçait

sur lui-même, laissa percer sur sa figure des marques d'impatience et d'emportement.

— Est-ce que sir Duncan d'Ardenvohr répond sur son honneur de la sûreté de cet homme, milord? dit une personne de la compagnie en s'adressant au marquis.

— Je ne le crois pas, répondit celui-ci; mais je n'ai pas encore eu le temps de lire sa lettre.

— Nous prierons Votre Seigneurie de le faire, dit l'un des Campbells; il ne faut pas que notre honneur souffre la moindre atteinte pour un pareil compagnon.

— Une mouche morte, dit un prêtre, donne une mauvaise odeur au baume de l'apothicaire.

— Révérend père, reprit le major, je vous pardonne le peu de délicatesse de votre comparaison, attendu qu'après tout elle m'est favorable; et, par la même raison, je ne relèverai point l'épithète méprisante de *compagnon* dont l'honorable cavalier à la toque rouge a jugé à propos de me qualifier, quoique je veuille bien lui dire qu'elle ne me convient nullement, si ce n'est dans le sens que lui donnait Gustave-Adolphe, le Lion du nord, et d'autres grands capitaines, tant en Allemagne que dans les Pays-Bas, lorsqu'ils m'appelaient leur compagnon d'armes. Quant à ma déclaration positive que sir Duncan s'est rendu garant de ma sûreté, j'engage ma vie qu'il la confirmera lui-même lorsqu'il viendra demain.

—Si le chevalier est attendu si tôt, dit l'un des intercesseurs, il serait fâcheux d'expédier trop vite l'affaire de ce pauvre homme.

— Du moins, dit un autre, Votre Seigneurie pourrait avant tout consulter la lettre du chevalier d'Arden-

vohr, et voir en quels termes il parle de ce major Dalgetty.

Ils se rangèrent alors autour du marquis, et parlèrent entre eux à voix basse, tant en anglais que dans la langue erse. La puissance patriarcale des chefs de clans était très-grande; et celle du marquis d'Argyle, armée de tous ses privilèges de juridiction héréditaire, était surtout absolue; mais il existe toujours quelque frein à l'ambition ou à la tyrannie même dans les gouvernemens les plus despotiques. Celui qui modérait le pouvoir des chefs celtes, c'était la nécessité de se concilier les petits seigneurs qui, sous leurs ordres, conduisaient au combat les soldats de leur clan, et qui formaient le conseil de la tribu en temps de paix. Le marquis, dans cette occasion, ne put se dispenser de céder aux remontrances de ce sénat du nom de Campbell, et, s'avançant hors du cercle, il ordonna de conduire le prisonnier en lieu de sûreté.

—Prisonnier! s'écria Dalgetty en se débattant comme un lion au milieu de deux vigoureux Highlanders qui depuis quelques minutes s'étaient approchés de lui pour le saisir. Il fut un moment si près de se dégager d'entre leurs mains, que le marquis d'Argyle changea de couleur, et recula de deux pas en portant la main sur son épée, tandis que plusieurs membres de son clan, prêts à se sacrifier pour leur Chef, se précipitèrent entre lui et le prisonnier dont ils craignaient la vengeance.

Mais les deux montagnards étaient trop robustes pour laisser échapper leur proie; et le malheureux major, après s'être vu dépouiller de ses armes offensives, fut entraîné hors de la galerie. Ses gardes lui firent

traverser plusieurs sombres passages, et s'arrêtèrent devant une grille de fer, que le capitaine de la troupe ouvrit lui-même. Une seconde porte en bois laissa voir au pauvre Dalgetty un escalier étroit et rapide qui conduisait dans une espèce de souterrain. Les gardes le poussèrent rudement pour lui faire descendre deux ou trois marches ; puis, lui lâchant le bras, ils le laissèrent gagner à tâtons le bas de l'escalier, entreprise qui ne fut ni facile ni sans danger lorsque les deux portes, successivement refermées, laissèrent le prisonnier dans une obscurité complète.

---

# CHAPITRE XIII.

« Malheur à l'étranger qui pénètre en ces bois,
» Si du despote duc qui se dit roi des rois
» Il ne vient humblement adorer la puissance. »

BURNS. *Epigramme sur un voyage à Inverary.*

Le major, privé de lumière et placé dans une position assez dangereuse, se mit à descendre l'escalier en ruines avec toute la circonspection possible, espérant trouver en bas quelque endroit pour se reposer; mais, malgré tous ses soins, il ne put éviter à la fin de faire un faux pas, qui lui fit descendre les quatre à cinq dernières marches un peu trop vite pour qu'il lui fût facile de garder son équilibre; et, pour comble de malheur, son pied heurta contre une substance douce et arrondie, qui s'annonça aussitôt pour être un corps organisé en poussant un gémissement. Ce choc accéléra

tellement sa marche, qu'au bout de quelques pas il roula au fond d'un cachot humide et pavé en pierres.

Lorsque Dalgetty fut parvenu, non sans peine, à se relever, sa première question fut de demander sur quoi il avait roulé.

— Sur ce qui était un homme il y a un mois, répondit une voix sourde et entrecoupée.

— Et qu'est-il donc à présent? demanda Dalgetty, pour s'aviser de se tapir comme un hérisson sur la dernière marche de l'escalier, et exposer les honorables cavaliers qui viennent lui rendre visite à se rompre le cou en heurtant contre lui?

— Ce qu'il est à présent, reprit la même voix; c'est un misérable tronc dont les branches ont été élaguées une à une, et qui s'inquiète peu si la hache doit bientôt l'abattre et finir ses tourmens.

— Je vous plains, camarade, dit Dalgetty; mais *patienza*, comme dit l'Espagnol; et permettez-moi de vous dire que si vous n'aviez pas plus remué qu'une souche, pour me servir de votre comparaison, vous m'auriez épargné quelques égratignures aux mains et aux genoux.

— Vous êtes militaire, reprit son compagnon d'esclavage, et vous vous plaignez d'une chute à laquelle un enfant ne penserait point.

— Militaire! dit le major; et comment pouvez-vous voir que je le suis, au milieu des ténèbres de cette maudite caverne?

— J'ai entendu résonner votre armure lorsque vous êtes tombé, et maintenant je la vois parfaitement. Lorsque vous serez resté aussi long-temps que moi dans ces ténèbres, vos yeux distingueront le plus petit insecte qui rampe sur le plancher.

— Que le diable me les arrache plutôt! s'écria Dalgetty. S'il fallait rester plus d'un jour dans ce cachot infernal, je demanderais à faire la prière d'un soldat, à monter à l'échelle, et je bénirais la corde qui m'en tirerait. Mais, à propos, quelle sorte de provisions avez-vous ici, mon frère en affliction?

— Du pain et de l'eau une fois par jour, reprit la voix.

— J'ai une faim du diable, camarade; et, quoique votre chère soit assez maigre, je suis prêt à y faire honneur, si vous me le permettez. J'espère que nous vivrons bons amis tant que nous habiterons ensemble ce paradis souterrain.

— Le pain et la cruche d'eau sont dans le coin, à deux pas, à votre main droite; prenez-les: quant à moi, je n'aurai plus long-temps besoin de nourriture ici-bas.

Dalgetty ne se le fit pas répéter deux fois, et, après avoir cherché les provisions en tâtonnant, il se mit à mordre dans un pain d'avoine aussi dur que la pierre sur laquelle il était tombé, avec autant d'avidité que nous lui en avons vu déployer sur des mets plus succulens.

— Ce pain, dit-il sans perdre pour cela un seul coup de dent, n'est certainement pas très-savoureux; cependant je ne le crois pas beaucoup plus mauvais que celui que nous mangeâmes au fameux siège de Werben, où le valeureux Gustave rendit vains tous les efforts du célèbre Tilly, ce héros terrible, devant lequel deux rois s'étaient vus obligés de fuir; savoir, Ferdinand de Bohême et Christian de Danemarck; et, quoique cette eau ne soit pas des plus douces, je bois à votre prompte

délivrance, camarade, sans oublier la mienne, et je voudrais de tout mon cœur que ce fût du vin du Rhin, ou au moins de la bière mousseuse de Lubeck, ne fût-ce que pour rendre le toast plus solennel.

Tandis que Dalgetty babillait de cette manière, ses dents n'allaient pas moins vite que sa langue, et il eut bientôt achevé les provisions que la bienveillance ou plutôt l'indifférence de son compagnon avait abandonnées à sa voracité. Lorsque son repas fut terminé, il s'enveloppa dans son manteau, et, s'asseyant dans un coin où il pouvait s'appuyer de chaque côté, attendu, dit-il, que depuis son enfance il avait toujours beaucoup aimé les fauteuils, il se mit à questionner son compagnon d'esclavage.

— Puisque nous voilà compagnons de lit et de table, camarade, lui dit-il, il est juste que nous nous connaissions un peu mieux l'un et l'autre. Je suis Dugald Dalgetty de Drumthwacket, etc., etc., major dans un régiment de fidèles Irlandais, et envoyé extraordinaire de très-haut et très-puissant seigneur James, comte de Montrose. Et vous, quel est votre nom, je vous prie?

— Il vous servira peu de le savoir, reprit son compagnon plus taciturne.

— Que j'en sois juge moi-même, répondit le major.

— Eh bien donc, je m'appelle Ranald Mac-Eagh, c'est-à-dire Ranald Enfant du Brouillard.

— Enfant du Brouillard! répondit Dalgetty; dites enfant des ténèbres; mais Ranald, puisque c'est votre nom, comment diable êtes-vous tombé entre les mains du grand prévôt? quelle est la cause de votre emprisonnement?

— Ma mauvaise étoile, répondit Ranald. Connaissez-vous le laird d'Ardenvohr?

— Si je le connais? parfaitement, camarade.

— Mais savez-vous où il est à présent?

— Dans son château, jeûnant dévotement aujourd'hui pour mieux se régaler demain à Inverary; et Dieu veuille qu'il n'éprouve point d'accident en route, car s'il n'arrivait point, je courrais quelque risque de ne pas jouir long-temps de mon brevet d'existence.

— Dites-lui donc, lorsque vous le verrez, qu'un homme réclame son intercession, un homme qui est à la fois son ennemi mortel et son meilleur ami.

— De bonne foi, je désirerais lui porter un message un peu moins obscur, répondit le major: de quoi diable vous avisez-vous de vouloir donner des énigmes à un homme tel que sir Duncan? Pendant qu'il se creusera la tête, oubliez-vous qu'on vous coupera la vôtre?

— Saxon peureux, reprit le prisonnier, dites-lui que je suis le corbeau qui s'est abattu autrefois sur sa tour et sur les enfans qu'il y avait laissés; je suis le loup qui a découvert sa tanière et détruit ses petits; le chef de la bande qui, il y a aujourd'hui quinze ans, surprit Ardenvohr, et passa ses enfans au fil de l'épée.

— En vérité, mon honnête ami, reprit Dalgetty, si ce sont là vos seuls titres à la bienveillance de sir Duncan, je vous prierai de me dispenser de les faire valoir. La brute même est exaspérée contre ceux qui lui ravissent ses petits, à plus forte raison un animal raisonnable, un chrétien. Mais dites-moi, je vous prie, si pour attaquer le château vous avez profité d'une éminence appelée Drumsnab, que je soutiens être le véritable

point d'attaque, tant qu'on n'y aura point construit une redoute.

— Nous gravîmes le rocher, dit le prisonnier, au moyen d'échelles de cordes qui nous furent jetées par un complice de notre clan, qui avait servi pendant six mois dans le château, pour s'assurer cette seule nuit de vengeance. Le hibou faisait entendre autour de nous ses cris lugubres, pendant que nous étions suspendus entre le ciel et la terre; les vagues se brisaient en mugissant contre la base du rocher, et brisèrent notre barque; néanmoins le cœur ne manqua à personne. Le matin suivant il n'y avait plus que du sang et des cendres dans ces lieux où la paix et la joie régnaient la veille au coucher du soleil.

— Ce fut sans doute une très-jolie camisade, Ranald, une attaque bien conçue et bravement exécutée; cependant, à votre place, j'aurais dirigé mes batteries de cette petite hauteur dont je vous parlais, qu'on appelle Drumsnab. Du reste, votre plan était fort bon; c'était une petite attaque irrégulière à la Scythe, ressemblant beaucoup à celles des Turcs, des Tartares et autres peuples asiatiques. Mais la raison, mon ami, la cause de cette guerre, la *teterrima causa,* si vous savez le latin, vous ne me l'avez point encore apprise?

— Nous avions été harcelés par les Mac-Aulay, d'autres tribus de l'ouest, dit Ranald, repoussés de bois en bois sans avoir de refuge.....

— Ah! ah! dit Dalgetty, j'ai quelque idée d'avoir entendu parler de cette affaire. Ne mîtes-vous pas du pain dans la bouche d'un homme qui n'avait plus d'estomac auquel il pût le transmettre?

— Vous savez donc quelle vengeance nous tirâmes du fier conservateur des forêts?

— Oui, oui, j'en ai entendu parler, et il n'y a pas long-temps, je vous assure. Mais quelle diable d'idée avez-vous eue là d'aller fourrer du pain dans la bouche d'un homme mort? Mauvaise plaisanterie, très-mauvaise, sur ma parole : à quoi bon, je vous le demande, cette dilapidation d'alimens? J'ai vu dans un siège, Ranald, plus d'un soldat vivant qui eût payé bien cher cette croûte de pain que vous donniez à une tête de mort.

— Nous fûmes attaqués par sir Duncan, continua Mac-Eagh, et mon frère fut massacré; sa tête fut ignominieusement suspendue sur les créneaux que nous avons escaladés. Je jurai de me venger, et c'est un serment que je n'ai jamais violé.

— Très-bien, dit Dalgetty, tout franc soldat sait que la vengeance est une douce chose : mais comment cette histoire portera-t-elle sir Duncan à intercéder pour vous? Voilà, je l'avoue, ce qui passe ma compréhension; à moins que vous n'espériez qu'il sollicite le marquis de changer le genre de mort; et au lieu d'une pendaison pure et simple, de vous faire expirer sur la roue ou de vous infliger quelque autre genre de torture dont le dénouement serait semblable. Si j'étais à votre place, Ranald, je voudais garder mon secret, et, sans m'inquiéter de sir Duncan, finir tranquillement ma vie, *suspenso pede*, entre le ciel et la terre, comme vos ancêtres avant vous.

— Écoutez, étranger, dit le montagnard : sir Duncan d'Ardenvohr avait quatre enfans; trois périrent sous nos coups, mais le quatrième vit encore, et sir Duncan don-

nerait plus pour serrer ce quatrième enfant dans ses bras que pour faire torturer ces vieux os qui défient toutes ses fureurs. Je n'ai qu'à dire un mot, et son jour de jeûne et d'humiliation en deviendra un de fête et d'actions de graces. Oh! je le sais par expérience, et Kenneth, le seul enfant qui me reste, qui à présent poursuit les papillons sur les rives de l'Aven, est plus cher à mon cœur que dix fils qui ne sont plus que poussière, ou devenus la pâture des vautours affamés.

— Je présume, Ranald, dit Dalgetty, que les trois pauvres diables que j'ai vus au gibet dans la place du marché étaient de votre connaissance.

Le montagnard garda un moment le silence, puis il s'écria d'une voix profondément émue : — Ils étaient mes fils, étranger! — mes fils! — le sang de mon sang! — les os de mes os! — Légers à la course, — vaillans aux combats, — invincibles jusqu'au moment où les fils de Diarmid les écrasèrent par leur nombre; pourquoi veux-je leur survivre? qu'importe que le vieux tronc soit déraciné, lorsqu'il ne lui reste plus qu'un seul des rameaux qui faisaient son orgueil? Mais il faut faire passer dans l'ame de Kenneth la soif de la vengeance, il faut que l'aiglon apprenne de son père à fondre sur sa proie; c'est pour lui, pour lui seul que je veux acheter ma vie et ma liberté en découvrant mon secret au laird d'Ardenvohr.

— Vous parviendrez plus aisément à votre but en me le confiant, dit une troisième voix se mêlant à la conférence.

Tout Highlander est superstitieux. — L'ennemi du genre humain est parmi nous! s'écria Ranald Mac-Eagh en sautant sur ses pieds. Le bruit de ses chaînes retentit

sous la voûte, et il se retira aussi loin qu'elles le permettaient de l'endroit d'où la voix semblait partir. Ses craintes se communiquèrent jusqu'à un certain point au major Dalgetty, qui commença à répéter dans une espèce de jargon polyglotte tous les exorcismes qu'il avait entendu prononcer, sans pouvoir se rappeler plus d'un mot ou deux de chacun.

— *In nomine Domini*, comme nous disions au collège de Mareschal; *santissima madre de Dios*, comme disent les Espagnols; *alle guten geister loben den Herrn*, dit le psalmiste dans la traduction du docteur Luther...

— Trève à vos exorcismes, dit la voix qu'ils avaient déjà entendue; quoique vous puissiez avoir peine à comprendre comment je suis venu ici, je suis mortel comme vous, et mes secours peuvent vous être utiles dans la position critique où vous vous trouvez, si vous n'êtes point trop fiers pour recevoir des conseils.

En disant ces mots, l'étranger ouvrit une lanterne sourde; et à la faible lueur qui en sortait Dalgetty put seulement distinguer que celui qui s'était introduit si mystérieusement dans leur compagnie, et avait pris part à la conversation, était un homme de grande taille, et portant la livrée du marquis. Son premier mouvement fut de regarder ses pieds; mais il ne vit ni le pied fourchu que les légendes écossaises assignent au noir démon, ni le sabot de cheval par lequel on le distingue en Allemagne. Sa première question fut pour savoir comment ce nouveau venu avait pu entrer;—Car, dit-il, si l'on avait ouvert la grille, nous l'aurions entendue crier sur ses gonds rouillés; et si vous avez passé par le trou de la serrure, franchement, monsieur, dites ce

que vous voudrez, vous n'êtes pas de nature à être enrôlé dans un régiment d'hommes vivans.

— Je garde mon secret, répondit l'étranger, jusqu'à ce que vous méritiez que je vous le découvre en me communiquant quelques-uns des vôtres ; peut-être alors me déciderai-je à vous laisser sortir par où je suis entré moi-même.

— Ce ne peut être alors par le trou de la serrure, dit le major, car du diable si vous êtes capable de m'y faire passer, qui que vous soyez, démon ou honnête homme. Quant à mes secrets, je n'en ai point de personnels, et j'en ai très-peu qui appartiennent à d'autres ; mais dites-nous ce que vous désirez savoir, ou, comme disait notre professeur Snufflegreek (1) au collège de Mareschal à Aberdeen, parle pour que je te connaisse.

— Ce n'est point à vous que j'ai affaire en ce moment, reprit l'étranger en tournant la lanterne sur les traits sauvages et livides et sur les membres robustes du Highlander Ranald Mac-Eagh, qui, collé contre le mur, semblait encore douter si son nouvel hôte était d'os et de chair comme lui.

— Je vous ai apporté quelque nourriture, mon ami, dit l'étranger d'une voix plus douce ; si vous devez mourir demain, ce n'est pas une raison pour ne point vivre aujourd'hui.

— Non, sans doute ; au contraire, reprit le major, qui se mit aussitôt à examiner le contenu d'un petit panier que l'étranger avait apporté sous son manteau,

(1) Reniflegrec, nom classique s'il en fut jamais. Les Anglais aiment beaucoup ces noms significatifs. — Éd.

tandis que le Highlander, soit par méfiance, soit par dédain, ne faisait aucune attention aux instances de Dalgetty, qui l'invitait à l'imiter.

— Comme vous voudrez, camarade, s'écria celui-ci qui avait déjà expédié une énorme tranche de jambon, et qui s'arma alors d'une bouteille de vin; je vais boire à votre meilleur appétit: ah çà, il ne faut pas oublier non plus celui qui régale. Ami, je vide ce second verre à ton intention: à propos, comment t'appelles-tu donc?

— Murdoch Campbell, monsieur, répondit le domestique; je suis un vassal du marquis d'Argyle, et remplissant parfois les fonctions de porte-clefs.

— Eh bien! encore une fois à ta santé, Murdoch, dit Dalgetty, car la première fois je ne l'ai point portée dans les règles, faute de savoir ton nom. Je présume que ce vin est du Calcavella. Ma foi, brave Murdoch, je prendrai sur moi de dire que tu mérites d'être geôlier en chef; car tu parais connaître la manière dont on doit ravitailler d'honnêtes gentilshommes qui sont dans le malheur; mais pour ton supérieur, on dirait qu'il nous prend pour de la canaille; du pain et de l'eau! en vérité, Murdoch, c'était assez pour perdre d'honneur les cachots du Marquis. mais je vois que vous désirez causer avec mon ami Ranald; que je ne vous gêne point, je vais me retirer dans ce coin avec le panier, et je vous réponds que mes dents feront assez de bruit pour empêcher mes oreilles de vous entendre.

Malgré cette promesse, notre major écouta avec toute l'attention possible, et, comme le cachot était fort étroit, il n'eut pas de peine à entendre le dialogue suivant:

— Savez-vous, Enfant du Brouillard, dit Murdoch,

que vous ne quitterez ce cachot que pour monter au gibet ?

— Ceux qui m'étaient chers, répondit Mac-Eagh, m'en ont montré le chemin.

— Vous ne feriez donc rien pour éviter de les suivre ?

Le prisonnier se tordit les mains dans ses chaînes avant de répondre.

— Je ferais beaucoup au contraire, dit-il à la fin ; non pas que je tienne à la vie, mais à cause de l'enfant qui court dans la vallée de Strath-Aven.

— Et que feriez-vous pour détourner le coup qui vous menace, demanda de nouveau Murdoch ? Peu m'importe d'ailleurs le motif qui vous fait désirer de l'éviter.

— Je ferais..... tout ce qu'un homme peut faire sans cesser de mériter le nom d'homme.

— Mériter le nom d'homme ! croyez-vous le mériter, vous qui vous êtes toujours conduit en loup féroce ?

— Oui, répondit le Highlander, je suis un homme comme mes ancêtres. Tant que nous fûmes enveloppés du manteau de paix, nous étions des agneaux, il nous fut arraché, et vous nous appelez des loups. Rendez-nous les cabanes que vous avez brûlées, nos enfans que vous avez massacrés, nos femmes que vous nous avez ravies : cherchez sur les gibets, sur les créneaux de vos murailles les cadavres mutilés et les crânes blanchis de nos parens, réunissez-les, dites-leur de vivre pour notre bonheur, et nous serons vos vassaux et vos frères. Jusqu'alors, que la mort, le sang et la vengeance tirent entre nous un sombre voile de division.

— Vous ne voulez donc rien faire pour obtenir votre liberté ? dit le Campbell.

— Tout..... si ce n'est de me dire l'ami de votre tribu, répliqua Mac-Eagh.

— Nous méprisons l'amitié de bandits et de vagabonds, reprit Murdoch, et nous ne nous abaisserions point à l'accepter. Ce que je vous demande, pour prix de votre liberté, c'est de me dire où est la fille et l'héritière du chevalier d'Ardenvohr.

— Pour que vous puissiez la marier à quelque parent sans fortune de votre grand maître, n'est-ce pas? dit Ranald; je sais que c'est l'usage des enfans de Diarmid. La vallée de Glenorquhy ne crie-t-elle pas encore aujourd'hui vengeance pour la violence faite sur une jeune fille que ses parens conduisaient à la cour de leur souverain? Ne furent-ils pas obligés de la cacher sous une chaudière autour de laquelle ils combattirent en désespérés, et périrent tous, jusqu'au dernier, de la mort des braves! et la jeune fille ne fut-elle pas amenée dans ce château, et mariée ensuite au frère de Mac-Callum-More, et tout cela parce qu'elle possédait de grands biens?

— Et quand cette histoire serait vraie, dit Murdoch, elle fut élevée à un rang plus distingué que celui qu'elle eût pu obtenir à la cour du roi d'Écosse. Mais tout cela n'a rien de commun avec le sujet qui nous occupe. La fille de sir Duncan d'Ardenvohr n'est pas une étrangère, elle est du sang des Campbells; et qui a plus de droit à connaître son sort que Mac-Callum-More, le chef de son clan?

— C'est donc de sa part que vous me faites cette question? demanda Ranald.

Le domestique inclina la tête en signe d'assentiment.

— Et vous ne ferez aucun mal à la pauvre fille? Moi-même je lui en ai déjà fait assez.

— Aucun, sur mon honneur.

— Et vous me promettez pour récompense la vie et la liberté?

— Telle est notre convention, reprit Murdoch.

— Sachez donc que l'enfant que je sauvai par compassion, lorsque nous attaquâmes le château de son père, fut élevée comme la fille d'adoption de notre tribu, jusqu'au moment où nous fûmes vaincus, au détroit de Ballenduthil, par le démon incarné et l'ennemi mortel de notre clan, Allan Mac-Aulay à la main sanglante, et par les cavaliers de Lennox, commandés par l'héritier de Menteith.

— Elle tomba au pouvoir d'Allan à la main sanglante, et elle passait pour une fille de la tribu! dit Murdoch : point de doute alors que son sang n'ait coulé, et tu n'as rien dit pour racheter ta vie!

— Si ma vie dépend de la sienne, dit Ranald, je n'ai rien à craindre; mais elle repose sur une base plus fragile..... la promesse trompeuse d'un fils de Diarmid.

— Cette promesse sera scrupuleusement accomplie, si vous pouvez m'assurer qu'elle respire, et me dire où elle est à présent?

— Dans le château de Darnlinvarach, sous le nom d'Annette Lyle. J'en ai bien des fois entendu parler par mes compagnons, qui se sont souvent rapprochés des bois d'où nous avions été chassés, et il n'y a pas longtemps que je l'ai vue moi-même.

— Vous! dit Murdoch d'un air surpris, vous, l'un des chefs des Enfans du Brouillard, vous vous êtes hasardé si près de votre ennemi mortel?

— Fils de Diarmid, j'ai fait plus, reprit l'Outlaw des Highlands; je me suis introduit dans la cour même du château, déguisé en joueur de harpe. Mon dessein était de plonger mon poignard dans le sein de Mac-Aulay à la main sanglante, devant lequel notre race tremble, et de me soumettre ensuite au sort que Dieu m'aurait réservé. Je tenais déjà en main l'arme fatale lorsque je vis Annette Lyle : elle chanta sur son clairshach un air des Enfans du Brouillard, qu'elle avait appris parmi nous. Les bois que nous avions habités ensemble agitaient leur feuillage hospitalier dans sa chanson, nos ruisseaux coulaient avec un doux murmure : il me semblait que je me retrouvais enfin dans ma patrie. Je ne pus résister à mon attendrissement, ma main laissa échapper le poignard, et l'heure de la vengeance se passa. A présent, fils de Diarmid, n'ai-je point payé ma rançon ?

— Oui, reprit Murdoch, si ce que vous dites est vrai; mais quelle preuve en pouvez-vous donner?

— Sois témoin, ô ciel, s'écria l'Outlaw, que le parjure cherche déjà quelque subterfuge pour manquer à sa parole !

— Non, reprit Murdoch, je remplirai ma promesse dès que je serai certain que vous avez dit la vérité. Mais il faut que je parle à votre compagnon d'esclavage.

— Tout promettre, ne rien tenir, voilà comme ils sont, murmura le prisonnier en se jetant de nouveau sur le plancher de sa prison.

Pendant ce temps le major, qui n'avait point perdu un seul mot de ce dialogue, faisait ses réflexions à part. — Que diable ce rusé drôle peut-il avoir à me dire? Je n'ai point d'enfans, du moins que je sache; je n'en ai jamais enlevé au sujet desquels je puisse lui raconter

quelque histoire. Mais n'importe, voyons-le venir. Il ne sait pas à quel vieux renard il a affaire, et je lui réponds qu'il lui faudra plus d'une manœuvre pour prendre en flanc le major Dalgetty.

Il se tint donc sur ses gardes, et on eût dit que, la pique en main, il se préparait à défendre une brèche tandis qu'il attendait avec précaution, mais sans crainte, le commencement de l'attaque.

— Vous êtes citoyen du monde, major, dit Murdoch, et vous ne pouvez ignorer notre vieux proverbe, *donnant donnant;* il se retrouve chez toutes les nations et dans toutes les langues.

— Alors je dois le connaître en effet, dit Dalgetty, car, à l'exception des Turcs, il y a peu de puissances en Europe au service desquelles je ne sois entré; et j'ai eu parfois quelque idée d'aller faire une campagne avec les janissaires.

— Un homme de votre expérience, entièrement dépourvu de préjugés, me comprendra donc aisément, reprit Murdoch, lorsque je lui dirai que, pour obtenir sa liberté, il ne s'agit que de répondre franchement et sans détour à quelques questions sans importance concernant les chefs qu'il a laissés à Darnlinvarach, leurs préparatifs de défense, le nombre de leurs soldats, et ce que vous pouvez savoir de leur plan d'opérations.

— Uniquement pour satisfaire votre curiosité, dit Dalgetty, et sans aucun autre motif?

— Aucun au monde. Quel intérêt un pauvre diable comme moi pourrait-il prendre à leurs opérations?

— Interrogez donc, reprit le major, et je vous répondrai *peremptoriè.*

— Combien d'Irlandais sont en marche pour se joindre à James Graham le rebelle?

— Probablement dix mille, dit le major.

— Dix mille, s'écria Murdoch avec emportement, nous savons qu'il débarqua à peine deux mille hommes à Ardnamurchan.

— Alors vous en savez plus que moi sur leur compte, répondit Dalgetty avec un grand sang-froid; je ne les ai pas encore passés en revue, et je ne les ai même jamais vus sous les armes.

— Et combien croyez-vous que les clans fourniront de soldats? demanda Murdoch.

— Autant qu'ils le pourront, répliqua le major.

— Vous vous écartez de la question, monsieur, dit Murdoch, parlez clairement: y aura-t-il bien cinq mille hommes?

— Oui, plus ou moins, répondit Dalgetty.

— Savez-vous, monsieur, que c'est jouer avec votre vie que de me répondre sur ce ton? reprit le questionneur; je n'ai qu'à siffler, et dans dix minutes votre tête sera suspendue au-dessus du pont-levis.

— Mais, à parler franchement, M. Murdoch, dit le major, croyez-vous qu'il soit raisonnable de me demander les secrets de notre armée, lorsque je me suis engagé à servir pendant toute la campagne? Si je vous apprenais les moyens de vaincre Montrose, que deviendraient ma paye, les arrérages qui me sont dus, et ma part du butin?

— Je vous dis, reprit Murdoch, que si vous vous obstinez à ne point répondre directement à mes questions, votre campagne ne sera pas longue, et le billot qui est à la porte du château, prêt à punir les espions

et les traîtres, m'aura bientôt vengé de votre impertinence ; mais si vous répondez fidèlement à mes questions, je vous recevrai à mon..... au service de Mac-Callum-More.

— Est-ce qu'il paie bien ses officiers ? demanda le major.

— Il doublera votre paye, si vous voulez retourner auprès de Montrose et faire ce qu'il vous dira.

— Diable, je suis fâché de ne vous avoir pas vu avant de m'engager avec lui, dit Dalgetty en paraissant réfléchir.

— Au contraire, dit Murdoch, je puis vous offrir des conditions plus avantageuses à présent, en supposant toujours que vous soyez fidèle.

— Fidèle? c'est-à-dire à votre parti, mais traître envers Montrose.

— Fidèle à la cause de la religion et du bon ordre, qui sanctifie tous les artifices que vous pouvez employer pour la servir, répondit le Campbell.

— Et le marquis d'Argyle..... Si j'étais tenté d'entrer à son service, est-ce un bon maître?

— Il n'en est point de meilleur.

— Libéral envers ses officiers?

— Sa bourse est la leur.

— Sincère, et fidèle à tenir ses promesses?

— Le plus loyal des Écossais comme il en est le plus grand.

— Voilà la première fois que j'en entends dire tant de bien, dit Dalgetty ; il faut que vous soyez son ami, ou plutôt vous êtes le marquis lui-même. Marquis d'Argyle, ajouta-t-il en se jetant tout à coup sur le lord déguisé, je vous arrête au nom du roi Charles comme un traître.

Si vous vous avisez d'appeler du secours, je vous tords le cou sans miséricorde ; ainsi prenez-y garde.

L'attaque de Dalgetty sur la personne d'Argyle fut si soudaine et si inattendue, qu'il le terrassa sans peine, et lui appuyant un genou sur la poitrine, d'une main il le tenait en respect, tandis que de l'autre, serrant le cou du marquis, il était prêt à l'étrangler au moindre mouvement qu'il ferait.

— Marquis d'Argyle, ajouta-t-il, c'est maintenant à mon tour de vous proposer des termes de capitulation. Si vous consentez à me montrer la porte secrète par laquelle vous êtes entré, je vous laisserai la vie, à condition que vous serez mon *locum tenens*, comme nous disions au collège de Mareschal, c'est-à-dire que vous prendrez ma place jusqu'à ce que votre geôlier vienne visiter ses prisonniers ; sinon je commencerai par vous étrangler ; je sais la manière, je l'ai apprise d'un Polonais qui avait été esclave dans le sérail ottoman. Puis, après avoir expédié votre affaire, je chercherai quelque moyen d'opérer ma retraite.

— Traître ! oubliez-vous que je venais pour vous sauver ? Voulez-vous me faire périr à cause de ma bonté ? murmura faiblement Argyle.

— Non pas à cause de votre bonté, milord, reprit Dalgetty, mais d'abord pour apprendre à Votre Seigneurie à respecter le *jus gentium* à l'égard des cavaliers qui viennent lui apporter des messages sous la protection d'un sauf-conduit, et ensuite pour vous avertir du danger auquel on s'expose en faisant des propositions déshonorantes à un brave militaire, pour l'engager à trahir ceux qui le paient pendant la durée de son service.

— Épargnez ma vie, dit Argyle, et je ferai tout ce que vous exigerez.

Dalgetty continua à tenir la main sur la gorge du marquis, la lui serrant de près pendant qu'il lui adressait ses questions , et ne lui laissant ensuite que le degré de respiration strictement nécessaire pour qu'il lui fût possible d'y répondre.

— Où est la porte secrète de la prison ? demanda-t-il.

— Levez la lanterne vers le coin de la chambre, à votre droite; vous distinguerez le fer qui couvre le ressort.

— Bon. Où conduit le passage?

— Dans mon cabinet particulier, derrière la tapisserie.

— Et de là comment pourrai-je gagner la porte du château ?

— En traversant la grande galerie, l'antichambre, le corps-de-garde...

— Et partout des laquais, des soldats, des factionnaires? non, non, milord, ce n'est point cela qu'il me faut. N'y a-t-il point quelque passage secret qui conduise à la porte, de même que vous en avez pour vos cachots? J'en ai vu de cette sorte en Allemagne.

— Il y en a un, dit le marquis, qui donne de mon cabinet sur la chapelle, et qui conduit ensuite jusqu'à la porte du château. Mais, si vous voulez vous fier à ma parole, je vous accompagnerai, et vous donnerai un passe-port en règle, qui lèvera toutes les difficultés.

— Un moment, milord, s'il vous plaît. Il se pourrait que j'eusse la bonhomie de me fier à vous, si votre cou ne portait pas déjà les marques de mes doigts; mais à présent, *beso los manos à usted*, comme dit l'Espagnol.

Cependant vous pouvez m'accorder un passe-port; cela vaudra beaucoup mieux, et je vous remercie de m'en avoir donné l'idée. Y a-t-il une plume, de l'encre dans votre chambre?

— Sans doute, et des passe-ports en blanc auxquels je n'ai besoin que d'apposer ma signature. Je vais vous y suivre sur-le-champ.

— M'y suivre? Non, non, ce serait trop d'honneur pour moi; Votre Seigneurie restera sous la garde de mon honnête ami Ranald Mac-Eagh; ainsi donc permettez-moi, je vous prie, de vous traîner à la portée de sa chaîne. Honnête Ranald, vous voyez où en sont les choses entre nous. Je trouverai moyen, n'en doutez pas, de vous rendre la liberté. En attendant, veillez sur milord. Attendez, que je vous montre comment il faut vous y prendre. Votre genou sur la poitrine du marquis. Bien, c'est cela. Maintenant votre main droite sur le cou de ce haut et puissant prince, sous sa fraise, voyez-vous, de cette manière; et, s'il fait un cri, un seul geste, ne manquez point, mon digne Ranald, de serrer vertement, quand ce serait *ad deliquium*, Ranald, c'est-à-dire au point de le faire tomber en syncope: il n'y aurait point grand mal à cela, attendu, mon ami, qu'il nous en ménageait bien davantage.

— S'il fait seulement mine de vouloir parler ou se débattre, dit Ranald, il meurt de ma main.

— C'est cela, Ranald, vous me comprenez; un ami intelligent en vaut mille.

Dalgetty poussa alors le ressort que le marquis lui avait indiqué, et la porte secrète s'ouvrit aussitôt, quoique les gonds en fussent si bien polis, si soigneusement frottés d'huile, qu'en tournant ils ne faisaient pas le

moindre bruit; des barres de fer et de nombreux verroux la fermaient en dehors, et dans le passage étaient suspendues deux ou trois clés qui paraissaient destinées à ouvrir les cadenas des prisonniers. Un escalier étroit, creusé dans l'épaisseur du mur du château, conduisait, comme le marquis l'avait dit, derrière la tapisserie de son cabinet. Ces communications étaient fréquentes dans les anciennes forteresses, parce qu'elles fournissaient au maître du château les moyens d'écouter, comme un autre Denys, la conversation de ses prisonniers, ou même, s'il le voulait, de les visiter sous quelque déguisement, épreuve qui, cette fois, avait eu des suites si désagréables pour Mac-Callum-More.

Après avoir examiné s'il n'y avait personne dans l'appartement, le major y entra, prit vite un des passeports en blanc, qui se trouvaient sur la table, se munit de plumes et d'encre, détacha des rideaux un grand cordon de soie, et, s'emparant aussi du poignard du marquis, il redescendit aussitôt dans la caverne, où, écoutant un moment à la porte, il entendit la voix étouffée du noble seigneur qui faisait de grandes offres à Mac-Eagh, s'il voulait lui laisser donner l'alarme.

— Vous m'offririez une forêt de daims, répondit le montagnard, les plus beaux troupeaux, toutes les terres qui reconnurent jamais pour maître un fils de Diarmid, que je ne manquerais pas à la parole que j'ai donnée au brave à la jaquette de fer.

— Bien répondu, camarade, dit Dalgetty en entrant; le brave à la jaquette de fer ne manquera pas non plus à ce qu'il t'a promis. Mais ne faisons pas attendre le noble marquis; il faut qu'il commence par remplir sur ce passe-port les noms du major Dugald-Dalgetty et de

son guide, ou bien je lui en expédierai un pour l'autre monde.

Le marquis écrivit, à la lueur de la lanterne sourde, tout ce que le major lui dicta.

— A présent, Ranald, ôte ton plaid, mon ami; je vais en affubler Mac-Callum-More, et en faire pour un moment un Enfant du Brouillard. Oh! milord, vous avez beau dire, il faut que je vous le mette par-dessus la tête, de manière à ce que vous ne puissiez jeter un seul cri. Là, le voilà suffisamment emmitoufflé : baissez les bras, ou, de par ma barbe, je vous plonge votre propre poignard dans le cœur. Vous voyez que j'ai tous les égards possibles pour votre rang, et que j'ai eu soin de me munir d'un beau cordon de soie pour lier Votre Seigneurie. Bon, voilà qui est fait; il peut attendre à présent que quelqu'un vienne à son secours. S'il n'a commandé notre dîner que pour le soir, Ranald, ce sera lui qui en souffrira. A quelle heure le geôlier vient-il ordinairement, camarade?

— Jamais avant le coucher du soleil, dit Mac-Eagh.

— Alors, mon ami, nous aurons trois bonnes heures devant nous, dit le prudent major. Allons, travaillons vite à notre délivrance.

Examiner la chaîne de Ranald fut son premier soin. Il l'ouvrit au moyen de l'une des clés qui étaient suspendues derrière la porte secrète, sans doute afin que le marquis pût, s'il le voulait, donner la liberté à un prisonnier, ou le transférer ailleurs, sans être obligé d'appeler le geôlier. Le Highlander étendit ses bras engourdis, et bondit de joie d'avoir recouvré sa liberté.

— Endossez la livrée du noble prisonnier, et suivez-moi, lui dit le major.

Ranald obéit. Ils commencèrent par fermer la porte derrière eux au moyen des verroux et des barres de fer, montèrent l'escalier secret, et arrivèrent sans danger dans le cabinet du marquis.

---

# CHAPITRE XIV.

» Le chemin m'est ouvert.... mais où pourrai-je fuir ?....
» Qu'importe ? Quand sur terre on est sûr de périr,
» On peut sur l'Océan , sans carte ni boussole ,
» Confier son destin à la moindre gondole. »

*Tragédie de* Brennovalt.

— Cherchez le passage secret qui conduit à la chapelle, Ranald, dit Dalgetty, pendant que je jette un coup d'œil sur ce secrétaire.

En disant ces mots, il saisit d'une main une liasse de papiers, les plus importans d'Argyle, et de l'autre une bourse pleine d'or, qui était placée dans un tiroir ouvert dans la position la plus attrayante. — Nouvelles et butin, dit le major en fourrant dans ses poches les dé-

pouilles; c'est ce que tout brave cavalier doit toujours chercher à obtenir, les unes pour son général, et les autres pour lui-même.

Il ne négligea pas non plus de s'approprier une poire à poudre, une épée et des pistolets suspendus au-dessus du secrétaire. — Ma foi, ajouta-t-il, cette épée est de la meilleure trempe, et les pistolets valent mieux que les miens. Un échange n'est pas un vol; et vous apprendrez qu'on ne se joue pas impunément des gens d'honneur, lord Argyle. Mais que vois-je! Ranald, Ranald, où courez-vous donc comme cela?

Il était temps que sa voix arrêtât Mac-Eagh; car, ne trouvant point le passage secret, et impatient de se voir hors du château, le montagnard avait saisi une épée et une targe, et se préparait à entrer dans la grande galerie, dans le dessein sans doute de s'y frayer un chemin de vive force.

— Arrêtez, si vous tenez à la vie, lui dit Dalgetty en lui mettant la main sur l'épaule. Il faut nous sauver s'il est possible sans coup férir, autrement nous serions perdus. Ainsi, commençons par barricader cette porte, afin qu'on puisse croire que Mac-Callum-More ne veut pas être dérangé. Maintenant je vais faire à mon tour une reconnaissance, et voir si je ne pourrai pas découvrir le passage en question.

En regardant derrière la tapisserie en différens endroits, le major finit par découvrir une porte secrète donnant sur un corridor en zizzag, terminé par une autre porte, celle de la chapelle. Mais quelle fut sa surprise, en arrivant au bout du corridor, d'entendre la voix sonore d'un ministre en train de prêcher.

— Ce fut pour cela, dit-il, que le double traître nous

indiqua ce passage. Je serais presque tenté de retourner pour lui couper la gorge.

Il ouvrit alors tout doucement la porte qui donnait sur une galerie fermée par un treillis du côté de la chapelle, et qui était réservée pour le marquis. Les rideaux en étaient fermés, peut-être pour faire croire qu'il assistait au service divin, tandis que, dans le fait, il travaillait dans son cabinet. Il n'y avait personne dans le banc; car telle était la rigidité de l'étiquette observée alors, que la famille du marquis occupait pendant le service une autre galerie située un peu plus bas que celle du grand homme. Après s'en être assuré, le capitaine se hasarda à se glisser avec son compagnon dans la galerie, dont il eut soin de fermer la porte.

Jamais, — quoique assurément ce soit avancer beaucoup, — jamais sermon ne fut écouté avec plus d'impatience et moins d'édification, de la part du moins de deux membres de la congrégation. Le major entendit *seizièmement*, *dix-septièmement*, *dix-huitièmement*, et *concluons*, avec une impatience qui tenait de l'agonie. On eût dit que le prêtre se faisait un plaisir de prolonger son martyre, car il conclut plus de dix fois avant de quitter la chaire. Mais personne ne peut prêcher éternellement, et le ministre se tut enfin en faisant un profond salut du côté de la galerie, ne soupçonnant guère à qui il rendait cet honneur.

A en juger d'après l'empressement avec lequel ils se dispersèrent, les domestiques du marquis n'étaient guère plus fâchés que le major de voir arriver la fin de cet éternel sermon. Il est vrai que la plupart, étant des Highlanders, avaient pour excuse qu'ils n'entendaient

pas un seul mot de ce que disait le ministre, quoiqu'ils assistassent régulièrement à ses instructions par l'ordre exprès de Mac-Callum-More, et ils en auraient fait autant quand c'eût été un Iman turc.

Mais, quoique les fidèles se fussent dispersés rapidement, le ministre resta dans la chapelle, et, se promenant en long et en large, il semblait ou méditer sur ce qu'il venait de dire, ou préparer un nouveau sermon. Malgré toute son audace, Dalgetty ne savait trop ce qu'il devait faire. Cependant les momens étaient précieux; le geôlier pouvait se rendre dans le cachot un peu plus tôt que de coutume, et tout découvrir. Enfin il prit son parti; il dit tout bas à Ranald, qui épiait tous ses mouvemens, de le suivre, et de prendre garde de ne point se trahir; puis il se mit à descendre d'un air fort grave un escalier qui conduisait de la galerie dans le bas de l'église.

Un novice sans expérience eût essayé de passer rapidement derrière le digne ministre, dans l'espoir de s'échapper sans être aperçu; mais le major, qui voyait le danger manifeste d'échouer dans une pareille entreprise, s'avança gravement au milieu de la chapelle, son chapeau à la main; et, en passant devant le chœur, il s'apprêtait à saluer profondément le ministre et à continuer son chemin. Mais quelle fut sa surprise de reconnaître dans le prédicateur le même homme avec lequel il avait dîné la veille au château d'Ardenvohr! Néanmoins sa présence d'esprit ne l'abandonna point; et, avant que le ministre pût lui parler, il lui dit avec le plus grand sang-froid :

— Je n'ai pu me résoudre à quitter le château, monsieur, sans vous témoigner en particulier mes humbles

remerciemens pour l'excellente homélie dont vous avez bien voulu nous honorer.

— Je n'ai point remarqué, monsieur, que vous fussiez dans la chapelle, répondit le ministre.

— L'honorable marquis a daigné m'offrir une place dans sa galerie particulière, reprit le major avec modestie. A ces mots, le ministre s'inclina profondément; car il savait que c'était un honneur que le marquis n'accordait qu'à des personnes d'un rang très-élevé.

— Dans l'espèce de vie errante que j'ai menée, ajouta le major, j'ai entendu bien des prédicateurs de différentes religions, des luthériens, des catholiques, des calvinistes, et mille autres; mais jamais je n'ai entendu une homélie telle que la vôtre.

— Dites instruction, mon digne monsieur, dit le ministre, telle est la phrase de notre église.

— Instruction ou homélie, c'était un superbe morceau ; je n'ai pas voulu partir sans vous faire connaître l'impression profonde qu'elle m'a fait éprouver, et vous exprimer en même temps tous mes regrets d'avoir paru hier, pendant le dîner, manquer au respect dû à une personne telle que vous.

— Hélas! mon bon monsieur, dit le ministre, nous nous rencontrons dans ce monde comme dans la vallée des ténèbres, sans savoir auprès de qui le hasard nous place. Il n'est donc pas étonnant que nous heurtions parfois ceux à qui, si nous les connaissions, nous ne témoignerions que du respect. Moi-même, monsieur, je vous aurais pris pour un pécheur endurci, plutôt que pour un homme rempli de piété et de ferveur, qui respecte le grand maître jusque dans le dernier de ses serviteurs.

— C'est toujours mon usage, répondit Dalgetty; car étant au service de l'immortel Gustave...— Mais je vous détourne de vos méditations, dit-il en s'interrompant, son désir de parler du roi de Suède cédant pour cette fois à la nécessité des circonstances.

— Aucunement, monsieur, reprit le ministre. Qu'alliez-vous dire, je vous prie, de ce grand prince, dont la mémoire est si chère à tout bon protestant?

— Par son ordre, monsieur, les tambours appelaient matin et soir à la prière, aussi régulièrement qu'à la parade; et, si un soldat passait devant le chapelain sans le saluer, il était mis pour une heure sur le cheval de bois. Mais, monsieur, c'est à regret que je me vois forcé de vous quitter. Le marquis d'Argyle vient de me donner un passe-port, et il faut que je parte sur-le-champ pour remplir une mission importante. Je vous souhaite bien le bonsoir.

— Arrêtez un instant, monsieur, dit le prédicateur; n'y aurait-il rien que je pusse faire pour témoigner mon respect pour l'élève du grand Gustave, et pour un juge aussi éclairé de l'éloquence de la chaire?

— Rien, monsieur, dit le major, que de me montrer le chemin le plus court pour arriver à la porte du château; et, si j'osais vous prier, ajouta-t-il avec beaucoup d'effronterie, de dire à un domestique d'y conduire mon cheval, je vous serais infiniment obligé; car je ne sais pas où les écuries sont situées; et mon guide, ajouta-t-il en regardant Ranald, ne sait pas un mot d'anglais. — C'est un cheval bai-brun; on n'a qu'à l'appeler Gustave, on le verra dresser aussitôt les oreilles.

— Je vais faire sur-le-champ ce que vous demandez, dit le ministre; ce passage vous conduira dans la cour.

— Que le ciel bénisse votre vanité! dit le major en lui-même. Je craignais d'être obligé de partir sans mon Gustave.

Le chapelain s'employa en effet si efficacement en faveur d'un si bon juge de la littérature sacrée, que tandis que Dalgetty était en pourparler avec les sentinelles qui gardaient le pont-levis, et leur montrait son passe-port, un domestique lui amena son cheval, tout sellé pour le voyage. En tout autre lieu, le major, paraissant tout à coup en liberté, après avoir été envoyé publiquement en prison, aurait pu exciter des soupçons qui eussent conduit à la découverte de la vérité; mais les officiers et les domestiques du marquis étaient accoutumés à la politique mystérieuse de leur maître; et ils supposèrent que Dalgetty avait été délivré et chargé de quelque mission secrète par Mac-Callum-More. Dans cette persuasion, que la vue du passe-port rendait vraisemblable, ils le laissèrent passer librement ainsi que son guide.

Dalgetty traversa lentement la ville d'Inverary, accompagné de Ranald, qui le suivait comme un valet de pied. En passant devant le gibet, le vieillard regarda les cadavres et se tordit les mains. Le regard, le geste, furent l'affaire d'un moment, mais ils exprimaient la douleur la plus amère. Il sut la maîtriser presque au même instant; et en passant il dit tout bas quelques mots à l'une des femmes qui semblaient occupées à garder et à pleurer les victimes de la barbarie féodale. La femme tressaillit au son de sa voix, mais, se remettant aussitôt, elle répondit par une légère inclination de tête.

Dalgetty sortit de la ville sans savoir s'il devait prendre une barque et traverser le lac ou s'enfoncer dans le bois

et s'y cacher. Dans le premier cas, il s'exposait à être poursuivi immédiatement par les chaloupes du marquis, qui étaient prêtes à mettre à la voile, leurs longues vergues étant tournées dans la direction du vent, et quel espoir qu'une simple barque de pêcheur pût leur échapper? Dans le second, il courait grand risque de s'égarer et de mourir de faim dans ces déserts sauvages et inconnus, sort tout aussi fâcheux que d'être pendu ou décapité.

La ville était alors derrière lui; cependant il ne savait quel parti prendre, ni de quel côté chercher son salut, et il commençait à sentir qu'en s'échappant de prison il n'avait accompli que la partie la plus facile d'une entreprise très-périlleuse. S'il retombait jamais entre les mains du marquis d'Argyle, son sort était maintenant certain; car la manière un peu leste dont il avait traité un homme aussi vindicatif, et l'affront personnel qu'il lui avait fait, étaient de ces injures que sa mort seule pouvait expier. Tandis qu'il se livrait à ces réflexions peu riantes, et qu'il regardait autour de lui d'un air qui exprimait clairement son indécision, Ranald Mac-Eagh lui demanda tout à coup quelle route il comptait prendre.

— Ma foi, camarade, reprit Dalgetty, c'est une question à laquelle il m'est vraiment impossible de répondre; et je commence à croire, Ranald, que nous aurions mieux fait de nous en tenir au pain noir et à la cruche d'eau de notre prison, jusqu'à l'arrivée de sir Duncan, qui, ne fût-ce que pour son honneur, n'eût pu se dispenser de s'escrimer un peu en ma faveur.

— Saxon, dit Mac-Eagh, ne regrettez point d'avoir échangé l'air empesté d'un cachot pour l'air pur et libre

du ciel; surtout ne vous repentez pas d'avoir rendu service à un Enfant du Brouillard. Prenez-moi pour guide, abandonnez-vous à mes soins, et je réponds de votre sûreté sur ma tête.

— Pouvez-vous me conduire à travers ces montagnes, sans que nous courions le danger d'y être poursuivis, et me fournir ensuite les moyens de rejoindre l'armée de Montrose?

— Oui, reprit le montagnard. Il n'y a personne qui connaisse mieux les défilés des montagnes, les antres, les buissons, les précipices, que les Enfans du Brouillard. Nous n'habitons point sur le bord des lacs ou des rivières, au milieu de plaines fertiles et cultivées; des rochers inaccessibles, des cavités profondes, où les torrens du désert prennent leur source, voilà nos demeures, voilà nos retraites. Tous les limiers d'Argyle ne pourront découvrir nos traces à travers les sentiers presque impénétrables par lesquels je vais vous conduire.

— En vérité, mon cher Ranald? reprit Dalgetty : eh bien! soyez mon guide, car si je m'avisais de vouloir être le pilote, du diable si notre barque arriverait jamais au port.

Le montagnard, suivi du major, s'enfonça aussitôt dans les bois qui entouraient le château plusieurs milles à la ronde; il marchait avec tant de vitesse que Gustave en allant au trot avait assez de peine à le suivre, et il changeait si souvent de route, prenait un si grand nombre de sentiers qui se croisaient les uns les autres, que le major se trouva bientôt complètement désorienté. Jusqu'alors il faisait assez bonne contenance, quoique le chemin fût devenu de plus en plus difficile et raboteux; mais tout à coup il ne vit plus de sentier, et ne

fut plus entouré que de buissons et de broussailles. Le bruit d'un torrent qui roulait avec fracas dans le fond d'un précipice troublait seul le silence de ces lieux sauvages, et il semblait impossible de pénétrer plus avant.

— Où diable me conduisez-vous donc, camarade? s'écria Dalgetty. Voudriez-vous, par hasard, vous enfoncer dans ces broussailles, ou vous laisser rouler au fond de ce précipice? Dans tous les cas, que deviendra mon pauvre Gustave (1)?

— Ne soyez pas inquiet de votre cheval, dit le Highland, il vous sera bientôt rendu.

A ces mots il siffla doucement, et un garçon de seize ans, à moitié nu, dont les cheveux étaient noués avec une petite courroie, et retombaient sur sa figure de manière à la garantir du soleil, sortit, en se traînant comme une bête sauvage, du milieu d'un buisson de ronces et d'épines. Il était maigre et décharné, et de grands yeux gris, d'une expression farouche, semblaient occuper une place dix fois plus grande que celle qui leur est ordinairement assignée dans la figure humaine.

— Donnez-lui votre cheval, dit Ranald au major; votre vie en dépend.

— Hélas! s'écria Dalgetty désespéré; *Eheu!* comme nous disions au collège de Mareschal, faut-il donc que je laisse Gustave en de pareilles mains?

— Êtes-vous donc fou de perdre ainsi des momens aussi précieux! lui dit son guide. Sommes-nous sur une terre hospitalière, hors de tout danger, pour que vous fassiez pour vous séparer de votre cheval autant de difficulté que si c'était votre frère? Je vous dis que vous le

(1) Sujet de la vignette du titre de ce volume.

reverrez; mais quand même il ne devrait jamais vous être rendu, la vie ne vaut-elle pas mieux que le plus beau poulain que jamais cavale ait mis bas?

— La vie est quelque chose sans doute, mon honnête ami, dit Dalgetty en soupirant; cependant, si vous connaissiez tout le prix de Gustave, si vous saviez tout ce que nous avons fait, tout ce que nous avons souffert ensemble! Voyez, il se retourne pour me regarder! Ayez-en bien soin, mon garçon, et je vous paierai bien. En disant ces mots, il détourna les yeux d'un spectacle aussi déchirant, et sifflant une marche pour charmer sa douleur; il se mit en devoir de suivre son guide.

Mais suivre son guide n'était pas chose facile, et il fallut bientôt pour cela plus d'agilité que le pauvre major n'en avait. A peine avait-il quitté son cheval, qu'en passant sur le bord d'un précipice, un faux pas lui fit perdre l'équilibre, et il fût infailliblement tombé au fond de l'abîme, si quelques branches protectrices ne l'avaient heureusement arrêté au milieu de la descente rapide qu'il commençait à faire. — L'Enfant du Brouillard vint aussitôt à son secours, et parvint à le tirer d'embarras; mais ce n'était que le commencement de nouvelles infortunes; il fallait à chaque instant escalader des rochers énormes, se traîner à travers des buissons de ronces et d'épines, gravir avec beaucoup de peine des montagnes escarpées, qu'il était ensuite plus difficile de descendre, enfin surmonter une foule d'obstacles qui se présentaient à chaque pas. Le Highlander agile semblait à peine y faire attention : tous les obstacles étaient franchis par lui avec une facilité qui excitait la surprise et l'envie de Dalgetty. Embarrassé de son casque et de son armure, sans parler de ses lourdes

bottes qui retardaient essentiellement sa marche, il se trouva bientôt tellement excédé de fatigue, qu'il fut obligé de s'asseoir sur une pierre pour reprendre haleine, tandis qu'il expliquait à Ranald Mac-Eagh la différence qu'il y avait entre voyager *expeditus* et voyager *impeditus* (1), deux termes militaires dont son professeur lui avait souvent fait remarquer la justesse et l'élégance au collège de Mareschal à Aberdeen.

Le montagnard, pour toute réponse, frappa doucement Dalgetty sur l'épaule, et, étendant la main dans la direction contraire au vent, il semblait vouloir fixer son attention sur le côté d'où il soufflait. Dalgetty regarda, mais ne put rien voir, car le jour commençait à tomber. Au même instant il entendit distinctement le son lointain d'une cloche.

— Diable! mais il me semble que c'est le tocsin, dit-il; *der sturm*, comme disent les Allemands.

— Il sonne l'heure de votre mort, répondit Ranald, si vous n'avez point le courage de m'accompagner plus loin.

— Le courage, Ranald! croyez-vous que ce soit le courage qui me manque? non, ce sont les jambes, de par tous les diables! et je ferai bien de me coucher au milieu d'un de ces buissons, et d'y attendre tranquillement le sort qu'il plaît à Dieu de me réserver. Quant à vous, Ranald, sauvez-vous, je vous en prie, et abandonnez-moi à ma fortune comme le Lion du Nord, l'immortel Gustave-Adolphe, dont il est impossible que vous n'ayez jamais entendu parler, dit à François Albert, duc de Saxe-Lauenbourg, lorsqu'il fut blessé mor-

(1) Avec bagage ou sans bagage. — Tr.

tellement dans les plaines de Lutzen. Ne désespérez cependant pas de mon salut, Ranald; car, voyez-vous, je me suis souvent trouvé dans des positions tout aussi critiques que celle-ci en Allemagne. Je me rappelle, entre autres, qu'à la fatale bataille de Nerlingen—après laquelle je changeai de service —

— Si, au lieu d'épuiser votre haleine pour me conter des histoires dont je n'ai que faire, vous la gardiez pour vous tirer d'embarras, dit le montagnard qui commençait à s'impatienter du bavardage de Dalgetty, ou si vos jambes pouvaient aller aussi vite que votre langue, il vous serait encore possible de dormir tranquille cette nuit dans un endroit où vous n'auriez rien à craindre de Mac-Callum-More.

— Il y a de l'énergie dans cette apostrophe, reprit le major, quoiqu'elle sorte un peu du respect dû à un officier de distinction; mais, comme chez toutes les nations il est d'usage de passer bien des choses aux troupes lorsqu'elles sont en marche, je veux bien tolérer ces petites libertés. Et, maintenant que j'ai repris haleine, je vous réinstalle dans vos fonctions, Ranald, ou, pour m'expliquer plus clairement, *I præ, sequar* (1), comme nous disions au collège de Mareschal.

Comprenant ce qu'il voulait dire plutôt par ses gestes que par ses expressions, l'Enfant du Brouillard le guida de nouveau, avec une précision qui tenait de l'instinct, à travers les sentiers les plus inégaux et les plus raboteux. Malgré ses lourdes bottes, ses cuissarts, ses gantelets et sa cuirasse, le justaucorps de buffle qu'il portait sous son armure, et tout en racontant ses anciens ex-

(1) Marche devant, et je te suivrai. — Tr

ploits, quoique Ranald ne lui prêtât pas la moindre attention, le major parvint à suivre son guide pendant une distance considérable, lorsque les aboiemens prolongés d'un chien de chasse se firent entendre dans l'éloignement, comme s'il eût commencé à sentir sa proie.

— Eh quoi! limier de malheur, dont la voix prédit toujours l'infortune aux Enfans du Brouillard, dit Ranald, as-tu déjà découvert nos traces? Mais tu arrives trop tard, le daim a rejoint son troupeau.

En disant ces mots, il donna avec beaucoup de précaution un léger coup de sifflet, qui fut répété avec la même prudence du haut d'un sentier escarpé qu'ils gravissaient depuis quelque temps. Ils doublèrent le pas et arrivèrent au haut de cette espèce de défilé, où la lune, qui brillait alors de tout son éclat, permit au major de voir un petit groupe de dix à douze Highlanders et environ autant de femmes et d'enfans, qui, à l'aspect de Ranald Mac-Eagh, firent éclater de si grands transports de joie, que son compagnon devina aisément que ceux qui l'entouraient étaient des Enfans du Brouillard. Ce lieu de refuge était en harmonie avec leur nom et leur manière de vivre : c'était la pointe d'un rocher escarpé, autour duquel serpentait un sentier étroit et inégal, qui en était dominé de tous côtés.

Ranald dit précipitamment quelques mots aux enfans de sa tribu, et les hommes vinrent l'un après l'autre prendre la main à Dalgetty, tandis que les femmes, pour témoigner plus éloquemment leur reconnaissance, se pressaient autour de lui, et cherchaient même à baiser le bord de sa cuirasse.

— Ils vous engagent leur foi, dit Mac-Eagh, en con-

sidération du service que vous avez rendu aujourd'hui à tout le clan.

— C'est assez, Ranald, répondit le major, c'est assez. Dites-leur que je n'aime point qu'on me prenne ainsi les mains : cela confond les rangs et les grades dans le service militaire ; et quant à ces femmes qui veulent baiser mes gantelets et ma cuirasse, je me rappelle que l'immortel Gustave, à qui la populace voulait rendre le même honneur pendant qu'il traversait les rues de Nuremberg, dit à ceux qui se précipitaient à ses pieds pour baiser les pans de son habit : Si vous m'adorez ainsi comme un Dieu, qui vous dit que la vengeance du ciel ne prouvera pas bientôt que je suis mortel ? Ah ça ! Ranald, je suppose que vous comptez faire halte ici, et attendre l'ennemi de pied ferme. Très-bonne position, *voto à Dios*, comme disent les Espagnols ; charmant poste pour un petit peloton : l'ennemi ne saurait en approcher sans être exposé au feu du canon et de la mousqueterie. Mais le diable, camarade, c'est que je parierais que vous n'avez point de canons, et je ne vois même pas que vos troupes aient des mousquets. Quels moyens vous proposez-vous donc d'employer pour défendre le passage avant d'en venir aux mains ? Voilà, Ranald, ce qui passe ma compréhension.

— Les armes et le courage de nos ancêtres, dit Mac-Eagh, et il fit remarquer au capitaine que ses compagnons étaient armés d'arcs et de flèches.

— Des arcs et des flèches ! s'écria Dalgetty ; ah ! ah ! ah ! très-comique en vérité. Eh quoi ! voilà cent ans qu'on n'en a vu dans une armée civilisée : combattre avec des arcs et des flèches ! Et pourquoi pas avec des frondes, comme du temps de Goliath ? Qui eût jamais pensé que

Dugald-Dalgetty de Drumthwacket vivrait pour voir des hommes se servir de pareilles armes! l'immortel Gustave ne l'aurait jamais cru — ni Wallenstein, ni Butler, ni le vieux Tilly. Eh bien! Ranald, après tout un chat ne peut avoir que ses griffes ; puisque des arcs et des flèches sont vos seuls moyens de défense, tirons-en du moins le meilleur parti possible; seulement, comme je n'entends rien à la disposition et à l'arrangement d'une artillerie aussi gothique, dirigez vous-même les opérations; car, que je prenne le commandement, ce que j'aurais fait avec plaisir si vous aviez dû combattre avec des armes chrétiennes, c'est ce qu'il m'est impossible de faire lorsque vous devez combattre comme des Numides. Comptez cependant qu'à défaut de ma carabine qui est restée malheureusement attachée à la selle de Gustave, mes pistolets ne dormiront point pendant la mêlée. Non, non! je vous remercie, mon ami, ajouta-t-il en s'adressant à un montagnard qui lui offrait un arc, Dugald-Dalgetty peut dire de lui-même ce qu'il a lu dans quelque auteur au collège de Mareschal,

Non eget Mauris jaculis, neque arcu,
Nec venenatis gravidâ sagittis,
Fusce, pharetrâ (1).

Ce qui veut dire —

Ranald Mac-Eagh imposa une seconde fois silence au major incorrigible, en lui montrant du doigt le pied du

(1) Il n'a besoin sur eux ni des traits du Numide,
Ni de son arc, ni du fatal carquois
Dont un venin perfide
Rend la flèche mortelle à l'habitant des bois.

TR.

rocher. Les aboiemens du limier se faisaient entendre alors avec plus de force, et l'on pouvait même distinguer la voix de plusieurs hommes qui accompagnaient l'animal, et qui s'appelaient les uns les autres, dans la crainte de s'égarer, tandis qu'ils visitaient avec soin tous les buissons qui se trouvaient sur la route. Il était évident qu'ils approchaient de plus en plus du rocher. Mac-Eagh proposa au major de se débarrasser de son armure, et lui dit que les femmes la transporteraient en lieu de sûreté.

— Je vous demande pardon, dit Dalgetty, mais c'est contre les règles du service militaire. Je me rappelle que Gustave-Adolphe réprimanda les cuirassiers du régiment de Finlande, et leur ôta leurs timbales, parce qu'ils s'étaient permis de se mettre en marche sans leurs corselets, et de les laisser avec le bagage; jamais timbales ne se firent entendre à la tête de ce fameux régiment qu'après la bataille de Leipsick, où il se conduisit d'une manière si mémorable; c'est une leçon qu'un brave militaire ne doit jamais oublier, non plus que cette exclamation de l'immortel Gustave : — C'est maintenant que mes officiers doivent mettre leur armure pour me prouver qu'ils m'aiment; car, s'ils sont blessés, qui conduira mes soldats à la victoire. — Je ne m'oppose pas néanmoins, mon ami Ranald, à ce qu'on me débarrasse de ces bottes un peu pesantes, pourvu que vous puissiez me fournir quelque autre chaussure; car je doute que la plante de mes pieds soit assez dure pour pouvoir courir sur les ronces et sur les cailloux avec autant de facilité que vos compagnons semblent le faire.

Oter au major ses lourdes bottes, et lui mettre à la place des brogues ou sandales de peau de daim dont un

montagnard se dépouilla pour les lui donner, ce fut l'affaire d'un moment, et Dalgetty se trouva beaucoup plus à son aise. Il allait recommander à Mac-Eagh d'envoyer deux ou trois de ses soldats reconnaître le défilé, et en même temps d'étendre un peu son front en plaçant deux archers détachés à chaque flanc, comme des espèces de postes d'observation, lorsque les aboiemens du limier leur apprirent que ceux qui les poursuivaient étaient au pied du rocher. Tout rentra dans un profond silence; car, malgré sa loquacité ordinaire, le major savait bien qu'il est indispensable qu'une embuscade se tienne à couvert.

La lune répandait une faible clarté sur le sentier inégal et sur les saillies du rocher autour duquel il serpentait. Sa lumière n'était interceptée qu'en quelques endroits par les broussailles et les arbres nains qui, sortant des crevasses des rochers, embrageaient une partie de la perspective; plus bas un taillis épais, couvert d'une obscurité profonde, ressemblait en quelque sorte aux vagues d'une mer qu'on n'aperçoit qu'à demi. Du sein des ténèbres et sur le bord du précipice, le limier faisait entendre par intervalles ses affreux aboiemens, que répétaient les échos des bois et des montagnes environnantes; parfois ils cessaient tout à coup, et le silence qui leur succédait n'était interrompu que par le murmure d'un petit ruisseau qui, se frayant un passage le long du rocher, allait se perdre au fond du précipice. On distinguait aussi des voix d'hommes qui semblaient se consulter entre eux au bas du rocher; on eût dit qu'ils n'avaient pas encore découvert l'étroit sentier qui conduisait sur la montagne; ou que, l'ayant trouvé, la difficulté de le gravir, la lumière imparfaite qui les

éclairait, et la crainte qu'il ne fût défendu, les faisaient hésiter à le suivre.

A la fin Dalgetty aperçut comme une ombre qui sortait du milieu des ténèbres, et qui commença à monter lentement et avec beaucoup de précaution le sentier fatal; la lune l'éclairait alors si parfaitement que le major put distinguer non-seulement la personne d'un montagnard, mais même le long fusil qu'il portait à la main, et les plumes qui décoraient son bonnet. — *Tausend teiflen !* nous sommes perdus, dit-il entre ses dents, que deviendrons-nous s'ils attaquent nos archers avec de la mousqueterie?

Mais au moment où le soldat se retournait pour faire signe à ses compagnons de le suivre, une flèche partit en sifflant de l'arc d'un des Enfans du Brouillard, et lui fit une blessure si fatale, que sans faire un seul effort pour sauver sa vie il perdit l'équilibre et tomba, la tête la première, du rocher sur les buissons épais qui bordaient l'abîme. Le craquement des branchages qui le reçurent d'abord dans sa chute, et le bruit avec lequel il roula ensuite dans le précipice, furent suivis d'un cri d'horreur et de surprise que jetèrent ses compagnons.

Les Enfans du Brouillard, encouragés par la terreur que ce premier succès semblait répandre parmi les ennemis, y répondirent par de bruyantes acclamations de joie, et, se montrant tout à coup sur le bord du rocher, en prenant les attitudes les plus menaçantes, ils s'efforcèrent de redoubler leur effroi en leur faisant voir qu'ils étaient sur leurs gardes et préparés à se défendre; la prudence même du major, et son expérience militaire ne l'empêchèrent point de se lever et de crier à Ranald, d'une voix de tonnerre : — *Caracco*, camarade,

comme disent les Espagnols, ma foi, vivent l'arc et les flèches! Je crois que si vous faisiez avancer un peloton pour prendre position de ce côté.....

— Le Sassenach! s'écria une voix qui partait du pied du rocher : visez le Sassenach! je vois briller sa cuirasse! Trois coups de mousquet partirent au même instant; et tandis qu'une balle venait frapper en vain sa cuirasse à l'épreuve du fusil, à la force de laquelle le brave major avait dû plus d'une fois la vie, une autre pénétra l'armure qui couvrait le devant de sa cuisse gauche, et l'étendit sur la terre. Ranald le saisit aussitôt dans ses bras pour le transporter plus loin, tandis que Dalgetty murmurait d'une voix plaintive: — J'ai toujours dit à l'immortel Gustave, à Wallenstein, à Tilly et à d'autres guerriers célèbres, que, suivant moi, les cuissarts devraient être faits à l'épreuve du mousquet.

Mac-Eagh recommanda le blessé aux soins des femmes qui étaient à l'arrière-garde de sa petite troupe, et il se préparait à retourner au combat, lorsque Dalgetty le retint en saisissant le bout de son plaid. — Je ne sais pas comment ceci finira, camarade, lui dit-il; mais si je meurs, je vous prie de dire à Montrose que je suis mort glorieusement, et comme il convenait à un soldat de l'immortel Gustave. Écoutez, prenez bien garde de quitter votre position actuelle, quand même ce serait pour poursuivre l'ennemi, si vous aviez l'avantage, et, et...

Dans cet endroit l'haleine commença à lui manquer, et sa vue s'obscurcit par l'effet de la perte de son sang; Mac-Eagh, profitant de cette circonstance, dégagea le bout de son plaid et y substitua celui d'une femme, que le major tint fortement, croyant s'assurer ainsi l'attention du montagnard auquel il continua à débiter ses

instructions militaires, quoique ses expressions devinssent de plus en plus incohérentes. — Eh! camarade, ayez soin de placer vos fusiliers en avant; puis, formez derrière, pour les soutenir, une petite phalange macédonienne : ferme, dragons, sur le flanc gauche! Où en étais-je? Ah! Ranald, si vous songiez à battre en retraite, laissez quelques mèches allumées sur les branches des arbres, l'ennemi croira que ce sont des batteries, et il n'osera approcher. — Mais j'oubliais. — Vous n'avez point de mousquets — point de mousquets ni d'épées — rien que des arcs et des flèches! ah! ah! ah!

Tout en riant ainsi de ces anciennes armes de guerre, le major tomba dans un état d'épuisement complet, et il finit par s'évanouir; il fut long-temps avant de reprendre connaissance; et en attendant qu'il la recouvre, nous l'abandonnerons aux soins des Filles du Brouillard garde-malades aussi douces, aussi attentives qu'elles semblaient farouches et sauvages.

---

# CHAPITRE XV.

« Mais si, fidèle à ma mémoire,
» Tu sais défier les revers,
» Je te chanterai dans mes vers,
» Je t'illustrerai par ma gloire.

» Jamais plus nobles serviteurs
» N'auront mieux servi leur amie ;
» J'ornerai ta tête de fleurs ;
» Et t'aimerai toute ma vie. »

*Vers de Montrose.*

Quelques regrets que nous en éprouvions, il faut à présent que nous laissions notre brave major se rétablir de ses blessures. Si toutefois, comme nous l'espérons, elles ne sont point mortelles, pour retracer brièvement les opérations militaires de Montrose, quoiqu'elles méritent un livre plus grave et un meilleur historien. A l'aide des chefs dont nous avons parlé, et surtout grace à l'arrivée des Murrays, des Stewarts et des autres clans

d'Athol, qui, pleins de zèle pour la cause royale, vinrent se ranger sous ses drapeaux, il se trouva bientôt à la tête d'une armée de deux à trois mille Highlanders, auxquels il parvint à réunir les Irlandais sous les ordres de Colkitto.

Ce dernier chef, Écossais de naissance (1), était parent du comte d'Antrim, et c'était à sa protection qu'il devait le commandement qu'il avait obtenu des troupes irlandaises. Il méritait à plusieurs égards cette distinction: d'une bravoure à toute épreuve, d'une force et d'une activité incroyables, excellant dans tous les exercices militaires, il était toujours prêt à donner l'exemple à ses troupes, en se précipitant le premier au milieu des dangers.

Pour contre-balancer ces bonnes qualités, nous devons dire aussi qu'il était sans expérience, sans aucune

(1) Le véritable nom de ce chef était Alister ou Alexandre Macdonnell. Il est cité dans un des sonnets de Milton, au grand embarras des commentateurs de ce poète.

Il paraît que le livre de Milton, intitulé *Tetrachordon*, avait été tourné en ridicule par les théologiens assemblés à Westminster à cause de son titre barbare; Milton, dans son sonnet, se venge sur les noms encore plus durs des Écossais, que la guerre civile avait rendus familiers aux oreilles anglaises.

— Eh, messieurs! ce mot est-il plus dur, s'écrie-t-il, que Gordon, Colkitto, Macdonald ou Gallasp. Ces noms barbares coulent naturellement de nos lèvres, ils auraient effrayé Quintilien. »

« Nous devons croire, » dit l'évêque Newton, « que ces personnages étaient remarquables parmi les ministres écossais partisans du Covenant; tandis que Milton veut seulement ridiculiser tous les noms écossais sans distinction. C'était celui de Gillespie, un des apôtres de la révolution, à côté de ceux de Colkitto et de Macdonnell, qui appartiennent à un même homme servant sous les bannières du roi.

idée de la tactique militaire, et d'un caractère jaloux et présomptueux qui fit souvent perdre à Montrose les avantages qu'il eût pu retirer de sa bravoure. Cependant telle est la prééminence qu'un peuple sauvage et peu civilisé donne naturellement aux qualités physiques, que la force et l'activité que Colkitto déploya en plusieurs occasions, les traits de bravoure et d'intrépidité par lesquels il se signala, firent une impression plus forte sur l'esprit des Highlanders que les talens militaires et l'esprit chevaleresque du comte de Montrose. Ils conservent encore un grand nombre de traditions relatives à Colkitto, et le nom de Montrose est rarement prononcé parmi eux.

Le point sur lequel Montrose assembla définitivement sa petite armée fut Strathearn, sur les confins du comté de Perth, dont il menaçait ainsi la capitale.

Ses ennemis étaient assez bien préparés à le recevoir. Argyle, à la tête des montagnards de son parti, harcelait les Irlandais en les suivant de près. Et en employant tour à tour la force, les menaces et la persuasion, il était parvenu à rassembler une armée presque suffisante pour attaquer celle qui était sous les ordres de Montrose. Les Lowlands étaient aussi préparés à se défendre, par les raisons que nous avons assignées au commencement de cette histoire. Un corps de six mille hommes d'infanterie et de six à sept mille de cavalerie, qui, par une profanation sacrilège, prenait le titre d'armée de Dieu, avait éte levé à la hâte dans les comtés de Fife, d'Angus, de Perth, de Stirling, et dans les provinces voisines. Autrefois, et même sous le règne précédent, une force beaucoup moins considérable eût suffi pour mettre les Lowlands à l'abri d'une invasion plus formi-

dable que celle dont Montrose les menaçait; mais il s'était opéré de grands changemens depuis un demi-siècle.

Avant cette époque les Lowlanders étaient aussi constamment en guerre que les Highlanders, et étaient infiniment mieux disciplinés; leur ordre de bataille favori avait quelque ressemblance avec la phalange macédonienne. Leur infanterie, armée de longues lances, formait un corps impénétrable même à la cavalerie d'alors, quoique bien montée et revêtue d'armures à l'épreuve. A plus forte raison les rangs de cette phalange ne pouvaient-ils être rompus par la charge irrégulière d'une infanterie qui n'avait pour toutes armes que des épées, point d'armes de traits et pas la moindre artillerie.

L'introduction des armes à feu dans les armées écossaises changea en grande partie cette manière de combattre; mais comme la baïonnette n'était pas encore en usage, le mousquet, qui de loin était formidable, n'était plus une défense lorsqu'on en venait aux mains. La pique n'était pas, il est vrai, entièrement bannie de l'armée écossaise, mais ce n'était plus l'arme favorite, et ceux qui s'en servaient encore n'avaient plus en elle la même confiance qu'autrefois; au point que Daniel Lupton, grand tacticien du temps, composa un ouvrage uniquement pour démontrer la supériorité du mousquet.

Ce changement s'effectua dès les guerres de Gustave-Adolphe, dont les marches étaient si rapides, que la pique fut bientôt abandonnée pour les armes à feu, et la conséquence nécessaire de cette innovation, ainsi que de l'établissement d'armées régulières et permanentes par lequel la guerre devint un métier, fut l'in-

troduction d'un système de discipline laborieux et compliqué qui combine une quantité de mots de commandement avec des opérations et des manœuvres correspondantes dont il suffirait qu'une seule manquât pour que tout ne fût plus que trouble et confusion.

La guerre, telle qu'elle se faisait alors chez la plupart des nations de l'Europe, avait pris la forme d'une profession dans laquelle une longue pratique et beaucoup d'expérience étaient indispensables; c'était un métier qu'il fallait apprendre long-temps avant de l'exercer; et en quelque sorte un mystère auquel il fallait être initié. Telle fut, comme nous le disions, la conséquence naturelle de la création d'armées permanentes qui, presque partout, et particulièrement dans les longues guerres d'Allemagne, avaient succédé à ce qu'on pourrait appeler la discipline naturelle de la milice féodale.

Les soldats de la milice des Lowlands avaient donc un double désavantage lorsqu'ils combattaient les montagnards. Ils n'avaient plus la lance, cette arme avec laquelle leurs ancètres avaient si souvent repoussé les attaques impétueuses de leurs ennemis, et ils étaient soumis à une espèce de discipline nouvelle et compliquée qui pouvait convenir à des troupes régulières, auxquelles on avait le temps de l'apprendre complètement, mais qui ne servait qu'à jeter de la confusion dans les rangs de citoyens soldats, qui, loin de pouvoir s'y conformer, la comprenaient à peine. On s'est appliqué de nos jours avec tant de succès à ramener la tactique à ses premiers principes, et à secouer en quelque sorte le pédantisme de la guerre, qu'il nous est facile d'apprécier les désavantages auxquels était exposée une milice à peine formée, instruite à regarder le

succès comme dépendant de la précision avec laquelle elle suivrait un système qu'elle n'entendait sans doute qu'autant qu'il le fallait pour découvrir lorsqu'elle faisait mal, sans savoir pour cela comment s'y prendre pour faire mieux. On ne peut non plus disconvenir que, pour l'esprit guerrier et l'expérience militaire, les Lowlands du dix-septième siècle ne fussent retombés infiniment au-dessous des montagnards.

Depuis l'époque la plus reculée jusqu'à l'union des couronnes, tout le royaume d'Écosse, les Lowlands comme les montagnes, avait été le théâtre de guerres continuelles, étrangères ou domestiques ; et à peine y avait-il un seul de ses habitans, depuis l'enfant de quinze ans jusqu'au vieillard de soixante, qui ne fût prêt, autant par goût que par devoir, à prendre les armes au premier appel de son seigneur suzerain, ou d'une proclamation royale : ce que la loi les obligeait à faire, ils le faisaient aussi par inclination.

La loi était la même en 1645 que cent ans auparavant, mais la race de ceux qui y étaient soumis avait été élevée dans des sentimens bien différens. Ils étaient restés tranquillement assis à l'ombre de leur vigne et de leur figuier (1), et c'était pour eux un changement de vie aussi nouveau que désagréable que de prendre les armes. Ceux d'entre eux qui demeuraient plus près des Highlands ne regardaient qu'avec la plus grande terreur leurs habitans inquiets et turbulens qui enlevaient leurs troupeaux, pillaient leurs demeures, les

(1) En aucun pays du monde la vigne et le figuier ne pourraient être employés dans un sens plus rigoureusement figuré qu'en Écosse. — Ed.



accablaient d'outrages, et qui avaient obtenu sur eux cette supériorité que donne un système constant d'agression. Les autres plus éloignés, et par conséquent à l'abri de ces incursions, n'en étaient pas moins intimidés par les rapports exagérés qu'ils entendaient faire sur les montagnards, qui, différant entièrement d'eux par les lois, par la langue, par les usages et par l'habillement, leur semblaient un peuple de sauvages, étranger à tout sentiment de crainte ou d'humanité.

Ces différens préjugés, joints aux mœurs plus pacifiques des habitans des Lowlands, et à leur connaissance imparfaite du nouveau système de discipline qu'ils avaient adopté, leur donnaient un grand désavantage, lorsque sur le champ de bataille ils se trouvaient opposés aux Highlanders. Ceux-ci, au contraire, avaient, avec les armes et le courage de leurs pères, leur méthode simple et naturelle, et ils se précipitaient avec la plus grande confiance sur un ennemi qu'ils se croyaient sûrs de vaincre, assurance qui leur donnait presque toujours la victoire.

Ce fut avec tant d'avantages pour balancer la supériorité du nombre et compenser le manque d'artillerie et de cavalerie, dont au contraire ses ennemis étaient parfaitement pourvus, que Montrose attaqua l'armée de lord Elcho dans les plaines de Tippermuir. Le clergé presbytérien n'avait épargné ni harangues ni exhortations pour exciter l'enthousiasme de ses partisans; et l'un de ses membres, qui harangua les troupes le jour même de la bataille, n'hésita point à dire que Dieu lui-même parlait par sa bouche, et qu'il leur promettait en son nom qu'ils remporteraient ce jour-là une grande victoire. La cavalerie et l'artillerie étaient aussi regar

dées comme de sûrs garans du succès; d'autant plus que les ravages qu'elles avaient causés dans des rencontres précédentes avaient paru répandre le découragement et la consternation parmi les montagnards. Une plaine fut le lieu du combat, et elle offrait peu d'avantages à l'un ou à l'autre des deux partis, si ce n'est qu'elle permettait à la cavalerie des défenseurs du Covenant de s'y développer sans obstacles.

Jamais bataille, dont l'issue fut si importante, ne fut décidée plus aisément. La cavalerie presbytérienne fit une charge; mais, soit que le feu de la mousqueterie la mît en désordre, soit que, comme d'autres le présumèrent, elle ne combattît qu'avec répugnance pour la cause qu'elle servait, elle se retira bientôt en désordre, d'autant plus que l'infanterie n'avait ni piques ni baïonnettes pour la soutenir.

Montrose sut aussitôt mettre à profit cette circonstance, et il ordonna à toute son armée de charger en même temps l'ennemi, ce qu'elle fit avec cette intrépidité audacieuse et comme désespérée qui caractérise les Highlanders. Un officier du Covenant, qui avait servi dans les guerres d'Italie, fut le seul qui fit une résistance opiniâtre à l'aile droite. Sur tous les autres points, les rangs des ennemis furent enfoncés au premier choc; et, cet avantage une fois obtenu, leur déroute fut bientôt complète. Beaucoup de soldats furent tués sur le champ de bataille, et il en périt un si grand nombre dans la déroute, que les presbytériens perdirent plus d'un tiers de leur armée. Il est vrai qu'il faut compter dans ce nombre beaucoup de gros bourgeois qui coururent dans leur fuite jusqu'à perdre haleine, et qui,

faute de pouvoir respirer, moururent sans avoir reçu la moindre blessure (1).

Les vainqueurs s'emparèrent de Perth, et y trouvèrent des sommes d'argent considérables, ainsi que beaucoup d'armes et de munitions ; mais ces avantages étaient plus que balancés par l'inconvénient qui a toujours été inséparable de toute armée de montagnards. Les clans ne voulaient sous aucun rapport se regarder comme des troupes réglées, ni agir comme elles.

En l'année 1745-6, lorsque le chevalier Charles Edward, pour faire un exemple, fit fusiller un soldat qui avait déserté, les Highlanders qui composaient son armée firent éclater hautement leur indignation. Ils ne pouvaient concevoir sur quel principe de justice on ôtait la vie à un homme, uniquement parce qu'il retournait chez lui lorsqu'il ne lui convenait pas de rester plus long-temps à l'armée. Tel avait été constamment l'usage de leurs ancêtres. Lorsqu'une bataille était terminée, il leur semblait que la campagne devait finir : vaincus, ils cherchaient un refuge dans leurs montagnes ; vainqueurs, ils allaient y déposer leur butin. Ou bien, c'étaient leurs bestiaux qu'ils avaient à surveiller, c'étaient leurs champs qu'il leur fallait ensemencer ou moissonner, s'ils ne voulaient voir leurs familles périr de besoin. Dans l'un comme dans l'autre cas, ils quittaient sans scrupule le service : il est vrai qu'il était facile de les faire revenir, en leur offrant la perspective de nouvelles aventures à tenter et de nouvelles dépouilles à recueillir ;

(1) Nous sommes bien aises de citer notre autorité pour un fait aussi singulier. — Un grand nombre de bourgeois furent tués ; plusieurs perdirent haleine en fuyant, et ils périrent ainsi sans coup férir. — Voyez les lettres de BAILLIE, vol. II, p. 92.

mais alors l'occasion était perdue, et le vainqueur ne pouvait retirer aucun fruit de sa victoire. Cette circonstance seule, quand même l'histoire ne nous eût point démontré le fait même, suffirait pour prouver que les montagnards n'avaient jamais combattu dans la vue de faire des conquêtes durables, mais seulement dans l'espoir d'en retirer des avantages momentanés. Elle explique aussi pourquoi Montrose, malgré tous ses brillans succès, ne put jamais s'établir dans les Lowlands, et pourquoi ceux des seigneurs de cette contrée, bien disposés pour la cause royale, montraient de la répugnance à joindre une armée si irrégulière et si sujette à se dissoudre d'elle-même, craignant à chaque instant que, tandis que les Highlanders se mettraient à l'abri de tous dangers en se retirant dans leurs montagnes, ils ne les laissassent à la merci d'un ennemi puissant et offensé.

La même considération expliquera encore les marches soudaines que Montrose était obligé de faire pour aller recruter son armée dans les montagnes, et ces changemens rapides de fortune qui le forçaient souvent de faire retraite devant ces mêmes ennemis qu'il venait de vaincre. S'il est quelques personnes qui cherchent dans la lecture de cet ouvrage quelque chose de plus qu'un simple amusement, elles ne trouveront point ces remarques indignes de leur attention.

Ce fut par ces causes, c'est-à-dire la méfiance des royalistes des basses terres, et la désertion momentanée d'une partie des montagnards, que Montrose, même après la victoire décisive de Tippermuir, ne se trouva pas en état de faire face à la seconde armée avec laquelle Argyle vint de l'ouest à sa rencontre. Dans cette cou-

oncture, remplaçant par l'agilité les troupes qui lui manquaient, il se dirigea tout à coup de Perth sur Dundee, et, voyant qu'on refusait de lui ouvrir les portes de cette ville, il s'avança vers le nord jusqu'à Aberdeen, où il s'attendait à être joint par les Gordons et d'autres royalistes. Mais le zèle de ces braves était pour le moment comprimé par un corps nombreux de presbytériens, commadé par lord Burleigh, et qu'on supposait au moins de trois mille hommes. Montrose l'attaque hardiment avec la moitié de ses forces. La bataille est livrée sous les murs de la ville, et la valeur intrépide des soldats de Montrose triomphe de nouveau malgré l'inégalité du nombre.

Mais il était dans la destinée de ce grand capitaine de se couvrir toujours de gloire sans jamais pouvoir recueillir les fruits de ses succès. A peine sa petite armée avait-elle joui de quelques instans de repos dans Aberdeen, qu'il apprit, d'un côté, que les Gordons ne viendraient probablement pas se joindre à lui, tant par les raisons que nous avons données que par quelques autres qui étaient particulières à leur Chef, le marquis d'Huntly; d'un autre côté, Argyle, auquel plusieurs seigneurs des basses terres venaient encore de se joindre avec leurs vassaux, s'avançait contre Montrose à la tête d'une armée beaucoup plus formidable qu'aucune de celles que ce capitaine avait encore eues à combattre. Ces troupes ne s'approchaient, il est vrai, qu'avec une lenteur proportionnée au caractère timide et circonspect de leur Chef; mais, pour quelqu'un qui connaissait Argyle, il était évident que, puisqu'il cherchait à rencontrer l'ennemi, il se trouvait à la tête d'une armée trop supérieure en nombre pour qu'il fût possible de lui résister.

Il ne restait à Montrose qu'une seule manière d'effectuer sa retraite, et il l'adopta. Il se jeta dans les montagnes, où il pouvait braver toutes les poursuites, et où, à chaque pas, il était sûr d'être rejoint par des recrues composées de ceux même qui avaient quitté ses étendards pour aller déposer leur butin dans leurs retraites inaccessibles : ainsi donc, si d'un côté le caractère singulier de l'armée que commandait Montrose rendait ses succès en quelque sorte illusoires, de l'autre elle lui facilitait les moyens, même dans la position la plus critique, d'assurer sa retraite, de recruter ses forces, et de se rendre plus formidable que jamais à l'ennemi devant lequel il n'avait pu tenir quelques jours auparavant.

Cette fois il se jeta dans le Badenoch, et traversant rapidement ce district, ainsi que le comté d'Athol, il répandit l'alarme parmi les défenseurs du Covenant, en les attaquant à l'improviste et à plusieurs reprises sur les points où ils étaient le moins sur leurs gardes. Telle fut en un mot la consternation générale qu'il causa, que le parlement envoya au marquis d'Argyle l'ordre réitéré d'en venir à une bataille générale avec Montrose, et de disperser son armée à tout prix.

Ces ordres ne convenaient ni à l'esprit hautain ni à la politique circonspecte du seigneur auquel ils étaient adressés. Il n'y eut donc aucun égard, et se borna à faire jouer les ressorts de l'intrigue pour détacher de l'armée ennemie le peu de chefs des Lowlands qui craignaient de s'engager dans les Highlands et de s'exposer ainsi à des fatigues insupportables, tandis que leurs biens resteraient à la merci des partisans du Covenant.

Il réussit en partie, et plusieurs de ces chefs quit-

tèrent en effet le camp de Montrose. Mais ce grand capitaine avait à peine eu le temps de s'apercevoir de leur absence, qu'il lui arriva un corps de troupes dont le caractère, la résolution et l'intrépidité convenaient bien mieux à la position dans laquelle il se trouvait. Ce renfort consistait en un corps nombreux de montagnards que Colkitto, dépêché à cet effet, avait levé dans le comté d'Argyle. Parmi les plus illustres étaient John de Moidart, appelé le capitaine du clan Ranald, les Stuarts d'Alpin, le clan Grégor, le clan Mac-Nab, et d'autres tribus inférieures.

L'armée de Montrose se trouva alors si formidable, qu'Argyle ne fut pas jaloux de commander plus longtemps celle qui lui était opposée. Il retourna à Édimbourg, et y donna sa démission, sous prétexte que son armée ne recevait pas les renforts et les provisions qu'on aurait dû lui accorder. D'Édimbourg le marquis retourna à Inverary, où, dans une sécurité complète, il se mit à gouverner despotiquement ses vassaux, se reposant sur la foi du proverbe que nous avons déjà eu occasion de citer : — Il y a loin jusqu'à Lochow.

---

## CHAPITRE XVI.

« Vous voyez, leur dit-il, des montagnes sauvages,
» D'impénétrables bois, d'horribles marécages.
» Pourrons-nous surmonter ces dangers réunis ? »

*Poëme de Flodden-Field.*

Montrose avait alors une brillante carrière devant lui, pourvu qu'il pût se faire suivre par ses troupes, braves mais toujours près de lui échapper, et par leurs chefs indépendans. La basse Écosse lui était ouverte, il n'y avait plus d'armée en état de l'arrêter dans sa course. Les partisans d'Argyle s'étaient retirés dès qu'ils avaient vu leur maître donner sa démission; et plusieurs autres corps, fatigués de la guerre, avaient saisi la même occasion pour se débander. En descendant Strath-Tay, l'un des défilés les plus favorables, Montrose n'avait qu'à se présenter dans les Lowlands pour y ranimer l'esprit chevaleresque et l'ardeur généreuse des parti-

sans que la cause royale y avait encore. Il se verrait alors en possession, peut-être même sans livrer bataille, de l'une des parties du royaume les plus riches et les plus fertiles, qui lui fournirait les moyens d'accorder une paye régulière à ses troupes ; de les retenir ainsi plus aisément sous ses drapeaux; et de pénétrer jusqu'à la capitale, peut-être de là jusqu'aux frontières, où il n'était pas sans espoir de pouvoir se concerter avec les troupes du roi Charles, qu'on n'avait pas encore pu réduire.

Tel était sans contredit le plan d'opération le plus propre à couvrir de gloire ceux qui l'exécuteraient, et le plus efficace pour la cause royale. Il ne put donc échapper aux vues pénétrantes et ambitieuses de celui que ses services firent ensuite surnommer le Grand Marquis. Mais d'autres motifs animaient la plupart des chefs de son armée, et ces motifs n'étaient peut-être pas sans avoir aussi quelque influence secrète dans son propre cœur.

Presque tous les chefs des montagnes de l'ouest, dans l'armée de Montrose, regardaient le marquis d'Argyle comme le but contre lequel il convenait le plus de diriger toutes les hostilités. Presque tous avaient éprouvé quel était son pouvoir; presque tous, en retirant de leur habitation tous les hommes en état de porter les armes, laissaient leurs familles et leurs biens exposés à sa vengeance; tous sans exception désiraient diminuer son autorité, et la plupart étaient si près de ses domaines, qu'ils pouvaient raisonnablement espérer de profiter de ses dépouilles et de s'agrandir à ses dépens. Pour ces chefs, la possession d'Inverary et de sa forteresse était un événement beaucoup plus important et

plus désirable que la prise d'Édimbourg. Ce dernier événement ne promettait à leurs soldats qu'un pillage momentané ou une légère gratification ; l'autre assurait aux chefs eux-mêmes indemnité pour le passé et sûreté pour l'avenir.

Indépendamment de ces raisons personnelles, les chefs qui soutenaient cette opinion faisaient une remarque assez plausible; c'était que, quoique Montrose pût être supérieur à l'ennemi dans le premier moment de son invasion sur les basses terres, plus ensuite il s'éloignerait des montagnes, plus ses forces diminueraient, tandis qu'au contraire l'armée ennemie se grossirait de toutes les garnisons voisines. Mais si, au lieu de s'exposer à ces dangers, il dirigeait ses efforts contre Argyle, et parvenait à mettre un frein à sa puissance, non-seulement ses amis de l'ouest pourraient alors mettre en campagne cette partie de leurs troupes, qu'autrement ils étaient obligés de laisser dans leurs foyers pour la protection de leurs familles, mais il verrait encore accourir sous ses drapeaux plusieurs tribus qui favorisaient secrètement sa cause, mais qui n'osaient se rejoindre à lui, de peur d'attirer sur elles la vengeance de Mac-Callum-More.

Ces argumens étaient appuyés dans l'esprit de Montrose par un sentiment intime et involontaire, qui ne s'accordait point parfaitement avec l'héroïsme et la générosité de son caractère. Les maisons d'Argyle et de Montrose avaient été autrefois opposées l'une à l'autre à plusieurs reprises, soit dans la guerre, soit dans les conseils ; et les avantages que celle d'Argyle avait obtenus l'avaient rendue l'objet de l'envie et de la haine de la famille rivale, qui, se croyant les mêmes droits

aux faveurs de la fortune, n'en avait pas été aussi bien traitée.

Ce n'était pas tout. Les deux chefs actuels de ces familles s'étaient toujours trouvés ensemble dans l'opposition la plus marquée depuis le commencement des troubles. Montrose, en raison de la supériorité reconnue de ses talens, et des grands services que dans le principe il avait rendus aux partisans du Covenant, s'était attendu à occuper la première place dans leurs conseils, et à être mis à la tête de leur armée; mais ils jugèrent plus prudent de décerner ces honneurs à son rival Argyle, qui avait moins de talens mais plus de puissance. Cette préférence fut un affront que Montrose ne pardonna jamais aux presbytériens, et il était encore moins disposé à pardonner au rival qu'on lui avait préféré.

Tous les sentimens de haine qui pouvaient irriter un caractère naturellement fougueux au milieu de ces guerres de parti l'excitaient donc à chercher à se venger de l'ennemi de sa famille, de son ennemi personnel; et il est probable que ces motifs particuliers ne furent pas sans influence sur son esprit lorsqu'il vit la plus grande partie de ses officiers plus portés à attaquer Argyle au milieu de ses domaines qu'à prendre la mesure bien plus décisive d'entrer sur-le-champ dans les basses terres.

Cependant, quelque tenté qu'il fût d'attaquer le comté d'Argyle, ce n'était pas sans peine qu'il renonçait au projet bien plus noble et plus glorieux qu'il avait d'abord formé. Il tint plus d'une fois conseil avec les principaux chefs, et combattit leurs raisonnemens, contre sa propre inclination. Il leur représenta combien

il était difficile de pénétrer par l'est dans le comté d'Argyle; qu'ils auraient à traverser des défilés à peine praticables pour les bergers qui les habitaient, et à gravir des montagnes que les clans mêmes les plus voisins ne connaissaient pas parfaitement. La saison ajoutait encore à la difficulté d'exécuter cette entreprise, car on approchait du mois de décembre, où la neige accumulée les rendrait sans doute entièrement inaccessibles.

Ces objections ne satisfirent pas les chefs, et ne leur parurent pas de nature à détruire la force de leurs argumens. Ils voulaient, disaient-ils, en revenir à leur ancienne manière de faire la guerre, en enlevant les troupeaux, qui, suivant l'expression gaélique, se nourrissaient de l'herbe de leurs ennemis. Le conseil ne se sépara le soir que fort tard, et rien ne fut encore arrêté, si ce n'est que les chefs qui soutenaient qu'on devait attaquer Argyle promirent de chercher si parmi leurs soldats il s'en trouvait qui pussent entreprendre de guider l'armée à travers les montagnes.

Montrose s'était retiré dans la cabane qui lui servait de tente, et il s'était étendu sur un lit de fougères sèches, seule couche qui s'y trouvât. Mais il appelait en vain le sommeil; les visions de l'ambition assiégeaient seules ses pensées. Tantôt il lui semblait qu'il déployait la bannière royale du haut de la citadelle reconquise d'Édimbourg; il envoyait des secours au monarque dont la couronne dépendait de ses victoires: et il recevait, en récompense, tous les honneurs qu'un roi prodigue à celui qu'il veut combler de ses graces. Tantôt ces illusions, toutes brillantes qu'elles étaient, s'évanouissaient devant celle qui lui représentait sa vengeance satisfaite et son ennemi tremblant à ses genoux. Surprendre Ar-

gyle dans son château fort d'Inverary; écraser en lui tout à la fois un rival odieux, l'ennemi de sa famille et le principal soutien des Convenantaires; montrer à ces derniers, par les faits les plus éclatans, quel était celui auquel ils avaient préféré Argyle: c'étaient des images trop flatteuses, trop douces pour la vengeance, pour ne point faire une vive impression sur l'imagination ardente de Montrose.

Pendant qu'il était plongé dans ces réflexions contradictoires, le soldat qui veillait à sa porte vint annoncer au comte que deux hommes désiraient parler à Son Excellence.

— Leurs noms, demanda Montrose, et le motif de leur visite à pareille heure?

Le soldat, qui était un des Irlandais de Colkitto, ne put répondre que très-vaguement aux questions de son général; et Montrose, qui dans de pareilles circonstances n'osait refuser audience à personne, de peur de négliger des avis importans, prit seulement la précaution de faire mettre sa garde sous les armes, et se prépara alors à les recevoir. A peine était-il levé et son valet de chambre avait-il allumé deux torches, que deux hommes entrèrent; l'un, habillé comme les habitans des basses terres, avait un vêtement de peau de buffle qui tombait presque en lambeaux; l'autre était un vieux montagnard d'une taille élevée, d'un teint qu'on aurait pu appeler gris de fer, et dont le regard avait quelque chose de sombre et de sauvage.

— Que demandez-vous, mes amis? dit Montrose en portant presque involontairement la main sur ses pistolets; car dans ces temps de troubles, à une pareille heure, il était permis de concevoir des soupçons que la

bonne mine des étrangers n'était aucunement faite pour détruire.

— Veuillez me permettre, mon très-noble général, dit le compagnon du vieux montagnard, de vous féliciter des grandes victoires que vous avez remportées depuis que j'eus le malheur de vous quitter. J'ai entendu parler de l'affaire de Tippermuir; ce fut une très-jolie petite mêlée assurément : cependant, s'il m'était permis de donner un conseil...

— Avant de le faire, dit Montrose, voudriez-vous bien me dire quelle est la personne qui a la bonté de m'honorer de ses avis?

— En vérité, milord, je n'aurais jamais cru qu'il fût nécessaire de vous décliner mon nom, après la commission plus que délicate dont vous avez bien voulu me charger, moi à qui vous avez daigné promettre un brevet de major, avec un demi-dollar de paye par jour, et un demi-dollar d'arriéré payable à la fin de la campagne! Et puis-je espérer que Votre Seigneurie n'a pas oublié ma paye aussi-bien que ma personne?

— Mon bon ami, mon cher major, dit Montrose, qui reconnut alors parfaitement son homme, pardonnez si, préoccupé comme je le suis en ce moment, je ne me suis pas rappelé immédiatement vos traits; d'ailleurs ces torches répandent si peu de lumière... Mais toutes nos conditions seront strictement observées. Eh bien! major, quelles nouvelles apportez-vous du comté d'Argyle? En vérité, nous commencions à désespérer de jamais vous revoir; et je m'apprêtais à tirer la vengeance la plus signalée du vieux renard qui violait les lois de la guerre dans la personne de mon ambassadeur.

— Ma foi, milord, reprit Dalgetty, tout ce que je

souhaite, c'est que mon retour n'apporte aucun obstacle à l'exécution d'un projet aussi juste et aussi louable; car je vous assure que ce n'est point la faute du marquis d'Argyle si vous me voyez devant vous; et du diable si j'intercède jamais en sa faveur. Si je me suis échappé d'entre ses mains, c'est, après Dieu, et sans parler de l'adresse supérieure que j'ai déployée, comme vous le verrez bientôt, c'est, dis-je, après ces puissans auxiliaires, à ce vieux montagnard que je le dois; et je prendrai la liberté de le recommander à la faveur spéciale de Votre Seigneurie, comme l'instrument du salut de votre tout dévoué Dugald Dalgetty, titulaire de Drumthwacket.

— C'est un service, dit gravement Montrose, qui sera récompensé comme il le mérite.

— Un genou en terre, Ranald, dit le major, et baisez la main de Son Excellence.

Comme la manière dont il voulait que Ranald témoignât sa reconnaissance n'était pas conforme à l'usage du pays du vieux montagnard, celui-ci se contenta de croiser les bras sur sa poitrine et d'incliner profondément la tête.

— Ce pauvre homme, milord, ajouta Dalgetty en prenant un air de protection à l'égard de Ranald; ce pauvre homme a fait réellement tous ses efforts pour me défendre contre mes ennemis, sans avoir d'autres armes que des arcs et des flèches, ce que Votre Seigneurie aura peine à croire.

— Aucunement, major, reprit Montrose; au contraire, vous en verrez beaucoup dans mon camp, et nous les trouvons d'un grand secours.

— D'un grand secours, milord! s'écria Dalgetty;

excusez ma surprise... Des arcs et des flèches! Je prendrai la liberté de vous recommander d'y substituer des mousquets à la première occasion. Mais non-seulement cet honnête montagnard m'a défendu, comme je vous le disais, mais encore il a eu l'adresse de me guérir d'une blessure que j'avais reçue dans ma retraite, et c'est par cette double raison que je le recommande particulièrement à Votre Seigneurie.

— Quel est votre nom, mon ami? dit Montrose en se tournant vers le montagnard.

— On peut le taire, reprit celui-ci.

— Il veut dire, interpréta le major, qu'il désire cacher son nom, attendu que jadis il a pris un château, égorgé certains enfans, et fait d'autres gentillesses qui, comme milord le sait fort bien, se pratiquent souvent en temps de guerre, mais qui ne font pas voir très-favorablement ceux qui les ont commises des amis de ceux aux dépens de qui elles ont été faites. Je sais cela par expérience; combien de fois n'ai-je pas vu de braves cavaliers mis à mort par les paysans, simplement pour les avoir traités militairement.

— Je comprends, dit Montrose; cet homme a quelque ennemi parmi nos officiers. Qu'il se retire dans le corps-de-garde, et nous aviserons ensemble aux meilleurs moyens de le protéger.

— Vous entendez, Ranald, dit le major d'un air de supériorité; Son Excellence désire tenir un conseil privé avec moi; il faut, en attendant, que vous alliez au corps-de-garde... Il ne sait pas où cela est, le pauvre diable! il est encore si jeune en fait d'art militaire! Je vais dire à la sentinelle de le conduire, et je reviendrai aussitôt auprès de Votre Seigneurie.

Dès qu'il fut rentré, la première question de Montrose fut relative à l'ambassade du major à Inverary; et il écouta attentivement la narration de Dalgetty, malgré la prolixité du ci-devant ritmeister. Ce n'était pas une petite affaire, car le major fut encore plus prodigue de digressions que de coutume; mais personne ne savait mieux que Montrose que, lorsqu'il y a quelques renseignemens à recueillir du récit d'agens tels que Dalgetty, le seul moyen de les obtenir est de les laisser conter leur histoire à leur manière.

Il n'eut pas à se repentir de sa patience. Parmi les dépouilles que le major avait pris la liberté de s'adjuger à Inverary, était une liasse de papiers secrets d'Argyle. Il les remit entre les mains de son général, en lui disant la manière dont il s'en était rendu maître; mais il ne poussa pas plus loin les explications; du moins je n'ai pas entendu dire qu'il ait parlé de la bourse d'or qu'il s'était appropriée en même temps que les papiers.

Cependant Montrose lisait avidement, à la lueur d'une torche, ces documens précieux dans lesquels il semblait trouver de nouvelles raisons propres à redoubler encore le ressentiment qu'il nourrissait contre Argyle. — Il ne me craint pas! eh bien! il sentira mon bras. — Il veut mettre le feu à mon château de Mugdoch! Qu'il voie auparavant Inverary en cendres. — Oh! que n'ai-je un guide qui puisse me conduire à travers les montagnes!

Dalgetty connaissait assez bien son affaire pour deviner à ces mots l'intention de Montrose. Il interrompit donc sa narration prolixe de l'escarmouche qui avait eu lieu et de la blessure qu'il avait reçue dans sa retraite,

et il se mit aussitôt à parler du sujet qui paraissait intéresser Montrose.

— Si Votre Excellence, dit-il, désire faire une invasion dans le comté d'Argyle, Ranald, ce pauvre homme que je vous ai présenté, ainsi que ses enfans et ses compagnons, connaissent tous les sentiers, tous les défilés des montagnes qui y conduisent, soit par l'est, soit par le nord.

— Se peut-il? dit Montrose; quelles raisons avez-vous de croire leurs connaissances aussi étendues?

— Je ferai observer à Votre Excellence que pendant les semaines que je passai avec eux pour la guérison de ma blessure, ils étaient obligés à chaque instant de changer de quartier, à cause des tentatives réitérées d'Argyle pour s'emparer de la personne d'un officier qui était honoré de votre confiance; et j'eus occasion d'admirer l'adresse singulière avec laquelle ils effectuaient toujours leur retraite par ces sentiers qu'on aurait crus impraticables. Lorsque enfin je fus en état de venir auprès de Votre Excellence, ce Ranald Mac-Eagh me conduisit par des chemins si sûrs, que mon cheval Gustave, que Votre Seigneurie n'a sans doute pas oublié, ne broncha pas une seule fois en route; et je fis la réflexion que si jamais on avait besoin de guides, d'espions ou d'éclaireurs au milieu de ces montagnes, on n'en pourrait désirer de meilleurs ni de plus adroits que Ranald et ses compagnons.

— Et pouvez-vous répondre de sa fidélité? demanda Montrose; quel est son nom, sa profession?

— C'est un Outlaw, milord, un voleur de profession; il s'appelle Ranald Mac-Eagh, ce qui signifie l'Enfant du Brouillard.

— Je crois me rappeler ce nom, dit Montrose en paraissant réfléchir. Ces Enfans du Brouillard n'ont-ils pas commis quelque acte de cruauté envers les Mac-Aulays?

Le major lui cita le meurtre du conservateur des forêts, et la mémoire active de Montrose lui rappela aussitôt toutes les circonstances de cet acte barbare.

— C'est un malheur, un grand malheur, reprit-il, qu'il existe entre ces gens et les Mac-Aulays une source d'animosité que rien ne saurait tarir. Allan s'est conduit bravement dans cette guerre, et par le sombre mystère de sa conduite et de son langage il possède tant d'influence sur l'esprit de ses compatriotes, qu'il pourrait être dangereux de lui donner quelque sujet de mécontentement. D'un autre côté, ces hommes qui peuvent nous rendre des services essentiels, et sur lesquels vous dites qu'on peut entièrement se reposer...

— Je réponds de lui, milord; ma paye et mes arrérages, mon cheval et mes armes, ma tête et mon cou, je suis prêt à perdre tout s'ils trahissent votre confiance; et Votre Excellence sait qu'un militaire n'en pourrait pas dire davantage pour son propre père.

— Il est vrai; mais, comme ce point est de la plus grande importance, je désirerais savoir quelles raisons vous avez pour être aussi sûr de leur fidélité!

— Je vais vous le dire en deux mots, milord; non-seulement ils dédaignèrent de mériter une récompense qu'Argyle me fit l'honneur de promettre pour ma pauvre tête, mais ils ne touchèrent pas à ma bourse, qui était cependant assez bien garnie pour tenter des soldats réguliers de quelque armée que ce soit. Ils me rendirent même mon cheval, qui, comme Votre Excellence doit

se le rappeler, est d'un certain prix ; mais ce qui passe toute croyance, c'est que je ne pus jamais leur faire accepter la moindre bagatelle, pas même un stiver, un doit ou un maravédis, pour les soins qu'ils m'avaient rendus pendant ma maladie. Oui, milord, ils refusèrent mon argent lorsque je le leur offris. C'est un refus qu'on éprouve rarement dans un pays chrétien.

— Je conviens, dit Montrose après un moment de réflexion, que leur conduite à votre égard fait assurément leur éloge; mais comment empêcher qu'il n'éclate quelque querelle...? Il s'arrêta un instant, puis il ajouta tout à coup :

— J'oubliais que vous avez voyagé toute la nuit, major, et que vous devez avoir besoin de prendre quelque chose.

Il donna ordre qu'on lui servît à souper, et le major, qui avait l'appétit d'un convalescent revenu des montagnes, ne se fit pas prier pour faire honneur au repas, et se mit à dévorer avec tant de célérité, que le comte, remplissant un verre de vin, et buvant à sa santé, ne put s'empêcher de faire l'observation que, quelque grossières que fussent les provisions de son camp, il craignait que le major n'eût fait encore plus mauvaise chère pendant son excursion dans le comté d'Argyle.

—Votre Excellence a deviné juste, dit Dalgetty en parlant la bouche pleine, car la nourriture qu'ont pu me donner ces Enfans du Brouillard, pauvres créatures! était si peu substantielle, et m'a tellement maigri, que, lorsque j'étais enfermé dans mon armure, dont j'ai été obligé de me dépouiller dans ma retraite, je dansais dedans comme l'amande sèche d'une vieille noix.

— Il faut aviser aux moyens de réparer ces pertes, mon cher major.

— Ma foi, milord, je vous avouerai que ce ne sera pas une chose facile, à moins que l'arriéré qui doit m'être payé à la fin de la campagne ne soit métamorphosé par vos ordres en paye régulière, car je vous proteste que j'ai déjà perdu à votre service le peu d'embonpoint que j'avais gagné à celui des États de Hollande, qui payaient leurs troupes avec une régularité que je n'oublierai de ma vie.

— Allons, allons, mon cher major, ne désespérons de rien; remportons seulement la victoire, et alors vos désirs, tous vos désirs seront comblés. En attendant, remplissez votre verre et réparez le temps perdu.

— A la santé de Votre Excellence, dit le major en se versant une rasade pour montrer le zèle avec lequel il portait ce toast, et puisse-t-elle triompher de tous ses ennemis, et particulièrement d'Argyle. La fine mouche! je lui ai déjà tiré une fois la barbe, et ce ne sera pas la dernière.

— Fort bien! reprit Montrose; mais, pour en revenir à ces Enfans du Brouillard, vous entendez, Dalgetty, que leur présence en ces lieux et le motif pour lequel nous les employons est un secret entre vous et moi.

Charmé, comme Montrose l'avait prévu, de cette marque de confiance de son général, le major leva un doigt sur le bout de son nez, et remua la tête en signe d'intelligence.

— Combien Ranald peut-il avoir de compagnons? ajouta Montrose.

— Mais, autant que je sache, ils ne sont plus guère

que huit à dix hommes, sans compter les femmes et les enfans.

— Où sont-ils à présent?

— Dans une vallée, à trois milles de distance, en attendant les ordres de Votre Excellence. Je n'ai pas cru devoir les amener au camp avant de vous avoir consulté.

—Vous avez très-bien fait; il serait bon qu'ils restassent où ils sont, ou même qu'ils se retirassent dans quelque refuge encore plus éloigné. Je leur enverrai de l'argent, quoique ce soit un article dont je ne suis pas très-bien pourvu à présent.

— Oh! mon Dieu, milord, il n'est pas nécessaire de leur rien envoyer; Votre Excellence n'a qu'à leur faire entendre que les Mac-Aulays vont marcher dans cette direction, et mes amis du Brouillard feront aussitôt volte-face et battront en retraite.

— Ce serait en agir un peu trop cavalièrement avec eux, reprit Montrose en souriant; il vaut mieux leur envoyer quelques dollars, afin qu'ils puissent acheter des bestiaux pour la subsistance de leurs enfans.

— Allez, milord, ils savent s'en procurer à beaucoup meilleur marché, s'écria Dalgetty; mais que Votre Excellence fasse, du reste, ce qu'elle jugera convenable.

—Écoutez, Dalgetty; que Ranald Mac-Eagh choisisse un ou deux de ses compagnons, des hommes dont il puisse répondre et qui soient capables de garder un secret; ils seront nos guides. Qu'ils soient demain dans ma tente à la pointe du jour, et tâchez, s'il est possible, qu'ils ne devinent point mes projets, et qu'ils n'aient point d'entretiens secrets entre eux. Ce vieillard a-t-il des enfans?

— Ils ont été tués ou pendus, au nombre, je crois,

d'une douzaine, reprit le major; mais il lui reste encore un garçon, jeune gaillard qui, ma foi, promet beaucoup, et qui ne fait point un pas sans avoir un caillou dans le coin de son plaid, afin de pouvoir le lancer contre le premier qui voudrait lui faire quelque insulte; ce qui prouve que, semblable à David, qui avait l'habitude de lancer de petites pierres qu'il ramassait dans les ruisseaux, il deviendra peut-être un grand guerrier.

—Je garderai cet enfant auprès de moi, major, dit le comte; je présume qu'il aura assez de présence d'esprit pour taire son nom.

—Votre Excellence n'a rien à craindre sous ce rapport; ces petits drôles de montagnards, à peine ont-ils brisé leur coquille...

—Eh bien! reprit Montrose, cet enfant me répondra de la fidélité de son père; et, si Ranald remplit bien son devoir, l'avancement de son fils sera sa récompense. Mais il est bien temps, major, que vous alliez goûter quelques instans de repos; demain vous me présenterez ce Mac-Eagh sous tel nom et en telle qualité qu'il lui plaira. Dans la vie errante qu'il mène, il doit être accoutumé à prendre toutes sortes de déguisemens; et, dans cette circonstance, il sentira de quelle importance il est pour lui-même qu'il ne soit pas reconnu.

Le major Dalgetty prit congé du comte, très-fier de la réception qu'il avait éprouvée, et fort content des manières de son nouveau général, qui comme il l'expliqua très-longuement à Ranald Mac-Eagh, lui rappelaient sous plus d'un rapport celles de l'immortel Gustave-Adolphe, le lion du Nord et le boulevard de la foi protestante.

# CHAPITRE XVII.

« Le signal des combats vient de se faire entendre :
» Tous les bras sont levés, que faut-il en attendre ?
» La famine au teint pâle agrandit les déserts ;
» Le deuil, l'effroi, la mort parcourent l'univers. »

*Vanité des désirs humains.*

A la pointe du jour Montrose reçut dans sa cabane le vieux Mac-Eagh, et lui fit les questions les plus détaillées sur les chemins qu'il fallait suivre pour approcher du comté d'Argyle. Il prit note de ses réponses et les compara à celles de deux des compagnons de Ranald, que celui-ci lui présenta comme des hommes sûrs et remplis de prudence. Elles s'accordaient parfaitement ensemble; cependant le comte, ne croyant pas pouvoir prendre trop de précautions, interrogea encore les chefs qui demeuraient le plus près du lieu qu'il se proposait d'envahir, et ce ne fut qu'après avoir éclairci jusqu'au

moindre doute qu'il se décida à combiner ses plans d'après les renseignemens qu'il avait obtenus.

Il n'y eut qu'un point sur lequel Montrose crut devoir changer de projet. Il lui sembla qu'il serait impolitique de prendre Kenneth, le fils de Ranald, auprès de sa personne; parce que, si sa naissance venait à être découverte, ce procédé serait regardé comme une offense par les clans nombreux qui entretenaient une haine mortelle contre les Enfans du Brouillard; il pria donc le major de le prendre lui-même à son service; et comme il accompagna cette prière d'un joli présent, sous prétexte qu'il serait nécessaire de fournir des vêtemens convenables au jeune Kenneth, Dalgetty ne fit pas la moindre difficulté de se prêter à cet arrangement.

Le major, après avoir eu une nouvelle conférence avec Montrose, se mit à chercher ses anciennes connaissances, lord Menteith, Angus Mac-Aulay et son frère, auxquels il brûlait de raconter ses aventures, et de qui il désirait aussi apprendre les détails de la dernière campagne. On peut croire qu'il fut reçu avec des transports de joie par des hommes qui, livrés depuis quelque temps à l'uniformité d'une vie militaire, saisissaient avec empressement la moindre occasion de se procurer quelques momens de distraction. Allan Mac-Aulay fut le seul qui parut ne revoir le major qu'avec une sorte d'horreur; et lorsque son frère lui en demanda la cause, il ne put expliquer sa conduite qu'en l'attribuant à sa répugnance à traiter familièrement un homme qui avait été si récemment dans la société de ses ennemis, et notamment d'Argyle. Le major prit d'abord un peu l'alarme en voyant l'instinct avec lequel Allan semblait deviner l'espèce de compagnie dans laquelle il s'était

trouvé récemment; mais il se convainquit bientôt que, quoique Allan fût doué de seconde vue, ses pressentimens ne l'avaient pas très-bien servi cette fois.

Comme Ranald Mac-Eagh devait être placé sous la protection spéciale du major Dalgetty, celui-ci ne pouvait se dispenser de le présenter au moins à ceux des chefs avec lesquels il était le plus intimement lié. Le costume du vieillard avait été changé dans l'intervalle, et il avait quitté l'habillement de son clan pour prendre celui qui était particulier aux habitans des îles, et qui consistait en une sorte de gilet à manches et en un jupon, le tout d'une seule pièce. Ce vêtement était galonné du haut en bas par devant, et avait quelque ressemblance avec ce qu'on appelle une polonaise, vêtement que les enfans en Écosse portent encore aujourd'hui. Il avait, pour compléter le costume, les bas et le bonnet de *tartan* qui distinguaient encore les habitans des îles lorsqu'ils vinrent se ranger sous les étendards du comte de Mar en 1715.

Le major, tenant ses regards fixés sur Allan tandis qu'il parlait, présenta Ranald Mac-Eagh à ses amis sous le nom emprunté de Ranald Mac-Gillihuron de Benbecula, qui s'était, leur dit-il, échappé avec lui des prisons d'Argyle. Barde et joueur de harpe, son compagnon d'esclavage était aussi, ajouta-t-il, doué de seconde vue.

En leur donnant ces détails, le major, qui n'était pas ordinairement remarquable par son embarras et par sa timidité lorsqu'il contait quelque histoire, hésita, se reprit, et balbutia tellement qu'il n'eût pu manquer d'inspirer des soupçons à Allan Mac-Aulay, si toute l'attention de celui-ci n'avait pas été concentrée sur le

vieux montagnard, qu'il examinait avec une sorte de curiosité sauvage. Son regard fixe et pénétrant embarrassa tellement Ranald, que, s'attendant à chaque instant à voir son ennemi s'élancer sur lui, sa main commençait à chercher son poignard, lorsque Allan, qui jusqu'alors s'était tenu à l'autre bout de la tente, la traversa tout à coup, et lui tendit la main en signe d'amitié. Ils s'assirent alors à côté l'un de l'autre, et causèrent à voix basse et d'un air mystérieux. Menteith et Angus Mac-Aulay n'en furent point surpris, car il existait parmi les montagnards qui se prétendaient doués de seconde vue une sorte de franc-maçonnerie qui les portait généralement à conférer ensemble, lorsqu'ils se rencontraient, sur la nature et l'étendue de leurs pouvoirs en ce genre.

— La vision descend-elle en traits sombres sur votre esprit? demanda Allan à sa nouvelle connaissance.

— En traits aussi sombres que les ténèbres dont se couvre la lune lorsqu'elle est obscurcie au milieu de son cours dans le ciel, et que les prophètes prédisent d'affreux désastres.

—Venez ici, reprit Allan, venez plus près de moi; je voudrais vous parler en particulier; car on dit que dans vos îles éloignées la vision descend avec plus de puissance et plus de clarté que sur nous qui demeurons près du Sassenach.

Tandis qu'ils étaient occupés de leur conférence mystique, les deux officiers anglais dont nous avons parlé dans le commencement de cette histoire entrèrent de l'air le plus joyeux, et annoncèrent à Angus que Montrose venait de donner ordre que toutes les troupes se tinssent prêtes à marcher au premier moment vers

l'ouest. Après avoir débité leurs nouvelles avec beaucoup de gaieté, ils firent leurs complimens à leur vieille connaissance, le major Dalgetty, qu'ils reconnurent à l'instant, et ils s'informèrent de la santé de son cheval Gustave.

—Je vous remercie humblement, messieurs, répondit le major; Gustave se porte parfaitement ainsi que son maître, quoiqu'il ait, comme lui, les côtes un peu plus maigres que lorsque vous offrîtes obligeamment de m'en débarrasser à Darnlinvarach; et permettez-moi de vous assurer qu'avant que vous ayez fait une ou deux de ces marches auxquelles vous semblez songer d'avance avec tant de plaisir, vous laisserez derrière vous quelques bonnes livres de graisse, et probablement une couple de vos chevaux anglais.

Ils s'écrièrent tous deux à la fois que tout cela leur était fort égal, pourvu qu'ils cessassent d'arpenter en long et en large les comtés d'Angus et d'Aberdeen, toujours à la poursuite d'un ennemi qui ne voulait ni combattre ni mettre bas les armes.

— S'il en est ainsi, dit Angus, il faut que j'aille donner des ordres en conséquence, et que je prenne aussi des arrangemens pour qu'Annette Lyle puisse nous suivre sans danger; car il n'est pas aussi facile de pénétrer dans le pays de Mac-Callum-More que ces braves cavaliers semblent se le figurer. Et à ces mots il sortit de la tente.

— Annette Lyle! répéta Dalgetty, est-ce qu'elle accompagne l'armée?

— Parbleu, reprit sir Miles Musgrave en regardant tour à tour et d'un air de malice Allan Mac-Aulay et lord Menteith, pourrions-nous marcher ou combattre,

avancer ou reculer, sans être soutenus par l'influence de la princesse de la harpe?

— Dites la princesse des Claymores et des Targes, reprit son compagnon, car l'épouse même de Montrose ne pourrait être entourée de plus d'honneurs : elle a quatre jeunes filles des Highlands toujours prêtes à exécuter ses ordres, sans parler de quatre vassaux à pieds nus.

— Et qu'auriez-vous fait à ma place, messieurs, dit Allan en s'éloignant tout à coup du Highlander avec lequel il était en conversation : vous-mêmes auriez-vous laissé une jeune fille remplie de candeur et d'innocence, l'amie de votre famille, la compagne de votre enfance, exposée à la cruauté et aux outrages d'un ennemi impitoyable, peut-être même à périr de besoin? Au moment où je vous parle il n'y a plus de toit sur l'habitation de mes pères; nos moissons ont été détruites, nos bestiaux nous ont été ravis. Bénissez Dieu, messieurs, vous qui, venant d'un pays plus doux et plus civilisé, n'exposez que vos jours dans cette guerre implacable, sans avoir à craindre que vos ennemis fassent tomber leur vengeance sur les vieillards, les femmes et les enfans sans défense que vous pouvez avoir laissés derrière vous.

Les Anglais convinrent franchement que sous ce rapport ils avaient l'avantage; et la compagnie se dispersa, chacun pour se rendre à son poste ou pour vaquer à ses occupations.

Allan se leva pour en faire autant; mais il semblait être retenu par un sentiment qu'il ne pouvait vaincre, et il revint s'asseoir auprès de Ranald, qu'il continua à interroger sur un point de ces visions supposées qui le jetait dans la plus grande perplexité. — Maintes fois, lui dit-il, j'ai vu un Gaël qui semblait plonger son poignard

dans le corps de Menteith, de ce jeune seigneur au manteau écarlate qui vient de sortir à l'instant de ce bothy (1). J'ai tenu les yeux fixés sur lui jusqu'à ce qu'ils sortissent presque de leur orbite; mais ce fut inutilement, je ne pus voir sa figure ni découvrir qui ce pouvait être, quoique sa personne et son air ne me parussent pas inconnus.

— Avez-vous retourné votre plaid, dit Ranald, comme nos règles l'ordonnent en pareil cas?

— Oui, répondit Allan à voix basse et en frémissant comme s'il éprouvait une agonie intérieure.

— Et sous quel costume le fantôme vous apparut-il alors? demanda Ranald.

— Avec son plaid aussi retourné, reprit Allan d'une voix sourde et entrecoupée, tandis qu'une sueur froide lui couvrait le front.

— Alors soyez certain que c'est votre main, votre propre main qui commettra l'acte que vous peignait la vision.

— C'est ce que mon ame inquiète a cent fois murmuré à mon oreille; mais c'est impossible ! Quand je le lirais dans le livre éternel du destin, je répéterais encore que c'est impossible ! Nous sommes unis par les liens du sang, par des liens, s'il est possible, encore plus indissolubles... Nous avons combattu l'un près de l'autre; nos épées se sont teintes du sang des mêmes ennemis. Encore une fois, il est impossible que je puisse jamais lever la main sur lui !

—Tel est cependant l'arrêt immuable du destin, répondit Ranald; et vous l'accomplirez, quoique les ténèbres

(1) *Bothy*, cabane écossaise, tente. — Éd.

de l'avenir nous en cachent encore la cause. Vous dites, ajouta-t-il en ayant peine lui-même à réprimer les sentimens tumultueux qui l'agitaient, vous dites que vous avez poursuivi ensemble votre proie comme les limiers altérés de sang?... N'avez-vous jamais vu de ces limiers tourner l'un contre l'autre leurs dents meurtrières et s'attaquer, se déchirer mutuellement sur le corps d'un daim expirant?

— C'est faux, s'écria Mac-Aulay en s'élançant à l'autre bout de la tente; ce ne sont point là les prédictions du destin, mais les insinuations perfides de quelque esprit malfaisant, sorti du noir abîme pour m'y entraîner avec lui. Et, à ces mots, il sortit brusquement.

— Le coup est porté! dit l'Enfant du Brouillard en le suivant avec un regard de triomphe et d'enthousiasme; le trait empoisonné est dans ton cœur; ames de mes enfans massacrés, réjouissez-vous! Vos meurtriers vont bientôt se plonger dans le sang l'un de l'autre.

Le lendemain matin, tout étant prêt pour le départ, Montrose s'avança rapidement dans la direction qu'il s'était tracée, en suivant le fleuve du Tay, et déploya sa petite armée dans la vallée romantique qui entoure la tête du lac de ce même nom. Les habitans étaient des Campbells, non pas vassaux d'Argyle, mais ses alliés et du clan de Glenurchy, qui porte aujourd'hui le nom de Breadalbane. Attaqués à l'improviste, et hors d'état d'opposer la moindre résistance, ils furent obligés d'être spectateurs passifs des ravages qui se commettaient, et de se laisser enlever tous leurs troupeaux. Ce fut de cette manière que Montrose arriva jusque

sur les bords du lac Dochart, ravageant tout sur son passage, enlevant les bestiaux; et il se vit alors au point le plus difficile et le plus périlleux de son entreprise.

Même aujourd'hui qu'une bonne route conduit de Teinedrum jusqu'à la source du lac Awe, une armée aurait encore quelque peine à franchir ces déserts; mais alors il n'existait aucune espèce de route ni de sentier; et, pour ajouter encore aux obstacles, les montagnes étaient déjà couvertes de neige. C'était un spectacle sublime que ces masses irrégulières qui s'élevaient l'une sur l'autre; celles qui étaient sur le premier plan frappaient l'œil par leur blancheur éblouissante, tandis que les derniers rayons du soleil d'automne jetaient un reflet rougeâtre sur les plus éloignés de ces monts. Ben Cruachan, le plus élevé de tous, semblait en quelque sorte la citadelle du génie des Highlands, et son sommet inaccessible se distinguait de plusieurs milles à la ronde.

Les soldats de Montrose n'étaient pas de ces hommes que pût effrayer le spectacle imposant, mais terrible, qu'ils avaient sous les yeux. La plupart étaient de cette ancienne race des Highlanders qui non-seulement se couchaient volontiers au milieu de la neige, mais qui regardaient même comme un luxe efféminé de la rouler en forme de traversin pour reposer leur tête. L'espoir du pillage et de la vengeance brillait à leurs yeux derrière ces montagnes glacées; dès lors tous les obstacles disparaissaient pour eux.

Montrose ne laissa pas à leur enthousiasme le temps de se refroidir. Il donna ordre aux joueurs de cornemuse de marcher en avant, et de jouer la marche guer-

rière des Mac-Farlanes (1), dont les sons perçans avaient souvent glacé de terreur les vallées du Lennox. Les troupes s'élancèrent sur leurs pas avec une agilité incroyable, et Ranald, qui les guidait, marchait en avant avec un corps d'élite pour reconnaître le chemin.

Jamais le pouvoir de l'homme ne paraît plus méprisable que lorsqu'il se trouve placé en contraste avec le spectacle des terreurs et de la majesté de la nature. L'armée victorieuse de Montrose, dont les exploits avaient jeté l'alarme dans toute l'Écosse, s'efforçant de gravir ces montagnes terribles, semblait une misérable poignée de maraudeurs que d'affreux précipices menaçaient à chaque instant d'engloutir. Montrose lui-même se repentit presque de son entreprise audacieuse, lorsque, du sommet du rocher sur lequel il parvint, il examina l'état de sa petite armée. Telle était la difficulté de pénétrer plus avant, qu'il commençait à se faire de grands vides entre les rangs; l'espace qui séparait l'avant-garde du centre et le centre de l'arrière-garde, s'agrandissait à chaque instant d'une manière effrayante, ce qui les eût exposés aux plus grands périls s'ils avaient été attaqués.

Montrose ne pouvait s'empêcher de frémir en considérant toutes les positions avantageuses qu'offraient les montagnes, dans la crainte qu'elles ne fussent occupées par un ennemi prêt à se défendre; on l'entendit souvent par la suite déclarer que, si les défilés de Strath-Fillan

(1) *Hoggal nam bo*, etc. etc., c'est-à-dire — nous accourons à travers les frimas pour saisir notre proie.

C'est le chant de guerre de Mac-Farlanes, clan renommé par ses exploits et ses habitudes de maraudeurs. Ils habitaient les rives occidentales du lac Lomond.

eussent été défendus par deux cents hommes déterminés, il eût été arrêté dans sa marche, et que toute son armée eût pu être aisément détruite. Mais la sécurité, ce fléau funeste qui causa la prise de tant de châteaux forts, le ravage de tant de contrées, livra en cette occasion le comté d'Argyle à ses ennemis. Ils n'eurent à lutter que contre les obstacles que la nature leur opposait, et heureusement la neige n'était pas encore tombée en très-grande quantité. A peine les troupes furent-elles arrivées sur le sommet des rochers qui séparaient le comté d'Argyle du district de Breadalbane, qu'elles se précipitèrent sur les vallées qui les entouraient avec une fureur sauvage, qui exprimait les motifs qui les avaient déterminées à hasarder une entreprise aussi périlleuse.

Montrose divisa son armée en trois corps, afin de répandre plus au loin la terreur, et d'attaquer plusieurs points en même temps; l'un fut commandé par le chef du clan Donald, le second par Colkitto, et il se mit lui-même à la tête du troisième. Cette triple invasion ne fut qu'une marche triomphante; nulle part on n'opposa de résistance. Les bergers, en s'enfuyant des montagnes, avaient d'abord annoncé cette irruption formidable; et si, dans quelques endroits, quelques fidèles Highlanders du clan d'Argyle voulaient prendre les armes, ils étaient dispersés, mis à mort ou désarmés au même instant par un ennemi qui semblait deviner tous leurs mouvemens.

Le major Dalgetty, qui avait été envoyé en avant contre Inverary avec le peu de cavalerie qui se trouvait dans l'armée, prit si bien ses mesures, que peu s'en fallut qu'il ne surprît Argyle, comme il le dit lui-même, *inter pocula*, et ce ne fut qu'en se jetant précipitamment

dans une chaloupe, et en faisant force de rames, que ce Chef parvint à échapper à la mort, ou du moins à l'esclavage. Mais, si Argyle échappa personnellement au châtiment qui lui était réservé, ses domaines et son clan payèrent chèrement pour leur maître : tout ne fut bientôt que deuil et que désolation ; et les ravages commis par Montrose sur ce malheureux comté, quoiqu'ils ne fussent que trop d'accord avec l'esprit du siècle dans ces contrées barbares, ont été regardés comme une tache que ses plus beaux exploits ne sauraient effacer.

Cependant Argyle s'était enfui à Édimbourg pour porter ses plaintes devant la Convention des États. Le général Baillie, officier presbytérien, rempli de zèle et d'expérience, fut chargé de lever une armée considérable, et on lui donna pour adjoint sir John Urrie, officier de fortune comme Dalgetty, qui avait déjà changé deux fois de parti pendant la guerre civile, et destiné à en changer encore une fois avant qu'elle fût terminée. Argyle, transporté d'indignation, voulut aussi rassembler ses troupes, afin de se venger de son ennemi mortel. Il établit son quartier-général à Dumbarton, où les membres de son clan et un grand nombre de ses alliés vinrent bientôt le rejoindre. Baillie et Urrie s'y étant rendus également avec une armée considérable, entièrement composée de troupes réglées, il se prépara à rentrer dans le comté d'Argyle, et à exterminer les téméraires qui avaient osé envahir ses domaines.

Mais, tandis que ces deux armées formidables opéraient leur jonction, Montrose se voyait menacé du côté opposé par une troisième armée; c'était celle qu'avait rassemblée dans le nord le comte de Seaforth. Après quelque hésitation, ce seigneur avait embrassé le parti

des Covenantaires, et, à la tête de troupes nombreuses auxquelles s'étaient jointes les garnisons de plusieurs villes, lui fermait la retraite du côté d'Inverness.

On aurait cru que la destruction de l'armée de Montrose était inévitable, menacé comme il était de tous côtés par des forces supérieures qui s'avançaient à marches forcées contre lui. Mais c'était précisément dans ces momens critiques et désespérés que le génie actif et entreprenant du comte brillait de tout son lustre, et excitait l'admiration et l'enthousiasme de ses partisans, tandis qu'il répandait la terreur et le découragement parmi ses ennemis. Il rassembla comme par magie ses troupes éparses sur la vaste étendue de pays qu'elles avaient ravagé; et à peine étaient-elles réunies, qu'Argyle apprit que les royalistes avaient disparu tout à coup de son comté, et s'étaient retirés vers le nord, parmi les montagnes sombres et impénétrables de Lochaber.

Les généraux opposés à Montrose conjecturèrent aussitôt que son projet était de combattre Seaforth, et, s'il était possible, de tailler son armée en pièces avant qu'ils pussent venir à son secours. Ils s'empressèrent donc de changer leurs plans d'opérations. Urrie et Baillie séparèrent de nouveau leurs troupes de celles d'Argyle, et comme leurs forces consistaient principalement en cavalerie, ils cotoyèrent les montagnes qu'il leur eût été difficile de gravir, et s'avancèrent du côté de l'est vers le comté d'Angus, d'où ils se proposaient de passer dans celui d'Aberdeen, afin de couper l'armée de Montrose s'il tentait de s'échapper dans cette direction.

Argyle, à la tête de ses propres troupes, entreprit de suivre la marche de Montrose, afin que, s'il en ve-

nait aux mains soit avec Seaforth, soit avec les deux autres généraux, il se trouvât placé entre deux feux par cette troisième armée, qui, le suivant de loin, pourrait harceler son arrière-garde.

Dans ce dessein Argyle se dirigea vers Inverary, et à chaque pas il eut lieu de déplorer les affreux ravages que les clans ennemis avaient commis sur son territoire. Quelques nobles qualités que possédassent les Highlanders, la clémence n'était pas du nombre, et le comté d'Argyle en fournissait alors de déplorables preuves ; mais ces ravages même contribuèrent à grossir les rangs d'Argyle. C'est encore aujourd'hui un proverbe dans les Highlands, que celui dont la maison est brûlée doit se faire soldat. La plupart des habitans de ces malheureuses vallées n'avaient plus d'autres moyens de subsistance que d'exercer sur d'autres clans les déprédations dont ils avaient été eux-mêmes les victimes; ils n'avaient plus de ressource que le pillage, d'espoir que la vengeance. La désolation du pays d'Argyle fut donc la principale cause de l'augmentation de son armée, et il se vit bientôt à la tête de trois mille hommes déterminés, d'un courage et d'une fidélité à toute épreuve.

Il confia, sous ses ordres, le principal commandement de ses troupes à sir Duncan Campbell, chevalier d'Ardenvohr, et à un autre sir Duncan Campbell d'Auchenbreck, vieux militaire rempli d'expérience, qu'il avait rappelé exprès d'Irlande où il faisait la guerre. La circonspection timide d'Argyle l'emporta sur l'intrépidité plus audacieuse de ses généraux, et il fut résolu que, malgré l'augmentation de leurs forces, ils observeraient le même plan d'opérations, et suivraient

Montrose, de quelque côté qu'il se dirigeât, en évitant avec soin un engagement, jusqu'à ce que l'occasion se présentât de tomber sur son arrière-garde lorsqu'il serait occupé à se défendre contre l'une ou l'autre des deux armées qui allaient bientôt se trouver devant lui.

---

# CHAPITRE XVIII.

« Pibroch de Donald le Noir,
» Pibroch de Donald le Noir,
» Retentis sur nos montagnes,
» Retentis sur nos montagnes,
» Et bientôt nous allons voir
» Inonder les campagnes
» Par les guerriers, notre espoir.
» Levez la bannière,
» Voici l'ennemi;
» Levez la bannière :
» La voix de la guerre
» Pour rendez-vous indique Inverlochy.
» Levez la bannière.
» . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . »

La route militaire qui unit, comme on dit, la chaîne des forts, et pratiquée dans la direction générale du canal Calédonien, a maintenant ouvert complètement la grande vallée qui traverse presque toute l'île, et dont les cavités, remplies sans doute par la mer, fournissent encore des bassins à cette longue suite de lacs au moyen desquels l'art est parvenu à joindre l'Océan germanique

à l'Océan atlantique. Avant la construction de cette route, les habitans suivaient des sentiers étroits et inégaux pour traverser cette vallée étendue. Quelque mauvais qu'ils fussent, comme il n'existait pas d'autres moyens de communication entre les différens clans, ils étaient assez fréquentés, et ce fut une raison pour Montrose de les éviter. Il conduisit son armée comme un troupeau de daims sauvages, de montagnes en montagnes et de forêts en forêts, dérobant ainsi la connaissance de sa marche à ses ennemis, tandis qu'il apprenait tous leurs mouvemens par les clans de Cameron et de Mac-Donnell, ses alliés, dont il traversait alors le pays. Il avait donné les ordres les plus sévères pour qu'on épiât continuellement la marche d'Argyle, et qu'on vînt lui communiquer à l'instant même tous les renseignemens qu'on aurait pu se procurer.

Une nuit que Montrose, accablé de fatigue, après une marche longue et pénible, s'était jeté sous une espèce de mauvais hangar pour y goûter quelques momens de sommeil, à peine venait-il de fermer les yeux que quelqu'un lui frappa doucement sur l'épaule. Il se leva aussitôt, et à la taille athlétique, à la voix retentissante de celui qui l'appelait, il reconnut aisément le Chef des Camerons.

— Je vous apporte des nouvelles qui valent la peine que vous les écoutiez, lui dit celui-ci.

— Mac-Ilduy n'en peut apporter d'autres, reprit Montrose appelant le Chef par son nom patronimique. Sont-elles bonnes ou mauvaises ?

— Cela dépend du parti que vous prendrez.

— Sont-elles certaines ?

— Oui, ou ce ne serait pas moi qui vous les appor-

terais. Sachez que las d'accompagner ce Dalgetty, qui, chargé de faire une reconnaissance avec sa petite troupe de cavaliers, s'avançait aussi lentement que s'il craignait à chaque pas de rencontrer quelque embuscade, je me séparai de lui; et avec six de mes hommes je me dirigeai du côté d'Inverlochy. Argyle s'en approche en ce moment à la tête de trois mille hommes d'élite, commandés par la fleur des enfans de Diarmid. Telles sont mes nouvelles, elles sont certaines; c'est à vous à juger si elles sont bonnes ou mauvaises.

— Elles sont excellentes, s'écria Montrose; la voix de Mac-Ilduy est toujours agréable à l'oreille de Montrose; à plus forte raison lorsqu'elle annonce quelque occasion d'acquérir de la gloire. Combien nous reste-t-il de soldats ?

Il demanda de la lumière, parcourut les rôles de ses troupes, et reconnut sans peine qu'une grande partie s'étant dispersée suivant l'usage pour porter le butin dans les montagnes, il n'avait pas alors avec lui plus de douze à quatorze cents hommes.

— Ce n'est guère plus du tiers des forces d'Argyle, dit Montrose d'un air pensif. Highlander contre Highlander..... avec la protection de Dieu qui veille sur les intérêts de la cause royale, je n'hésiterais pas si nous étions seulement un contre deux.

— Eh bien, n'hésitez point, s'écria Cameron; car, lorsque vos cornemuses donneront le signal de l'attaque contre Mac-Callum-More, il n'est pas un homme dans ces vallées qui restera sourd à l'appel. Glengary, Keppoch, moi-même, nous immolerions le misérable qui resterait en arrière sous quelque prétexte que ce fût. Demain ou le surlendemain sera un jour de bataille pour

tous ceux qui portent le nom de Cameron ou de Mac-Donnell, quelle que doive être l'issue du combat.

— C'est parler en brave, mon noble ami, dit Montrose en lui serrant la main, et il faudrait que je fusse un lâche, pour ne pas rendre justice à d'aussi généreux guerriers, et pour douter un seul instant de la victoire. Nous tomberons sur ce Mac-Callum-More, qui nous suit, comme un corbeau affamé, pour dévorer les restes de notre armée si nous rencontrions des ennemis plus braves qui parvinssent à l'affaiblir et à la vaincre. Que les chefs, que les officiers se rassemblent avec toute la promptitude possible; et vous qui nous avez apporté la première nouvelle de cet heureux événement, car c'en est un que de se trouver près d'un ennemi qu'on brûle de combattre, vous nous guiderez à la victoire, et vous nous mettrez à portée de l'obtenir en nous conduisant par la route la plus courte en présence de l'ennemi.

— Reposez-vous sur moi, dit Mac-Ilduy; si je vous ai montré les passages où vous pouviez effectuer votre retraite à travers ces déserts sauvages, avec combien plus de joie et d'empressement ne vous guiderai-je point lorsqu'il s'agit d'aller combattre Mac-Callum-More!

Tout fut bientôt en mouvement et en agitation dans le camp, et les chefs, convoqués par Montrose, quittèrent tous la couche grossière sur laquelle ils avaient cherché un repos momentané.

— Je n'aurais jamais cru, dit le major Dalgetty en secouant son habit auquel s'étaient attachées une partie des branches sèches sur lesquelles il s'était couché; je n'aurais jamais cru quitter avec autant de peine un lit si peu attrayant. A peine avais-je fermé l'œil que déjà le comte m'appelle. Il est vrai que, n'ayant dans son ar-

mée qu'un homme qui ait de l'expérience et qui connaisse la tactique, il est tout simple que Son Excellence ait sans cesse besoin de moi.

En disant ces mots, il se rendit au conseil, où, malgré sa pédanterie et ses airs d'importance, Montrose paraissait toujours l'écouter avec beaucoup d'attention, tant parce que le major possédait réellement des connaissances militaires et donnait parfois des conseils qui n'étaient pas sans utilité, que parce qu'ils servaient en quelque sorte de contre-poids lorsque les chefs des Highlanders ouvraient un avis auquel le comte ne voulait pas déférer.

Dans cette occasion, Dalgetty approuva vivement le projet de faire volte-face et de tomber sur Argyle, projet qu'il comparait à l'action héroïque du grand Gustave, lorsque, menacé du côté du nord par l'armée nombreuse que Wallenstein avait rassemblée en Bohême, il marcha contre le duc de Bavière, et enrichit ses troupes par le pillage de cette contrée fertile.

Les chefs de Glengary, de Keppoch et de Lochiel, dont les clans habitaient les vallées et les montagnes voisines, et ne le cédaient à aucun autre ni pour le courage ni pour l'ardeur guerrière, sommèrent tous ceux de leurs vassaux qui étaient en état de porter les armes de joindre l'armée du lieutenant du roi, et de se ranger sous les étendards de leurs chefs respectifs lorsqu'ils marcheraient sur Inverlochy. Jamais ordre ne fut exécuté avec plus de promptitude et d'empressement. Leur passion naturelle pour la guerre, leur zèle pour la cause royale (car ils regardaient le roi comme un chef que les hommes de son clan avaient abandonné) et leur obéissance aveugle aux ordres de leurs chefs firent accou-

rir dans l'armée de Montrose non-seulement tous les Highlanders des environs qui étaient en état de servir, mais même plusieurs qui, du moins par leur âge, auraient pu sembler incapables de supporter les fatigues de la guerre.

Le jour suivant, tandis qu'il traversait les montagnes du Lochaber, sans que l'ennemi eût le moindre soupçon de sa marche, Montrose vit encore sortir de toutes les cavernes des hommes qui venaient se ranger spontanément sous les bannières de leurs différens chefs. Cette circonstance redoubla l'ardeur et l'enthousiasme du reste de l'armée, qui, comme l'avait prédit le vaillant chef des Camerons, était augmentée de près d'un tiers lorsqu'elle se trouva près de l'ennemi.

Tandis que Montrose exécutait cette contre-marche, Argyle, à la tête de son armée, s'était avancé jusque sur les bords du Lochy, rivière qui unit le lac de ce nom à celui d'Eil. L'ancien château d'Inverlochy, autrefois forteresse royale, et encore alors place de quelque importance, fut l'endroit qu'Argyle choisit pour y établir son quartier général; et son armée campa autour du château dans la vallée spacieuse où les deux lacs se réunissent. Plusieurs chaloupes chargées de provisions étaient aussi arrivées; enfin les troupes étaient sous tous les rapports campées aussi commodément qu'elles pouvaient le désirer.

Le marquis, se consultant avec Auchenbreck et Ardenvohr, leur manifesta la conviction intime que Montrose était alors sur les bords du précipice qui devait l'engloutir à jamais; ses troupes, disait-il, devaient diminuer à mesure qu'il traversait ces pays incultes et barbares. S'il se dirigeait vers l'est, il rencontrerait

Urrie et Baillie ; s'il suivait la direction du nord, il tomberait entre les mains de Seaforth ; ou s'il s'arrêtait dans quelque lieu, il s'exposait à être attaqué par trois armées à la fois.

— Ce ne serait point, milord, un spectacle agréable pour moi, dit Auchenbreck, que de voir James Graham terrassé par d'autres mains que les nôtres, ou d'avoir à partager avec des étrangers l'honneur de la victoire. C'est nous qu'il a outragés dans tout ce que nous avions de plus cher, c'est notre comté qu'il a ravagé; c'est donc avec nous qu'il a un compte terrible à régler, et je brûle de m'acquitter personnellement de ce que je lui dois ; ce sont de ces dettes dont je n'aime point à laisser le paiement à un tiers.

— Vous êtes trop scrupuleux, dit Argyle ; qu'importe par quelles mains le sang des Graham soit répandu ! Il est temps que celui des enfans de Diarmid cesse de couler. Quel est votre avis, Ardenvohr?

— Moi, milord, reprit sir Duncan ; je pense que les souhaits d'Auchenbreck seront bientôt comblés, et qu'il aura l'occasion de régler personnellement ses comptes avec Montrose. Nos avant-postes viennent d'apprendre que les Camerons s'assemblent dans les défilés du Ben-Nevis. Il faut donc que Montrose s'avance de ce côté, et qu'ils veuillent se joindre à lui ; car ce n'est assurément point pour couvrir sa retraite qu'ils prennent les armes.

— Quelque projet de pillage, sans doute, inventé par la haine invétérée de Mac-Ilduy, dit Argyle. Il ne peut tout au plus que méditer une attaque sur nos avant-postes, ou projeter de nous harceler demain pendant notre marche.

— J'ai envoyé des éclaireurs dans toutes les directions, dit sir Duncan, et nous saurons bientôt si les Camerons rassemblent réellement des troupes, et, dans ce cas, quels sont leurs projets et sur quels points ils se portent.

Les éclaireurs furent long-temps sans revenir; ce ne fut qu'après le lever de la lune qu'une agitation considérable, qui se manifesta au château et dans le camp, annonça l'arrivée de quelque nouvelle importante. Des soldats envoyés par Ardenvohr à la découverte, quelques-uns étaient revenus sans avoir pu recueillir de renseignemens positifs ni d'autres détails que quelques bruits vagues sur les mouvemens qui se manifestaient dans le pays des Camerons. Des cris de guerre et de vengeance retentissaient jusqu'aux extrémités de leurs montagnes; on eût dit que des cavernes du Ben-Nevis sortaient ces sons prophétiques et inexplicables par lesquels elles annoncent quelquefois l'approche d'un orage. D'autres, que leur zèle avait entraînés trop loin, avaient été surpris et faits prisonniers par les habitans des défilés dangereux dans lesquels ils avaient tenté de pénétrer. Enfin l'armée de Montrose continuant toujours à avancer rapidement, son avant-garde et les premiers postes d'Argyle se trouvèrent en présence; après avoir échangé quelques coups de mousquet, ils se replièrent chacun sur le centre de leur armée, pour annoncer la présence de l'ennemi, et prendre les ordres de leurs chefs.

Sir Duncan d'Ardenvohr et Auchenbreck s'élancèrent aussitôt sur leurs chevaux pour faire la visite des différens postes, et le marquis d'Argyle se montra digne du titre de commandant en chef, par la manière dont il sut disposer ses forces dans la plaine pour éviter toute

surprise; car il s'attendait à être attaqué pendant la nuit, ou au plus tard le lendemain matin.

Montrose avait caché si soigneusement ses troupes dans les défilés des montagnes, qu'Auchenbreck et Ardenvohr ne purent réussir dans les tentatives que la prudence leur permit de faire pour reconnaître le nombre des troupes qui leur étaient opposées. Ils se convainquirent néanmoins qu'en supposant les forces de l'ennemi deux fois plus nombreuses qu'elles n'étaient, ils auraient toujours l'avantage du nombre.

Lorsqu'ils revinrent communiquer au marquis le résultat de leurs observations, Argyle ne voulut jamais croire que ce fût Montrose dont il allait avoir à combattre l'armée. — Ce serait, dit-il, un acte de frénésie dont James Graham lui-même, malgré toute sa présomption et toute son extravagance, est incapable; et il ne doutait pas que ceux qui cherchaient à arrêter leur marche ne fussent leurs anciens ennemis, les Glenco, les Keppoch et les Glengary, et peut-être Mac-Vourigh avec ses Macphersons, dont les troupes devaient être fort inférieures en nombre, et qui se verraient bientôt obligés de capituler.

Les troupes d'Argyle étaient remplies d'enthousiasme; et, brûlant de se venger des désastres que leur pays venait d'éprouver, elles attendaient le lever de l'aurore avec une vive impatience. Les avant-postes de chaque armée furent toute la nuit sur leurs gardes, et les soldats d'Argyle dormirent dans l'ordre de bataille dans lequel ils devaient combattre.

A peine une pâle clarté commençait-elle à colorer les sommets des montagnes immenses qui les entouraient, que les chefs des deux armées s'apprêtèrent au

combat. C'était le 2 février 1645-6. Les troupes d'Argyle étaient rangées sur deux lignes, à partir de l'angle que formaient la rivière et le lac, et la nuit n'avait pas diminué leur ardeur. Auchenbreck aurait voulu engager aussitôt le combat en attaquant les avant-postes de l'ennemi; mais Argyle, avec sa circonspection ordinaire, préféra rester sur la défensive.

Ils entendirent bientôt des signaux qui les convainquirent qu'ils n'attendraient pas long-temps l'attaque de l'ennemi. Ils pouvaient reconnaître dans les gorges des montagnes les marches guerrières des différens clans, à mesure qu'ils approchaient de la vallée. Celle des Camerons, distinguée par ces mots remarquables, adressés aux loups et aux corbeaux : — Venez à moi, je vous donnerai de la pâture, — retentissait avec un bruit terrible dans leurs vallées natales. Pour parler le langage des bardes des montagnes, la voix de guerre de Glengary ne gardait pas le silence; et les airs particuliers des autres tribus se distinguaient aisément, à mesure qu'elles arrivaient à l'extrémité des collines d'où elles devaient descendre dans la plaine.

— Vous voyez, dit Argyle à ses capitaines, que, comme je vous le disais, nous n'avons affaire qu'à nos voisins; James Graham n'a pas osé déployer devant nous sa bannière.

Au moment même une fanfare éclatante de cavalerie résonna dans les montagnes, et les chefs reconnurent l'air par lequel on avait coutume, en Écosse, de saluer l'étendard royal.

— Voilà un signal, milord, dit sir Duncan, qui annonce que celui qui prétend être le lieutenant du roi est en personne dans cette armée.

— Et qu'il a probablement de la cavalerie avec lui, ajouta Auchenbreck, ce que je n'aurais jamais présumé. Mais faut-il pour cela prendre l'alarme, milord? faut-il paraître abattu et consterné, lorsque nous avons des ennemis à combattre et des torts à venger?

Argyle ne répondit rien, et ses yeux se fixèrent sur son bras, qu'il était obligé de porter en écharpe depuis quelques jours par suite d'une chute de cheval.

— Il est vrai, dit vivement Ardenvohr; ce malheureux accident vous met hors d'état, milord, de manier l'épée ou le pistolet; retirez-vous à bord d'une chaloupe; nous avons besoin de votre tête comme chef, et non de votre bras comme soldat.

— Non, dit Argyle, dont l'orgueil repoussait une idée que d'autres sentimens approuvaient peut-être au fond de son cœur, il ne sera pas dit que j'ai fui devant Montrose; si je ne puis combattre, je veux du moins mourir au milieu de mes enfans.

Plusieurs capitaines se réunirent pour conjurer leur chef de laisser pour ce jour-là le commandement aux lairds d'Ardenvohr et d'Auchenbreck, et de regarder de loin le combat. Nous n'osons pas accuser ouvertement Argyle de poltronerie; car, quoique sa vie n'ait été marquée par aucune action de bravoure, cependant il se conduisit avec tant de calme et de dignité dans ses derniers momens, que sa conduite en cette occasion et dans plusieurs autres doit être attribuée plutôt à l'indécision qu'à un manque de courage. Mais lorsque la voix secrète qui dit tout bas au cœur d'un homme que sa vie lui est précieuse est secondée par celle des personnes qui l'entourent, et qui l'assurent qu'elle n'est pas moins précieuse pour le public, l'histoire offre maint exemple

d'hommes, d'un caractère habituellement plus ferme et plus entreprenant que le marquis d'Argyle, qui, en pareille occasion, ont consulté avant tout l'amour de la vie, lorsqu'ils avaient des excuses aussi plausibles à faire valoir.

— Conduisez-le à bord si vous voulez, sir Duncan, dit Auchenbreck à son parent; pour moi, il faut que j'empêche cet esprit funeste de faire plus de progrès parmi nous.

A ces mots il se jeta au milieu des rangs, priant, conjurant les soldats de se rappeler leur ancienne gloire et leur supériorité actuelle, les torts qu'ils avaient à venger s'ils triomphaient, et le sort qu'ils avaient à craindre s'ils étaient vaincus; enfin, par ses discours, par ses exhortations, il parvint à faire passer dans tous les cœurs l'enthousiasme qui l'animait.

Pendant ce temps, Argyle, quoique avec une répugnance apparente, se laissait entraîner vers les rives du lac, et il fut transporté à bord d'une chaloupe, de laquelle il regarda le combat, sauvant ainsi sa vie, mais non son honneur.

Sir Duncan Campbell d'Ardenvohr, malgré son impatience de rejoindre l'armée, resta un instant les yeux attachés sur la barque qui emmenait son Chef loin du champ de bataille. Il s'élevait dans son ame des sentimens qu'il s'efforçait de combattre, mais qu'il ne pouvait vaincre. Un Chef était un père pour son clan, et le membre de sa tribu n'osait condamner ses faiblesses avec la même sévérité que celle des autres hommes: d'ailleurs Argyle, naturellement dur et sévère, était généreux et libéral envers ses vassaux. Le noble cœur d'Ardenvohr était plongé dans une douleur amère,

lorsqu'il songeait aux interprétations malignes et outrageantes auxquelles la conduite d'Argyle pourrait donner lieu.

— Il vaut mieux qu'il en soit ainsi, se dit-il à lui-même en dévorant son inquiétude; mais de tous ses nobles ancêtres je n'en connais aucun qui eût voulu se retirer tant que la bannière de Diarmid flottait dans la plaine!

Des cris de guerre se firent alors entendre, et sir Duncan, oubliant tout à la voix de l'honneur, courut aussitôt à son poste, qui était sur le flanc droit de l'armée d'Argyle.

La retraite du marquis n'avait pas échappé à l'attention de l'ennemi, qui, occupant une hauteur, pouvait voir tout ce qui se passait dans la plaine. Comme ceux qui se retiraient vers l'arrière-garde étaient à cheval, cette circonstance prouvait que c'étaient des chefs de l'armée.

Les voilà, dit Dalgetty, les voilà qui, en prudens cavaliers, vont mettre leurs chevaux à l'abri du danger. Voilà sir Duncan sur son cheval bai-brun sur lequel j'avais jeté les yeux pour tenir compagnie à Gustave.

— Vous vous trompez, major, dit Montrose avec un sourire ironique, ils conduisent hors de la mêlée leur précieux Chef! Donnez sur-le-champ le signal de l'attaque. — Faites passer le mot dans tous les rangs. — Clengary, Keppoch, Mac-Vourigh, fondez sur eux à la tête de vos braves! — Major Dalgetty, courez dire à Mac-Ilduy de charger au nom de son amour pour le Lochaber. — Revenez sur-le-champ ranger votre corps de cavalerie autour de mon étendard, il servira de corps de réserve avec les Irlandais. — Mes amis, en avant!

## CHAPITRE XIX.

« Tel qu'un rocher qui résiste à mille vagues, Inisfail
» rencontre Lochlin. »

OSSIAN.

LES trompettes et les cornemuses, ces avant-coureurs bruyans du carnage, donnèrent en même temps le signal de l'attaque ; les cris de plus de deux mille guerriers leur répondirent, mêlés à la voix sonore des échos des montagnes. Divisés en trois corps ou colonnes, les Highlanders de l'armée de Montrose s'élancèrent hors des défilés qui les avaient jusqu'alors cachés à leurs ennemis, et se précipitèrent avec fureur sur les Campbells, qui les attendaient avec la plus grande fermeté. Derrière ces colonnes chargées de l'attaque marchait le corps de réserve, composé des Irlandais commandés par Colkitto. Au milieu d'eux était l'étendard royal et Mont-

rose lui-même, et sur les flancs, sous les ordres de Dalgetty, étaient une cinquantaine de cavaliers qu'avec des peines infinies on était parvenu à équiper d'une manière assez passable.

L'aile droite des royalistes était commandée par Glengary, la gauche par Lochiel, et le centre par le comte de Menteith, qui, au lieu de rester avec la cavalerie, préféra combattre à pied dans le costume des Highlanders.

Les Highlanders, après s'être précipités dans la plaine avec la fureur qui les caractérise, s'arrêtèrent à quelques pas de l'ennemi pour tirer leurs flèches et décharger leurs mousquets. Les Campbells reçurent l'attaque avec courage. Mieux pourvus d'armes à feu, immobiles, et par conséquent visant avec plus de justesse, ils firent un feu roulant bien plus terrible que celui de leurs ennemis. Pour parer à ce désavantage, les clans franchirent tout à coup l'espace qui les séparait encore des troupes d'Argyle, et, les attaquant corps à corps, parvinrent sur deux points à jeter le désordre et la confusion dans leurs rangs. Avec des troupes réglées, c'en eût été assez pour décider la victoire; mais ici Highlanders combattaient contre Highlanders, et la nature des armes, et l'agilité de ceux qui les maniaient, étaient égales des deux côtés.

Le combat fut opiniâtre; au cliquetis des claymores et au bruit des haches qui se croisaient ou tombaient sur les boucliers, se mêlaient les cris sauvages et entrecoupés dont les Highlanders accompagnent toujours toute action violente. Un grand nombre de soldats se connaissaient particulièrement, et ils se cherchaient l'un l'autre, soit par des motifs de haine ou de vengeance,

soit par un sentiment plus noble d'émulation. Aucun des deux partis ne voulaient céder un pouce de terrain, et la place de ceux qui succombaient était aussitôt remplie par d'autres soldats qui brûlaient de combattre au premier rang. Une vapeur épaisse, semblable à celle qui s'élève d'une chaudière bouillante, était suspendue sur la tête des combattans.

Au centre et sur l'aile droite l'avantage était à peu près égal des deux côtés ; mais le laird d'Ardenvohr eut un instant le dessus sur l'aile gauche de Montrose, à cause de ses talens militaires et de la supériorité du nombre. Il avait étendu obliquement le flanc de sa ligne au moment où les royalistes se préparaient à fondre sur ses troupes, de sorte qu'ils se virent exposés à un double feu de mousqueterie en avant et sur le côté ; et, malgré tous les efforts de leur chef, la confusion commença à se mettre dans leurs rangs. Au même instant sir Duncan donna le signal de charger l'ennemi, et commença inopinément l'attaque où les Campbells s'attendaient au contraire à être eux-mêmes attaqués.

Les changemens imprévus, lorsqu'on se voit forcé de passer de l'attaque à la défensive, sont toujours décourageans et souvent funestes. Mais le désordre fut réparé par l'approche de la réserve irlandaise, dont le feu constant et soutenu força le chevalier d'Ardenvohr à céder son avantage, et à se contenter de repousser son ennemi. Pendant ce temps Montrose, profitant de quelques bouleaux qui masquaient la vue, ainsi que de la fumée produite par les décharges continuelles de la mousqueterie irlandaise, qui cachait ses mouvemens, dit à Dalgetty de le suivre avec ses cavaliers, et, faisant un long circuit de manière à prendre en flanc l'aile droite de l'en-

nemi, il donna l'ordre à ses six trompettes de sonner la charge.

Les fanfares éclatantes de la cavalerie et le bruit du galop des chevaux produisirent sur la colonne commandée par sir Duncan un effet que nous aurions peine à concevoir, si nous n'en recherchions pas la cause. Les Highlanders d'alors avaient, comme les Péruviens, une crainte superstitieuse du cheval de guerre, et les idées les plus étranges sur la manière dont on dressait cet animal au combat. Lorsqu'ils virent donc tout à coup au milieu d'eux les objets de leur plus grand effroi, une terreur panique les saisit, et, malgré les efforts de sir Duncan pour en arrêter les progrès, elle se communiqua bientôt à tous les rangs. La vue du major Dalgetty couvert de la tête aux pieds de son armure impénétrable, et faisant bondir et caracoler son coursier de manière à donner un nouveau poids à chaque coup qu'il portait, était seule une nouveauté suffisante pour frapper de terreur des gens qui n'avaient jamais vu d'autre cavalier qu'un Highlander faisant plier, sous le poids de son corps, un de ces bidets des montagnes moins gros que lui.

Les royalistes repoussés revinrent alors à la charge, et les Irlandais continuèrent à faire un feu roulant qui, éclaircissant de plus en plus les rangs de l'ennemi, l'empêcha d'opposer une plus longue résistance. Les soldats d'Argyle commencèrent à plier et à prendre la fuite, la plupart vers le lac, les autres dans différentes directions. La défaite de l'aile droite, décisive par elle-même, fut rendue irréparable par la mort d'Auchenbreck, qui reçut une balle dans le cœur tandis qu'il s'efforçait de rétablir l'ordre.

Le chevalier d'Ardenvohr, avec deux ou trois cents hommes, tous d'une naissance noble et d'un courage éprouvé, s'efforça, avec un héroïsme inutile, de couvrir la retraite de ses troupes. Ils furent les victimes de leur zèle ; attaqués de toutes parts en même temps, rompus et séparés les uns des autres, ils virent que tous leurs efforts seraient inutiles ; mais ils n'en continuèrent pas moins à se battre en désespérés, n'ayant plus d'autre but que de mourir honorablement en combattant jusqu'au dernier soupir.

— Rendez-vous, sir Duncan, s'écria le major Dalgetty, apercevant son ancien hôte qui se défendait contre plusieurs montagnards ; et, pour lui faire accepter quartier, il courut sur lui l'épée à la main. Sir Duncan ne répondit qu'en lui lâchant un coup de pistolet ; la balle épargna le cavalier, mais pénétra dans le cœur de son noble cheval, du pauvre Gustave, qui tomba mort sur le champ de bataille. Ranald Mac-Eagh, qui était parmi ceux qui pressaient sir Duncan de plus près, profita du moment où celui-ci se détournait pour tirer sur Dalgetty, et l'abattit d'un coup de claymore.

Une demi-douzaine de montagnards s'empressèrent aussitôt de dépouiller le chevalier grièvement blessé, dont les armes et les vêtemens étaient de la plus grande magnificence. Allan Mac-Aulay arriva dans ce moment. — Traîtres ! s'écria-t-il, qui de vous a osé porter la main sur le chevalier d'Ardenvohr, lorsque j'avais donné l'ordre formel qu'on le prît vivant.

Les Highlanders, qui, à l'exception de Ranald, se trouvaient être tous du clan de son frère, s'excusèrent aussitôt en rejetant le blâme sur l'homme de l'île de Skye : c'est ainsi qu'ils désignaient Ranald Mac-Eagh.

— Maudit habitant des Iles! dit Allan, oubliant dans sa colère leur fraternité prophétique, poursuis les ennemis, et ne fais plus le moindre mal à ce vieillard, si tu ne veux mourir de ma main. Ils se trouvaient alors presque seuls; car les menaces d'Allan avaient forcé son clan à s'éloigner, et tous les soldats se pressaient en foule vers le lac, portant devant eux la terreur et la confusion, et ne laissant derrière que des morts et des mourans.

C'était une occasion trop favorable pour Mac-Eagh, qui depuis long-temps nourrissait en secret son ressentiment et son désir de vengeance, pour qu'il la laissât échapper. — Moi mourir de ta main, encore teinte du sang de mes proches! s'écria-t-il en répondant aux menaces du guerrier d'un ton non moins menaçant; c'est toi qui vas mourir de la mienne! A ces mots il lui porta un coup avec tant de promptitude, qu'Allan eut à peine le temps de le parer avec son bouclier.

— Traître! dit-il en se mettant sur ses gardes, qu'est-ce que cela veut dire?

— Je suis Ranald du Brouillard! s'écria son ennemi en lui portant un nouveau coup, et alors commença le combat le plus terrible et le plus acharné. Mais il semble que le destin avait suscité dans Allan Mac-Aulay le vengeur de sa mère outragée sur cette tribu sauvage, comme semblent le prouver les combats précédens et l'issue de ce dernier. Ranald reçut dans le crâne une profonde blessure qui l'étendit à côté de sir Duncan; et Mac-Aulay, lui mettant un pied sur le ventre, s'apprêtait à lui passer sa claymore au travers du corps, lorsque la pointe en fut détournée par un tiers, qui intervint tout à coup dans le combat.

Ce n'était rien moins que le major Dalgetty, qui, étourdi par la chute de son cheval, et par la sienne qui en avait été la conséquence, venait de parvenir à se dégager lui et sa pesante armure : — Relevez votre épée, dit-il à Mac-Aulay, et ne faites aucun mal à ce brave homme qui est au service de Son Excellence, et qui est ici sous ma protection spéciale. Oubliez-vous que la loi martiale ne permet à aucun cavalier de venger ses injures personnelles, *flagrante bello, multò magis flagrante prælio* (1)?

— Insensé! dit Allan, tenez-vous à l'écart, et ne vous mettez point entre le tigre et sa proie.

Mais, loin de quitter sa position, Dalgetty, se mettant devant Ranald, fit entendre à Allan que si le tigre cherchait à tomber sur sa proie, il pourrait bien trouver un lion sur son passage. Il ne fallait que le regard de défi que notre major jeta sur Mac-Aulay pour que celui-ci tournât toute sa rage sur le téméraire qui osait arrêter le cours de sa vengeance; et, sans plus de cérémonie, ils commencèrent ensemble un combat singulier.

Montrose, qui était revenu sur ses pas pour rassembler son petit corps de cavalerie, et se remettre ensuite à la poursuite des vaincus, aperçut de loin les deux combattans. Sachant quelles conséquences fatales la moindre dissension dans ses troupes pourrait entraîner, il dirigea aussitôt son cheval vers le lieu du combat, et, voyant Mac-Eagh étendu à terre, et Dalgetty occupé à le protéger contre Allan, il devina au même instant la cause de la querelle, et imagina tout aussi promptement

(1) En temps de guerre, et encore plus dans l'action même. TR.

les moyens de les séparer. — Fi ! messieurs, s'écria-t-il; se quereller ainsi sur le champ de victoire! Êtes-vous fous, ou bien êtes-vous enivrés de la gloire que vous venez tous deux d'acquérir ?

— Je prie Votre Excellence d'observer que je ne suis pas dans mon tort, dit Dalgetty; au service de quelque puissance que je me sois trouvé, j'ai toujours été *bonus socius, buen camarado;* mais celui qui touche un homme placé sous ma sauve-garde...

— Et celui, dit Allan, qui ose arrêter le cours de ma juste vengeance...

— Fi ! messieurs, répéta Montrose; lorsque j'ai besoin de vous, vous vous amusez à vider vos querelles particulières! Vous trouverez sans peine un moment plus convenable pour régler vos différends; mais, si nous laissons échapper l'occasion de mettre à profit notre victoire, quand la retrouverons-nous? J'ai les ordres de la plus grande importance à vous donner à tous deux. Major Dalgetty, mettez un genou en terre.

— Un genou en terre! répéta le major; c'est un ordre auquel je n'ai pas encore appris à obéir, à moins qu'il n'émane de la chaire. Dans la discipline suédoise, le premier rang met un genou en terre, mais seulement lorsque le régiment est rangé sur six lignes de profondeur.

— Quoi qu'il en soit, reprit Montrose, pliez le genou au nom du roi Charles et de son représentant.

Lorsque Dalgetty eut enfin obéi, quoique avec beaucoup de répugnance, Montrose le frappa légèrement du plat de son épée, en disant : — En récompense de tes nobles et signalés services dans cette journée, et au nom et sous l'autorité du roi Charles, notre souverain,

je te fais chevalier; sois brave, loyal et heureux. Et maintenant, sir Dugald Dalgetty, à votre poste! Rassemblez vos cavaliers, et poursuivez ceux des ennemis qui fuient du côté du lac. Ayez soin que votre petite troupe reste toujours réunie, et ne vous laissez pas entraîner trop loin à leur poursuite. L'essentiel est de les empêcher de se rallier. Montez donc à cheval, sir Dugald, et faites votre devoir.

— Que je monte à cheval, reprit le nouveau chevalier en soupirant; hélas! le pauvre Gustave est mort au lit d'honneur, ainsi que le héros dont il porte le nom! et je suis fait chevalier précisément au moment où je n'ai plus de cheval.

— Il n'en sera pas ainsi, dit Montrose; je vous fais présent du mien, dont je crois que vous ne serez pas mécontent. Allons, sir Dugald, hâtez-vous maintenant de rassembler votre corps et de poursuivre les fuyards.

Après avoir remercié vivement le comte, sir Dugald monta sur le superbe coursier qui venait de lui être si généreusement donné; et priant Son Excellence de se rappeler que Mac-Eagh était sous sa sauve-garde, il alla aussitôt exécuter les ordres du comte avec beaucoup de zèle et d'empressement.

— Et vous, Allan Mac-Aulay, dit Montrose en s'adressant au Highlander, qui, appuyant la pointe de son sabre contre terre, avait regardé la cérémonie de l'installation du nouveau chevalier avec un sourire de dédain et de mépris, vous, supérieur à ces hommes ordinaires qui ne sont guidés que par de vils motifs de pillage, de paye et de distinctions personnelles, vous que vos profondes connaissances rendent si précieux dans les délibérations importantes, est-ce vous que je trouve en

dispute avec un homme tel que Dalgetty? Est-ce vous qui mettez l'épée à la main pour obtenir le privilège d'ôter un reste de vie à un ennemi aussi méprisable que celui qui est étendu à vos pieds? Allons, allons, mon ami, oubliez de vaines animosités, et écoutez-moi. Cette victoire, si nous savons en profiter, doit attirer Seaforth dans notre parti. Ce n'est point par déloyauté, c'est parce qu'il désespérait de la cause royale qu'il s'est laissé entraîner à prendre les armes contre nous. Le moment est favorable, et je ne doute pas qu'il ne soit facile de le décider à joindre ses troupes aux nôtres. Dans cette espérance je lui envoie, de ce champ même de bataille, mon brave ami le colonel Hay; mais il faut qu'il soit accompagné d'un chef des Highlands dont le rang soit égal à celui de Seaforth, et qui ait les talens et l'adresse nécessaires pour conduire avec succès une négociation aussi délicate. J'ai jeté les yeux sur vous; non-seulement vous êtes sous tous les rapports l'homme le plus en état de remplir cette mission importante, mais, n'ayant point de commandement immédiat, votre présence n'est pas aussi indispensable que celle d'un Chef dont les vassaux sont dans l'armée. Vous connaissez tous les sentiers, tous les défilés des montagnes, ainsi que les mœurs et les usages de chaque tribu. Allez donc rejoindre le colonel; il a ses instructions, et il vous attend. Soyez tout à la fois son guide, son interprète et son collègue.

Allan Mac-Aulay jeta sur le grand marquis un regard sombre et pénétrant, comme pour découvrir s'il n'avait point quelque raison secrète et qu'il ne lui expliquait point, pour lui confier cette mission soudaine. Mais Montrose, habile à pénétrer les motifs des autres, ne

l'était pas moins à cacher les siens. Il regardait comme de la dernière importance, dans ce moment d'effervescence et d'inattention, d'éloigner Allan de son camp pour quelques jours, afin de pouvoir dans l'intervalle prendre des mesures convenables pour la sûreté de ceux qui, se confiant en son honneur, avaient consenti à lui servir de guides. Quant à sa querelle avec Dalgetty, il ne doutait point qu'il ne fût facile de les réconcilier.

Allan Mac-Aulay, en partant, recommanda le pauvre sir Duncan aux soins de Montrose, et celui-ci fit transporter aussitôt le vieux chevalier en lieu de sûreté. Il prit la même précaution à l'égard de Mac-Eagh, qu'il remit entre les mains de quelques Irlandais, en leur recommandant d'avoir pour lui tous les soins qu'exigeait sa situation, et de ne permettre sous aucun prétexte à aucun montagnard de l'approcher.

Le marquis monta alors sur un cheval de main que tenait un de ses domestiques, et parcourut le théâtre de sa victoire, qui était plus décisive qu'il n'avait osé s'en flatter. Des trois mille hommes qui composaient l'armée d'Argyle, plus de la moitié étaient morts sur le champ de bataille ou dans la déroute; les autres avaient été repoussés principalement sur cette partie de la plaine où la rivière forme un angle avec le lac, de sorte qu'il n'y avait aucun passage par où ils pussent s'échapper. Un grand nombre d'entre eux se jetèrent dans le lac et s'y noyèrent; d'autres, plus heureux, traversèrent la rivière à la nage, ou parvinrent à se sauver dans une autre direction. Le reste des troupes se jeta dans le vieux château d'Inverary; mais dénuées de provisions, et sans espoir de secours, elles furent obligées de se rendre, à condition qu'on leur permettrait de retourner

tranquillement dans leurs montagnes : armes, bagages, munitions, étendards, tout devint la proie des vainqueurs.

Ce fut le plus grand désastre qu'éprouva jamais la race de Diarmid, nom qu'on donnait aux Campbells dans les montagnes d'Écosse. Au nombre des morts étaient près de cinq cents gentilshommes descendans de familles connues et honorées ; mais aux yeux de la plupart des membres du clan, cette perte, toute terrible qu'elle était, n'était rien auprès de la conduite honteuse de leur Chef, dont la chaloupe leva l'ancre dès que la bataille fut perdue, et descendit le lac avec toute la vitesse que les voiles et les rames pouvaient lui donner.

---

# CHAPITRE XX.

« Les vents portent partout le bruit affreux des armes ;
» Ils sèment en avant la terreur, les alarmes,
» Et laissent derrière eux et le sang et la mort. »

Penrose.

La brillante victoire que Montrose remporta sur l'armée de son rival ne fut pas obtenue sans qu'il eût aussi à regretter la mort de quelques braves; mais néanmoins la perte qu'il essuya n'approcha pas du dixième de celle de l'ennemi. Le nombre des blessés était plus considérable, et parmi eux était le jeune comte de Menteith, qui avait commandé le centre : heureusement sa blessure était légère ; et Montrose même ne s'en aperçut point lorsque le jeune guerrier vint présenter à son général l'étendard d'Argyle, qu'il avait enlevé lui-même après avoir immolé de sa main l'officier qui le portait.

Montrose aimait tendrement son noble parent, dont le caractère généreux, romanesque, désintéressé, rappelait l'esprit de chevalerie des temps héroïques, bien différent de l'esprit de calcul, d'égoïsme et de cupidité que l'usage d'entretenir des troupes mercenaires avait introduit dans presque toutes les parties de l'Europe, et que l'Écosse avait surtout contribué à répandre en fournissant des soldats de fortune à presque toutes les nations. Montrose animé des mêmes sentimens que Menteith, quoique l'expérience lui eût appris à tirer aussi parti des motifs qui faisaient agir les autres, n'employa point dans cette occasion le langage de la flatterie; il ne fit à Menteith ni complimens ni promesses; mais il le serrait avec enthousiasme contre son cœur en s'écriant: — Mon brave parent! — et ces seuls mots, accompagnés d'un geste aussi expressif, firent tressaillir le cœur du jeune héros d'une joie plus vive et plus pure que s'il eût vu son nom cité de la manière la plus honorable dans une relation de la bataille envoyée directement à son souverain.

— Maintenant qu'il ne reste plus d'ennemis ni à combattre ni à poursuivre, lui dit-il, permettez-moi, milord, de remplir un devoir d'humanité. Je viens d'apprendre que le chevalier d'Ardenvohr est votre prisonnier, et qu'il est grièvement blessé.

— Et il le méritait bien, dit sir Dugald-Dalgetty, qui les rejoignit en ce moment avec un surcroît prodigieux d'importance; il le méritait bien pour avoir tué mon noble cheval au moment où je lui offrais une capitulation honorable; ce qui au surplus est bien l'action d'un Highlander ignorant, qui n'a pas l'esprit d'ériger une redoute pour la défense de son vieux château.

— Avons-nous donc à déplorer la perte du fameux Gustave? demanda lord Menteith

— Hélas! oui, milord, répondit sir Dugald avec un profond soupir : *Diem clausit supremum* (1), comme nous disions au collège de Mareschal. Encore est-il plus honorable pour lui d'être mort au champ d'honneur que de tomber dans quelque précipice, ou d'être enterré dans quelque marais bourbeux, ce qui lui serait probablement arrivé si cette campagne d'hiver eût duré plus long-temps. Mais il a plu à Son Excellence (et il inclina la tête en regardant Montrose) de me donner à la place un superbe coursier que j'ai pris la liberté de nommer *Récompense de loyauté*, en mémoire de cette bataille mémorable.

— J'espère, dit Montrose, que vous trouverez *Récompense de loyauté* au fait de toutes les évolutions militaires. Cependant, sir Dugald, n'oublions pas qu'aujourd'hui un licou est souvent, plus qu'un cheval, la récompense de la loyauté en Écosse.

— Votre Excellence a toujours le mot pour rire, milord : quant à Récompense de loyauté, c'est un superbe animal ; il fait tous ses exercices aussi bien que Gustave, et il est d'une plus belle encolure. Il est fâcheux seulement que ses qualités sociales soient moins cultivées, ce qui provient de ce que jusqu'à présent il n'a vécu qu'en assez mauvaise compagnie.

— Oubliez-vous que c'était le cheval de Son Excellence? dit lord Menteith. — Fi donc! sir Dugald.

— Milord, répondit gravement le chevalier, je n'oublie rien, je suis incapable d'aucun propos inconve-

(1) Il a terminé son dernier jour. — Tr.

nant; et, si vous voulez bien me prêter votre attention, vous verrez que ce que j'avance est de la plus stricte vérité. Il en est du cheval de Son Excellence comme des soldats qu'elle commande; chacun apprend son service, se forme à la manœuvre, et alors on n'a qu'à parler pour se faire obéir; mais c'est le commerce intime de la vie privée qui forme le caractère social : or, si le soldat gagne peu de chose à la conversation de son caporal et même de son sergent, que peut gagner un noble animal dans la compagnie de ses palefreniers? au lieu d'en recevoir des caresses, il n'en obtient que des coups; il les entend jurer du matin au soir; c'est ainsi qu'un généreux quadrupède devient misanthrope, et qu'il est plus porté à mordre son maître, et à l'accueillir avec des ruades, qu'à l'aimer et à l'honorer.

— C'est parler comme un oracle, dit Montrose: s'il y avait au collège de Mareschal à Aberdeen une chaire pour l'éducation des chevaux, sir Dugald devrait la remplir.

— Et maintenant, dit le nouveau chevalier, avec la permission de Votre Excellence, je vais rendre ma dernière visite à mon ancien compagnon d'armes.

— Avez-vous dessein de célébrer ses funérailles? dit Montrose ne sachant pas jusqu'où l'enthousiasme du major pourrait le conduire; faites pourtant attention que nous avons perdu bien des braves gens qu'il faudra ensevelir sans cérémonie.

— Votre Excellence me pardonnera, répondit Dalgetty : mon projet est moins romanesque; je veux partager les restes de mon pauvre Gustave avec les oiseaux du ciel; je leur abandonne la chair, mais je m'en réserve le cuir; et je veux, en signe de souvenir d'amitié,

m'en faire faire un justaucorps et des culottes pour porter sous mon armure, à la manière des Tatars, d'autant plus que je me suis aperçu que mes vêtemens actuels commencent à avoir besoin de substituts. Hélas ! pauvre Gustave, que n'as-tu vécu au moins une heure de plus, pour avoir l'honneur de porter un chevalier!

Il se disposait à partir quand Montrose l'arrêta. — Sir Dugald, lui dit-il, comme il n'est pas probable que personne vous prévienne dans la dernière preuve d'amitié que vous avez dessein de donner à votre ancien compagnon, je présume que vous ne refuserez pas de nous aider d'abord à juger si le vin et les provisions d'Argyle, que nous avons trouvés en abondance au château, sont de bonne qualité.

— Non, bien certainement, dit le major, ni une messe ni un repas ne nuisent aux affaires, disent les Espagnols. D'ailleurs, je ne crains pas que les loups et les aigles attaquent Gustave cette nuit, attendu qu'ils trouveront des mets plus attrayans pour eux. Mais, milord, ajouta-t-il, je ne dois pas oublier l'honneur dont vous venez de me décorer. Je vais me trouver à votre table avec sir Miles Musgrave et d'autres chevaliers; je vous prie donc de leur expliquer que comme chevalier banneret, c'est-à-dire revêtu de cette dignité sur le champ de bataille, je dois avoir la préséance sur eux dès à présent et à l'avenir.

— Que le diable le confonde! dit tout bas Montrose à Menteith; il va mettre le feu aux étoupes quand je viens à peine de l'éteindre. Sir Dugald, dit-il en se tournant vers le major, la question de la préséance est un point que je dois laisser à la considération de Sa Majesté. Dans mon camp tous les officiers sont sur le pied

de l'égalité comme les chevaliers de la table ronde, et j'entends qu'ils prennent place à ma table, en vrais guerriers, d'après le principe : *premier venu, premier servi.*

— En ce cas, dit lord Menteith à part à Montrose, j'aurai soin quelle ne soit pas aujourd'hui pour Dalgetty. Sir Dugald, lui dit-il, puisque vous dites que vos vêtemens ont besoin de substituts, que n'allez-vous au camp d'Argyle? On s'est emparé de tous les équipages, et vous y trouveriez bien certainement quelque chose qui pourrait vous convenir. J'ai vu tout à l'heure un superbe justaucorps en peau de buffle brodé en soie et en argent.

— *Voto a Dios!* comme dit l'Espagnol, s'écria le major; et quelque misérable coquin peut y mettre la main pendant que je suis ici à babiller.

L'idée du butin, s'étant alors emparée de son esprit, en chassa le souvenir de Gustave, et lui fit même oublier le repas qui lui avait été proposé. Il donna un coup d'éperon à Récompense de loyauté, et courut au grand galop vers le camp d'Argyle.

— Voilà le limier parti, dit Menteith, foulant aux pieds les malheureux restes de bien des braves gens qui valaient mieux que lui, et aussi avide d'un vil butin qu'un vautour acharné sur sa proie. Voilà pourtant ce que le monde appelle un soldat! Et vous, milord, vous élevez un pareil homme aux honneurs des chevaliers, s'ils peuvent être encore désignés ainsi. C'est faire du collier de la chevalerie la décoration d'un limier.

— Et que pouvais-je faire? je n'avais pas d'os à lui jeter, et je ne puis suivre le gibier seul. D'ailleurs le limier nous a été utile, et a de bonnes qualités.

— Si la nature lui en a donné, l'habitude les a fon-

dues toutes dans un égoïsme sans bornes. Il peut être pointilleux sur sa réputation, brave dans l'action, exact à tous ses devoirs, parce qu'il sait que c'est le seul moyen de faire son chemin. Il défendra courageusement son camarade, tant qu'il le verra sur ses pieds; mais, s'il le voit frappé de mort, il le débarrassera de sa bourse avec le même sang-froid qu'il va prendre la peau de son cher Gustave pour s'en faire un justaucorps.

— Quand tout cela serait vrai, mon cher cousin, savez-vous bien qu'il est assez heureux d'avoir à commander à des soldats dont les ressorts qui les font agir peuvent se calculer avec une certitude mathématique? Un cœur comme le vôtre est susceptible de mille sensations auxquelles celui du major est aussi impénétrable que sa cuirasse, et il faut que votre ami ne l'oublie pas quand il vous donne un avis. Changeant alors de ton tout à coup, il lui demanda depuis quand il avait vu Annette Lyle.

— Pas depuis hier soir, répondit le jeune comte en rougissant; et il ajouta en hésitant : — A l'exception d'un instant ce matin, une demi-heure avant la bataille.

— Mon cher Menteith, dit Montrose avec amitié, si vous étiez un de nos cavaliers petits-maîtres de White-Hall, qui, à leur manière, sont tout aussi égoïstes que notre ami Dalgetty, je ne vous tourmenterais pas en vous faisant des questions sur une amourette semblable. Ce serait une intrigue dont il ne faudrait que rire. Mais nous sommes dans le pays des enchantemens; les dames y font avec les tresses de leurs cheveux des filets aussi durables que l'acier, et votre cœur est de ceux qui s'y laissent facilement prendre. Les charmes et les talens de cette jeune fille occupent votre imagination un peu ro-

manesque ; cependant réfléchissez-y bien. J'ai trop bonne opinion de vous pour croire que vous voudriez la séduire, et vous ne pouvez songer à l'épouser.

— Je ne puis regarder ce que vous me dites, milord, que comme une plaisanterie ; mais vous la répétez bien souvent. Vous savez que la naissance d'Annette Lyle est inconnue ; elle doit tout aux bontés des Mac-Aulays ; elle est sans doute la fille de quelque obscur Highlander ; vous savez qu'elle a été faite captive.

— Quoique vous n'ayez pas été élevé au collège de Mareschal, mon cher Menteith, vous connaissez et aimez les classiques. Ne vous souvenez-vous pas d'avoir lu dans Horace :

> Movit Ajacem Telamone natum
> Forma captivæ ; dominum, Tecmessæ (1) ?

En un mot, ajouta-t-il d'un ton plus grave, cette fantaisie de votre cœur me donne des inquiétudes sérieuses. Peut-être cependant m'appesantirais-je moins sur ce sujet, si vous et Annette y étiez seuls intéressés ; mais vous avez en Allan Mac-Aulay un rival dangereux ; et qui sait à quoi son ressentiment peut le porter ? Je regarde donc comme un devoir pour moi de vous représenter que le service du roi pourrait souffrir beaucoup des dissensions qui s'élèveraient entre vous et lui.

— Je suis convaincu, milord, répondit Menteith, que ce langage ne vous est inspiré que par l'amitié ; mais j'espère que vos craintes se calmeront quand je

(1) Une jeune captive a séduit autrefois
Le fils de Télamon, Ajax du sang des rois.

TR.

vous aurai dit que j'ai eu avec Allan une explication à ce sujet, et qu'il sait que, d'une part, rien n'est plus éloigné de mon caractère que de concevoir des vues injurieuses à l'honneur d'une jeune fille vertueuse et sans protection, et que, de l'autre, l'incertitude et l'obscurité probable de sa naissance ne me permettent pas de songer à en faire mon épouse. Je ne vous dissimulerai pourtant pas ce que je n'ai pas même cherché à cacher à Allan, que si Annette Lyle eût été d'une condition égale à la mienne, la différence de fortune ne m'aurait pas empêché de lui offrir de partager mon nom et mon rang; mais, dans l'état où sont les choses, je ne puis y songer. J'espère que cette explication vous satisfera, milord, puisqu'elle a satisfait un homme moins raisonnable.

— Et comme deux véritables rivaux de roman, dit Montrose en levant les épaules, vous êtes convenus d'adorer tous deux la même maîtresse, et de borner là tous deux vos prétentions?

— Je n'ai pas été si loin, milord; j'ai seulement dit que, dans les circonstances où se trouve Annette, et il n'y a aucune apparence qu'elles puissent changer, je ne pouvais, par égard pour ma famille et pour moi-même, être autre chose pour elle qu'un ami et un frère. Mais vous m'excuserez, milord, ajouta-t-il en montrant son bras gauche enveloppé de son mouchoir, j'ai une légère blessure à faire panser.

— Une blessure! dit Montrose avec une tendre inquiétude; montrez-la-moi. — Hélas! ajouta-t-il, je n'en aurais pas entendu parler si je n'avais voulu en sonder une autre plus profonde et plus cuisante. — Menteith, je vous plains. — Moi aussi j'ai connu... — Mais à quoi

bon réveiller des peines assoupies depuis long - temps !

A ces mots, il serra la main de son noble parent, et rentra dans le château.

Annette Lyle, comme c'était assez l'usage dans les montagnes calédoniennes, avait quelques connaissances en médecine et même en chirurgie. On croira facilement que ces deux professions, considérées comme arts, étaient inconnues aux Highlanders, et le peu de règles qu'on observait étaient confiées à la pratique des femmes ou des vieillards, qui n'avaient que trop d'occasions d'acquérir de l'expérience dans les fréquentes guerres de clan contre clan.

Les soins d'Annette Lyle avaient donc été très-utiles pendant cette courte campagne, et elle avait prodigué ses secours sans distinction à tous ceux qui avaient pu en avoir besoin, amis ou ennemis. Elle était alors dans l'un des appartemens du château, préparant des vulnéraires pour les blessés, et donnant des instructions aux femmes qui travaillaient sous ses ordres, et qui cherchaient comme elle à soulager l'humanité souffrante. Tout à coup Allan Mac-Aulay parut devant elle. Elle tressaillit de surprise, car elle avait entendu dire qu'il avait quitté le camp pour s'acquitter d'une mission lointaine dont il avait été chargé. Quoiqu'elle fût accoutumée à son air morne, elle remarqua que son front était couvert d'un nuage encore plus sombre qu'à l'ordinaire. Il s'arrêta devant elle, et comme il gardait le silence, elle se vit obligée de parler la première.

— Je croyais, lui dit-elle en faisant un effort sur elle-même, que vous étiez déjà parti.

— Mon compagnon m'attend, répondit Allan, et je pars à l'instant.

Cependant il restait dans la même attitude, et lui prenant le bras il le serra non de manière à lui faire mal, mais assez pour lui prouver que son esprit était vivement agité.

— Prendrai-je ma harpe ? lui demanda-t-elle avec timidité, l'ombre descend-elle sur vous ?

Au lieu de lui répondre, Allan l'entraîna vers une fenêtre d'où l'on voyait le champ de bataille et toutes ses horreurs. La campagne était couverte de morts et de mourans que des soldats avides s'occupaient à dépouiller avec la même indifférence que si ces êtres infortunés n'eussent pas appartenu à la nature humaine, et que si ceux qui les traitaient avec cette brutale cupidité n'eussent pas été exposés, peut-être dès le lendemain, à subir le même sort.

— Cette vue vous plaît-elle ? lui demanda Allan.

— Elle est affreuse ! dit Annette en se couvrant les yeux des deux mains : comment pouvez fixer mes regards sur un tel spectacle ?

— Vous devriez y être habituée. Si vous restez dans ce camp, c'est sur un pareil champ de bataille que vous aurez bientôt à chercher le corps de mon frère, celui de Menteith, le mien.... Mais cette dernière tâche vous sera la moins pénible... vous ne m'aimez pas !

— Voilà la première fois que vous me parlez avec tant de dureté, dit Annette en pleurant ; n'êtes-vous pas mon frère, mon sauveur, mon protecteur ? Comment pourrais-je ne vous pas aimer ? Mais je vois que votre esprit est troublé ; permettez-moi d'aller chercher ma harpe.

— Restez ! dit Allan la tenant toujours par le bras. Que mes visions me soient inspirées par le ciel ou par

l'enfer ; qu'elles viennent de la sphère intermédiaire des esprits, ou qu'elles ne soient, comme le prétendent les Saxons, que les illusions d'une imagination exaltée, je ne suis pas en ce moment sous leur influence. Je vous parle la langue du monde visible, celle de la nature. Vous ne m'aimez pas, Annette ; vous aimez Menteith ; vous en êtes aimée, et Allan vous est aussi indifférent qu'un de ces cadavres qui sont devant vos yeux.

On ne peut supposer que cet étrange discours apprît quelque chose de nouveau à celle à qui il s'adressait. Il n'existe pas une femme qui, dans les circonstances où Annette s'était trouvée, n'eût reconnu depuis long-temps la passion dont elle était l'objet. Mais quelque léger que fût le voile qui la couvrait encore, Allan, en le déchirant tout à coup, lui fit craindre qu'il n'en résultât des conséquences terribles avec un caractère aussi violent que le sien. Elle fit donc un effort pour repousser cette espèce d'accusation.

—Vous oubliez ce que vous vous devez à vous-même, lui dit-elle, en parlant ainsi à une fille infortunée que son destin a mise entièrement en votre pouvoir. Vous savez qui je suis ; comment puis-je donc croire que vous ou Menteith puissiez avoir pour moi d'autres sentimens que ceux de l'amitié. Vous savez de quelle race malheureuse j'ai probablement reçu l'existence.

— Il n'en est rien, répondit Allan avec impétuosité. Jamais une goutte de cristal n'est sortie d'une source impure.

— Mais le doute seul devrait suffire pour vous empêcher de parler ainsi.

— Je sais qu'il élève une barrière entre nous, mais je sais aussi qu'elle n'est pas aussi insurmontable à l'é-

gard de Menteith. Écoutez-moi, ma chère Annette, quittez cette scène de terreur et de danger ; suivez-moi dans le Kintail ; je vous confierai aux soins de la noble lady de Seaforth, ou je vous conduirai en sûreté à Icolmkill (1), où de dignes femmes se dévouent encore au service de Dieu, suivant l'usage de nos ancêtres.

— Vous ne songez pas à ce que vous me proposez, Allan. Entreprendre un pareil voyage seule avec vous, ce serait montrer pour ma réputation moins de soin que n'en doit prendre une jeune fille. Je resterai ici sous la protection du noble Montrose, et quand son armée approchera des Lowlands, je chercherai quelque moyen de vous délivrer de ma présence, Allan, puisque, je ne sais pourquoi, elle paraît vous être devenue désagréable.

Allan restait immobile, comme s'il n'eût su s'il devait avoir pitié de sa douleur, ou se livrer à la colère que lui inspirait sa résistance.

— Annette, lui dit-il enfin, vous savez trop bien que vos discours ne conviennent pas à mes sentimens pour vous ; mais vous profitez de votre pouvoir, vous vous réjouissez de mon départ, vous en aurez plus de liberté dans vos liaisons avec Menteith. Mais prenez garde, prenez bien garde l'un et l'autre, et songez que jamais Allan Mac-Aulay n'a souffert une injure sans en tirer une triple vengeance.

A ces mots il lui serra violemment le bras, enfonça sa toque sur son front, et sortit à grands pas de l'appartement.

(1) L'île d'Iona. — Éd.

---

# CHAPITRE XXI.

« Après votre départ, j'interrogeai mon cœur ;
» J'ouvris enfin les yeux, j'appris à me connaître.
» L'amour, à mon insu s'en était rendu maître,
» Mais un amour si pur, qu'il bornait tous ses vœux
» A ne voir que l'objet qui pût le rendre heureux. »

PHILASTER.

ANNETTE Lyle avait alors à contempler le gouffre terrible que venaient d'ouvrir autour d'elle l'amour et la jalousie d'Allan Mac-Aulay. Il lui semblait qu'elle chancelait sur le bord d'un abîme, et qu'elle n'avait à espérer ni refuge ni secours humain. Depuis long-temps son cœur lui disait qu'elle aimait Menteith plus qu'un frère : eh, quoi de plus naturel ! N'était-ce pas lui dont les instances avaient autrefois désarmé le bras d'Allan levé contre elle ? D'ailleurs elle l'avait vu fréquemment depuis son enfance ; elle n'avait pu fermer les yeux sur

son mérite personnel, sur ses attentions assidues, sur les graces et l'amabilité d'un caractère qui le rendait un être bien différent des guerriers à demi sauvages avec lesquels elle vivait. Mais son affection était douce, timide et réfléchie ; elle la portait à souhaiter le bonheur de celui qui en était l'objet, plutôt qu'à concevoir des espérances hardies et présomptueuses. Elle exprima ses sentimens dans une petite chanson gaëlique, qui a été traduite par le malheureux Alexandre Mac-Donald, dont nous allons transcrire les vers :

Tous deux dans la même chaumière
Si nous avions reçu le jour,
Je n'aurais d'autres vœux à faire
Que de mériter ton amour.
Mais du destin puisque la loi suprême
Ne me permet pas d'être à toi,
Pleurer, prier pour le héros que j'aime,
Ce sera le bonheur pour moi.

Quand je perdrai toute espérance,
Mon faible cœur pourra souffrir ;
Mais s'il jouit de ta présence,
On ne l'entendra pas gémir.
On me verra, malgré mon deuil extrême,
M'oublier pour songer à toi :
Prier, pleurer pour le héros que j'aime,
Ce sera le bonheur pour moi.

La déclaration furieuse d'Allan venait de renverser le plan romanesque qu'elle avait formé de nourrir en secret une tendresse rêveuse, sans chercher à être payée de retour. Depuis long-temps elle craignait ce fier montagnard autant que le lui permettaient la reconnaissance et la certitude qu'il adoucissait pour elle un caractère indomptable. Mais alors elle ne pensait à lui qu'avec

terreur, et elle n'y était que trop autorisée par la connaissance qu'elle avait de ses dispositions vindicatives et implacables, aigries encore par la cruelle maladie dont il était attaqué. Quoique susceptible de grandeur d'ame et de générosité, jamais il n'avait su résister à la fougue de ses passions. Dans la maison et dans le pays de ses pères, c'était un lion apprivoisé que personne n'osait contrarier, de peur de réveiller son naturel farouche. Il s'était écoulé tant d'années depuis qu'il n'avait éprouvé une contradiction ou un reproche, que s'il n'était pas devenu la terreur et le fléau de tous les environs, il fallait en rendre grace à son jugement sain dont la seule faiblesse était de croire à l'infaillibilité de ce qu'on appelait sa seconde vue. Mais Annette n'eut pas le temps de se livrer en ce moment à ses craintes, l'arrivée de sir Dugald Dalgetty ayant interrompu le cours de ses réflexions.

On peut croire aisément que les scènes dans lesquelles le major avait passé sa vie, ne l'avaient pas rendu propre à briller dans la société des dames : il sentait lui-même comme par instinct que le langage du corps-de-garde, de la caserne et de la parade, n'était pas fait pour les amuser. La seule portion de sa vie qui avait été consacrée à la paix était celle qu'il avait passée au collège de Mareschal à Aberdeen, et il avait oublié le peu qu'il y avait appris, si ce n'est l'art de savoir au besoin raccommoder ses bas, et celui de dépêcher un repas avec une célérité peu ordinaire ; talens qu'il avait conservés parce qu'il avait eu souvent occasion de les exercer. C'était pourtant dans le souvenir imparfait de ce qui lui avait été enseigné à cette époque qu'il puisait ses sujets de conversation quand il se trouvait en société

avec des dames, et son langage ne cessait d'être militaire que pour devenir pédantesque.

— Miss Annette Lyle, lui dit-il en arrivant, je suis précisément en ce moment comme la demi-pique ou l'esponton d'Achille, qui, après avoir fait une blessure, avait le don de pouvoir la guérir : qualité que ne possèdent ni la pique espagnole, ni la pertuisane, ni la hallebarde, ni la hache d'armes de Lochaber, ni aucune autre arme des temps modernes.

Annette l'ayant à peine entendu, il répéta deux fois son compliment, et comme elle ne le comprit pas mieux la seconde fois que la première, il fut obligé de s'expliquer.

— Je veux dire, miss Annette Lyle, qu'ayant été la cause qu'un honorable chevalier a reçu aujourd'hui une blessure dangereuse, attendu que pendant le combat il avait, un peu contre les lois des armes, tué d'un coup de pistolet mon cheval, auquel j'avais donné le nom de l'immortel roi de Suède, je désire lui procurer le soulagement que vous pouvez lui donner, vous qui êtes comme le dieu païen Esculape (il voulait probablement dire Apollon), c'est-à-dire non-seulement savante en musique, mais encore versée dans l'art bien plus noble de guérir : *Opiferque per orbem dicor* (1).

— Si vous vouliez avoir la bonté de m'expliquer ce que vous voulez dire, monsieur, vous m'obligeriez, lui répondit Annette, dont le cœur était alors rempli de trop d'inquiétude et de tristesse pour qu'elle pût s'amuser de la galanterie pédantesque du digne major.

— Cela ne me sera peut-être pas très-facile, répondit

(1) Je suis un opérateur connu dans ce canton. — Tr.

Dalgetty; car, pour dire la vérité, je ne suis plus trop dans l'habitude de faire la construction d'une phrase; cependant je vais essayer. *Dicor*, sous-entendu *ego*, c'est-à-dire je suis nommé; *opifer... opifer...* Je me souviens de *furcifer* et de *signifer;* mais *opifer...* Ah! j'y suis : ce mot signifie docteur en médecine; *per orbem...*

— Ce jour est pour nous tous un jour de grande occupation, dit Annette; je vous prie donc de me dire tout simplement ce que vous désirez de moi.

— Que vous veniez voir le chevalier blessé, et que vous lui donniez les secours qui peuvent être nécessaires à sa blessure, qui menace d'être ce que les savans appellent *damnum fatale.*

Jamais Annette n'hésitait quand il s'agissait de soulager l'humanité souffrante. Elle demanda à la hâte quelle était la nature de la blessure; et, redoublant d'empressement quand elle eut appris que le blessé était le vieillard qu'elle avait vu à Darnlinvarach, et dont l'air de dignité l'avait frappée, elle oublia un instant ses propres chagrins pour ne songer qu'à lui porter des secours.

Sir Dugald Dalgetty introduisit Annette dans la chambre du malade avec tout le cérémonial qu'il jugea convenable. Elle fut un peu surprise d'y trouver lord Menteith, et ne put s'empêcher de rougir beaucoup en l'apercevant. Pour cacher son trouble elle se mit sur-le-champ à examiner la blessure de sir Duncan, et reconnut avec regret qu'elle était de nature à ne pas laisser grand espoir de guérison.

Pendant qu'elle s'occupait de ce soin charitable, Dalgetty était retourné dans une grange où l'on avait déposé le vieux Ranald ainsi que plusieurs autres blessés.

— Mon vieil ami, lui dit-il; je vous ai dit qu'attendu la blessure que vous avez reçue tandis que vous aviez de moi un sauf-conduit je ferais tout ce qui dépendrait de moi pour vous obliger : j'ai donc, conformément à la demande que vous m'en avez faite avec tant d'instances, conduit miss Annette Lyle près du chevalier d'Ardenvohr pour panser sa blessure, quoique je ne puisse concevoir quel intérêt vous pouvez y prendre. Il me semble que je vous ai entendu parler de quelque relation de parenté qui existe entre eux, mais un soldat comme moi a autre chose à penser qu'à se charger la tête de toutes les généalogies de vos montagnes.

Et pour rendre au digne major la justice qui lui est due, nous devons dire ici que jamais il ne s'inquiétait, ne s'informait ni ne se souvenait des affaires des autres, à moins qu'elles n'eussent rapport à l'art militaire ou à son intérêt personnel; et dans ces deux cas il avait une mémoire extraordinairement fidèle.

— Et maintenant, mon brave ami du Brouillard, dites-moi donc ce qu'est devenu votre aimable fils; je ne l'ai pas revu depuis qu'il m'a aidé à me désarmer après la bataille : savez-vous qu'une telle négligence mériterait l'estrapade?

— Il n'est pas loin d'ici, répondit le blessé : mais ne levez pas la main sur lui, car il est garçon à payer une aune de courroie avec douze pouces de fer bien affilé.

— Ce ton de menace n'est pas convenable, Ranald, mais je n'y fais pas attention, attendu les services que vous m'avez rendus.

— Si vous croyez m'en devoir quelque reconnaissance, vous pouvez vous en acquitter, en me promettant de m'accorder une demande que j'ai à vous faire.

— Ami Ranald, répondit Dalgetty, j'ai lu dans je ne sais quels livres des histoires de ces sottes promesses qui ont fini par mettre dans l'embarras les chevaliers imprudens qui les avaient faites. C'est pourquoi je me suis fait une loi de ne jamais rien promettre sans savoir bien précisément à quoi je m'engage, afin de ne pas me trouver obligé de faire quelque chose qui pourrait être contraire à mon intérêt. Vous désirez peut-être que j'engage notre chirurgien femelle à venir visiter vos blessures? La seule difficulté, Ranald, c'est que le salon dans lequel on vous a déposé n'est pas de la plus grande propreté; et vous pouvez avoir remarqué que les femmes sont particulièrement soigneuses de leurs vêtemens. Je perdis autrefois les bonnes graces de l'épouse du grand pensionnaire d'Amsterdam, pour avoir essuyé les semelles de mes bottes sur la queue de sa robe de velours noir, parce que, le bout en étant à dix ou douze pieds de sa personne, je l'avais pris pour un tapis à s'essuyer les pieds.

— Il ne s'agit pas d'amener ici Annette Lyle, dit Ranald; tout ce que je vous demande, c'est de me faire transporter dans l'endroit où elle se trouve avec le laird d'Ardenvohr; j'ai à leur dire des choses qui sont de la plus grande importance pour tous deux.

— Il n'est pas trop dans l'ordre, dit Dalgetty, de conduire un Outlaw blessé en présence d'un chevalier. Le grade d'un chevalier était autrefois, et est encore aujourd'hui à quelques égards, le plus haut point d'honneur auquel puisse prétendre un militaire. Cependant, puisque telle est votre demande, je ne vous la refuserai point.

Il donna ordre alors à quatre soldats de transporter

Mac-Eagh dans l'appartement où était sir Duncan Campbell, et partit lui-même pour y aller annoncer son arrivée et la cause qui y donnait lieu ; mais telle fut l'activité des soldats chargés d'exécuter ses ordres, qu'ils y arrivèrent en même temps que lui, et ils déposèrent sur-le-champ le blessé au milieu de la chambre sur le plancher. Les traits de Mac-Eagh, naturellement difformes, étaient décomposés par les souffrances qu'il éprouvait, et ses mains et ses vêtemens teints de son propre sang et de celui des autres ; car personne n'avait songé à en effacer les traces, quoiqu'on eût mis un bandage sur sa blessure.

— Est-ce vous, dit-il en levant péniblement la tête, et en la tournant vers le lit sur lequel était couché son ancien ennemi ; est-ce vous qui êtes le laird d'Ardenvohr ?

— Moi-même, répondit sir Duncan ; que voulez-vous d'un homme dont les heures sont comptées ?

— Et moi je ne compte plus que par minutes, répondit Ranald ; on doit m'en savoir d'autant plus de gré si je les emploie à rendre service à l'homme dont la main a toujours été levée contre moi, et sur qui la mienne s'est appesantie encore bien plus fortement.

— Ta main s'est appesantie sur moi, misérable vermisseau ! dit sir Duncan en lui jetant un regard de mépris.

— Oui, mon bras a été plus fort ; il t'a fait de profondes blessures, quoique celles que j'ai reçues de toi n'aient pas été légères. Je suis Ranald Mac-Eagh, je suis Ranald du Brouillard. Te souviens-tu du jour où ton château fut livré aux flammes, où tes enfans furent égorgés ? Mais songe aussi aux maux que tu avais faits à ma tribu. Personne ne l'a persécutée comme toi, à l'excep-

tion d'un seul homme que sa destinée met, dit-on, à l'abri de notre vengeance, ce que l'on saura d'ici à quelques jours.

— Lord Menteith, s'écria sir Duncan se soulevant sur son lit, cet homme est un scélérat, ennemi en même temps du parlement et du roi, de Dieu et des hommes; un Outlaw qui a mérité mille morts; le fléau de ma famille, de celle de Mac-Aulay et de la vôtre. J'espère que vous ne souffrirez pas que mes derniers momens soient empoisonnés par son barbare triomphe.

— Il va être traité comme il le mérite, dit lord Menteith; qu'on l'emmène à l'instant.

— Un moment, s'écria Dalgetty, un moment, s'il vous plaît. Il ne faut pas oublier les services qu'il a rendus à l'armée en qualité de guide; et d'ailleurs il est ici sous ma sauvegarde.

Ranald parlait en même temps, et sa voix forte couvrait celle du major. — Non, non, dit-il, qu'ils se satisfassent: qu'on prépare la corde et le gibet; que mon corps serve de pâture aux faucons et aux aigles du Ben-Nevis, et par ce moyen ce laird orgueilleux et ce fier comte ne sauront jamais le secret que je puis seul leur apprendre; secret qui ferait tressaillir de joie le cœur d'Ardenvohr, fût-il à l'agonie de la mort; secret que le comte Menteith voudrait connaître au prix de tout ce qu'il possède. Approchez, Annette Lyle, dit-il en se mettant à son séant, avec une force dont on ne le croyait pas capable; ne craignez pas la vue de l'homme qui a pris soin de votre première enfance. Dites à ceux qui vous méprisent comme étant issue de mon ancienne race, qu'une seule goutte de notre sang ne coule pas dans vos veines; que vous êtes née dans la demeure des

grands, et que votre berceau a été aussi doux qu'aucun de ceux où dorment les fils de leur orgueil.

— Au nom du ciel, s'écria Menteith tremblant d'émotion, si vous savez quelque chose sur la naissance de cette jeune fille, hâtez-vous de nous en faire part; faites ainsi la paix avec votre conscience, et...

— Et bénissez vos ennemis à votre dernier soupir, me direz-vous aussi, dit Ranald en fixant sur lui des yeux où brillait un sinistre plaisir. Telles sont les maximes que vous prêchent vos prêtres : mais quand y conformez-vous votre conduite? Que je sache d'abord ce que peut valoir mon secret, avant de le laisser échapper. Laird d'Ardenvohr, que donneriez - vous pour avoir la preuve qu'il existe encore un rejeton de votre famille? J'attends votre réponse; sans cela, je ne dis plus un mot.

— Je pourrais, dit sir Duncan en proie tour à tour au doute, à l'espérance, à l'inquiétude et à la haine...; mais non, je connais ta race; elle n'est composée que de menteurs et d'assassins. Si pourtant tu disais la vérité en ce moment, je crois que je pourrais te pardonner tous les maux que tu m'as faits.

— Vous l'entendez, dit Ranald; c'est en dire beaucoup pour un fils de Diarmid. Et vous, comte, le bruit général du camp est que vous achèteriez au prix de tous vos biens et de tout votre sang la certitude qu'Annette Lyle n'est pas sortie d'une race proscrite; que sa naissance est aussi noble que la vôtre. Si je vous l'apprends, ce n'est point par affection pour vous; il fut un temps où j'aurais échangé ce secret pour ma liberté; je l'échange en ce moment pour ce qui m'est plus cher que la liberté et la vie. Sachez donc qu'Annette Lyle est la plus jeune fille du comte d'Ardenvohr, la seule qui fut

épargnée lorsque tout fut mis à feu et à sang dans son château.

— Cet homme dit-il la vérité? s'écria Annette; l'ai-je bien entendu? n'est-ce pas une illusion?

— Jeune fille, dit Ranald, si vous aviez vécu plus long-temps avec nous, vous auriez appris à mieux connaître les accens de la vérité. Mais je donnerai au laird d'Ardenvohr et à ce comte saxon des preuves capables de convaincre l'incrédulité même. Quant à présent, retirez-vous. J'ai aimé votre enfance, je ne hais pas votre jeunesse : l'œil ne se détourne pas de la rose, quoiqu'elle fleurisse sur une épine. Ce n'est que pour vous que j'ai quelque regret de ce qui ne tardera pas à arriver. Mais celui qui, pour goûter le plaisir de la vengeance, veut écraser son ennemi, ne doit pas s'inquiéter si l'innocent est enseveli sous les ruines.

— Il a raison, Annette, s'écria lord Menteith; au nom du ciel, retirez-vous. Il faut d'abord que nous voyions si l'on peut ajouter foi au témoignage de cet homme.

— Si j'ai retrouvé mon père, s'écria Annette, je ne m'en séparerai pas. Comment pourrais-je le quitter dans l'état où je le vois.

— Qui que vous puissiez être, mon enfant, dit sir Duncan en lui tendant la main, vous trouverez toujours un père en moi.

— Alors, dit Menteith, je vais faire transporter Mac-Eagh dans un autre appartement où je recevrai moi-même sa déclaration. Sir Dugald-Dalgetty voudra bien sans doute en être témoin.

— Avec plaisir, milord. Je serai son confesseur, votre assesseur; l'un ou l'autre ou tous les deux, comme vous

le voudrez. Personne n'est plus propre que moi à cette besogne, car j'ai déjà entendu quelque chose de cette histoire au château d'Inverary, il y a environ un mois. Mais des prises de châteaux comme celui d'Ardenvohr se confondent dans ma mémoire, qui est occupée de choses plus importantes.

En entendant cette déclaration franche que Dalgetty fit en sortant de l'appartement, le comte jeta sur lui un regard de colère et de mépris, auquel le digne major, bien pénétré de son propre mérite, ne fit aucune attention.

---

# CHAPITRE XXII.

» Je suis libre, je suis ce qu'étaient nos aïeux;
» Habitant des forêts quand le noble sauvage
» Ne portait pas encor le joug de l'esclavage. »

DRYDEN. *La prise de Grenade.*

Le comte de Menteith, comme il s'en était chargé, interrogea Ranald sur l'histoire qu'il venait de raconter, et la lui fit répéter avec plus de détails. Il fit ensuite venir les deux autres Enfans du Brouillard qui avaient servi avec leur chef en qualité de guides, et toutes les déclarations de Mac-Eagh furent confirmées par leur témoignage. Il compara soigneusement leur récit avec toutes les circonstances de l'incendie du château de sir Duncan et de l'assassinat de ses enfans, dont celui-ci n'avait que trop fidèlement conservé le souvenir; et tout se trouva parfaitement d'accord. On sent qu'il était im-

portant de s'assurer que les aveux de cet Outlaw n'étaient pas une imposture imaginée pour faire passer à l'enfant de quelque misérable de sa tribu toutes les richesses et les propriétés de la famille d'Ardenvohr.

On dira peut-être que Menteith, personnellement intéressé à ajouter foi aux déclarations de Ranald, ne pouvait être un juge assez impartial pour qu'on dût lui confier l'examen de cette affaire. Mais les deux autres Enfans du Brouillard, interrogés séparément, s'expliquèrent avec tant de simplicité, et furent tellement d'accord dans leurs déclarations, que les esprits les plus prévenus n'auraient pu conserver l'ombre d'un doute. La nature d'ailleurs avait pris soin d'imprimer sur l'épaule gauche d'Annette Lyle une marque qu'on se rappela que portait la fille de sir Duncan. Enfin on se souvint qu'après l'incendie du château on avait trouvé les corps de trois enfans, mais qu'on avait inutilement cherché les restes du quatrième. Toutes ces circonstances, et d'autres qu'il est inutile de rapporter ici, convainquirent non-seulement sir Duncan et Menteith, mais même le marquis de Montrose, entièrement désintéressé dans cette affaire, que dans Annette Lyle, élevée comme par charité dans la famille de Mac-Aulay, et n'ayant pour elle que ses charmes et ses talens, on devait respecter à l'avenir la fille de sir Duncan Campbell et l'héritière de toute sa fortune.

Tandis que Menteith allait communiquer à sir Duncan et à sa fille le résultat des informations qu'il venait de prendre, le vieux Outlaw demanda à parler à son fils.

—Vous le trouverez, dit-il, dans un coin de la grange, où l'on m'avait d'abord placé.

On y trouva effectivement le jeune sauvage bloti dans

un coin sous la paille ; on l'amena à son père, et on les laissa ensemble.

— Kenneth, lui dit Mac-Eagh, écoute bien les dernières paroles de ton père. Un soldat saxon et Allan à la main sanglante sont partis du camp il y a quelques heures pour se rendre dans le pays de Caberfae ; poursuis-les comme le limier poursuit le daim sur nos montagnes ; passe à la nage les lacs et les torrens, gravis les rochers, traverse les bois, ne t'arrête que lorsque tu les auras rejoints.

Le jeune homme prenait un air plus sombre et plus farouche à mesure que son père parlait, et il jeta sur lui un regard expressif en portant la main sur un poignard passé dans la ceinture de cuir qui attachait le plaid en lambeaux dont il était couvert.

— Non, dit le vieillard, ce n'est pas de ta main qu'il doit périr. Il te demandera des nouvelles du camp. Dis-lui qu'on a découvert qu'Annette Lyle est la fille de Duncan d'Ardenvohr, que le thane de Menteith va l'épouser en face du prêtre, et que tu vas inviter leurs amis à venir à leurs noces. N'attends pas sa réponse, mais disparais avec la rapidité de l'éclair qui vient de sortir d'un noir nuage. Pars à l'instant, mon enfant chéri ; pour moi, je ne reverrai pas tes traits, je ne reconnaîtrai plus le bruit de ta course légère. Encore un moment pourtant ; écoute les derniers avis de ton père. Souviens-toi du destin de notre race, et sois fidèle aux anciennes mœurs des Enfans du Brouillard. Nous ne sommes plus qu'une bande éparse, chassée de toutes les vallées par les clans qui se sont emparés des collines où leurs ancêtres fendaient du bois et portaient l'eau pour les nôtres. Mais au milieu des déserts, sur le som-

met des rocs les plus arides, Kenneth, ne fais jamais rien qui souille la liberté que je te laisse pour héritage. Ne l'échange ni pour de riches vêtemens, ni pour des lambris dorés, ni pour une table bien servie. Sur les montagnes et dans les vallons, dans l'abondance et dans la disette, au milieu de la verdure de l'été ou parmi les glaçons de l'hiver, Enfant du Brouillard, sois libre comme tes pères. Ne reconnais point de maître, ne reçois la loi de personne, ne te mets au gage de qui que ce soit. Ne bâtis point de maison, ne cultive pas la terre, que les daims des montagnes soient tes troupeaux, et, quand tu en manqueras, fais ta proie de ce que possèdent les Saxons, ou ces Highlanders qui, Saxons au fond du cœur, estiment leurs bœufs et leurs moutons plus que l'honneur et la liberté; mais nous devons nous en réjouir, nous n'en avons que plus de moyens de vengeance. N'oublie pas ceux qui se sont montrés amis de notre race, et paie leurs services de tout ton sang si l'occasion s'en présente. Si un Mac-Ian vient à ta rencontre, la tête du fils du roi à la main, donne-lui une retraite, protège-le, combats pour lui, quand même toute une armée serait à sa poursuite: ce clan a été l'ami du nôtre de temps immémorial. Les enfans de Diarmid, la race de Darnlinvarach, tout ce qui porte le nom de Menteith, — que ma malédiction tombe sur toi, Enfant du Brouillard, si tu en épargnes un seul quand le moment de les attaquer sera arrivé; et il arrivera; car ils tireront l'épée les uns contre les autres, et ils se dévoreront mutuellement; ils prendront la fuite vers le séjour du Brouillard, et tomberont alors sous les coups de ses enfans. Encore une fois, pars; secoue la poussière de tes pieds contre les habitations des hommes, qu'ils

soient en guerre ou en paix. Adieu, enfant bien-aimé, puisses-tu mourir comme tes ancêtres, avant que les infirmités, les maladies et la vieillesse t'aient privé des forces du corps et de l'énergie de l'ame. Pars! pars! mais conserve ta liberté, et n'oublie jamais ni un service ni une injure.

Le jeune sauvage se pencha sur son père, le baisa au front en lui promettant de lui obéir en tous points; mais, accoutumé dès son enfance à supprimer tout signe extérieur d'émotion, il s'en sépara sans verser une larme, et fut bientôt hors de l'enceinte du camp de Montrose.

Sir Dugald Dalgetty était rentré pendant la dernière partie des instructions que Mac-Eagh venait de donner à son fils, et il fut peu édifié de sa conduite en cette condition.

—Mon ami Ranald, lui dit-il, je ne crois pas que vous soyez dans la meilleure route possible pour un mourant. Brûler des faubourgs, faire le sac d'une ville, massacrer des garnisons, c'est le devoir d'un soldat; il est justifié par la nécessité d'agir ainsi, puisqu'il ne reçoit sa paye qu'à cette condition. Il est donc évident que sa profession est favorisée du ciel, puisqu'il peut commettre tous les jours des actes de violence, sans perdre l'espérance du salut. Mais au service d'aucun prince de l'Europe, Ranald, ce n'est la coutume d'un soldat mourant de se vanter de pareilles choses, et de recommander à ses camarades d'en faire autant. Au contraire, il montre quelque contrition d'avoir été obligé d'agir ainsi, et il prononce ou fait prononcer près de lui quelque bonne prière, ce que je vais demander au chapelain de Son Excellence de faire pour

vous si vous le désirez. Ce que je vous dis ici ne fait point partie de mes devoirs ; mais votre conscience se trouvera plus à l'aise si vous quittez ce monde en chrétien, au lieu d'en sortir comme un Turc, ce que vous me semblez en beau chemin de faire.

La seule réponse que fit à cette exhortation le mourant (car on pouvait alors regarder Ranald Mac-Eagh comme presque à l'agonie), fut une prière qu'on lui soulevât la tête de manière à ce qu'il pût voir la campagne par une fenètre du château. Un épais brouillard qui s'était amassé depuis quelque temps sur le haut des montagnes, commençait alors à descendre et rouler sur les angles des monts, et laissait apercevoir leurs cimes escarpées qui semblaient autant d'îles s'élevant sur un océan de vapeurs.—Esprit du Brouillard, dit Mac-Eagh, toi que ma race appelle son père et son protecteur, reçois dans ton tabernacle de nuages, quand ce moment de douleur sera passé, celui que tu as si souvent protégé pendant sa vie. En parlant ainsi, il retomba entre les bras de ceux qui le soutenaient, et, tournant la tête du côté de la muraille, il garda le silence.

— Je crois, dit Dalgetty, que mon ami Ranald, au fond du cœur, ne vaut guère mieux qu'un païen. Et il lui renouvela la proposition de lui envoyer le docteur Wisheart, chapelain de Montrose. C'est un homme qui connaît parfaitement son ministère, dit-il, et qui fera main basse sur tous vos péchés en moins de temps qu'il ne m'en faudrait pour fumer une pipe de tabac.

— Saxon! répondit le moribond, ne me parlez plus de votre prêtre : je meurs content. Avez-vous jamais rencontré un ennemi contre lequel toutes les armes étaient inutiles, sur le corps duquel la balle rebondis-

sait, la flèche s'émoussait, que le sabre ni le poignard ne pouvaient percer?

— Certainement, répliqua le major, lorsque je servais en Allemagne. Je me souviens entre autres d'avoir vu à Ingolstadt un gaillard dont l'armure, à l'épreuve du fer et de la balle, était si bien jointe, que mes soldats furent obligés de lui briser le crâne à coups de crosse de fusil.

— Cet ennemi invulnérable, continua Ranald, est couvert de mon sang le plus précieux. Mais le moment de la vengeance est arrivé. Je lui lègue la jalousie, le désespoir, la rage et la mort, ou une vie plus malheureuse que la mort même. Tel sera le sort d'Allan à la main sanglante, quand il apprendra qu'Annette épouse Menteith, et cet espoir me console de mourir de sa main.

— Puisqu'il en est ainsi, dit le major, je n'ai plus rien à vous dire, mais j'aurai soin de vous laisser voir par le moins de monde possible, car je ne trouve pas fort exemplaire la manière dont vous prenez votre congé de réforme, et elle ne fait pas honneur à une armée chrétienne.

A ces mots il sortit de l'appartement, et quelques minutes après Ranald Mac-Eagh rendit le dernier soupir.

Cependant lord Menteith, laissant le père et la fille se féliciter d'une découverte si heureuse pour tous deux, et se prodiguer les marques d'une tendresse mutuelle, était allé trouver Montrose, et discutait avec lui les conséquences probables de cet événement.

— Je verrais à présent tout l'intérêt que vous y prenez, lui dit Montrose, si je ne m'étais déjà aperçu depuis long-temps de celui que vous inspirait l'aimable An-

nette. Vous l'aimez, je suis certain qu'elle vous aime; votre naissance et la sienne, sa fortune et la vôtre rendent une union entre elle et vous parfaitement sortable; mais, mon cher comte, n'entrevoyez-vous pas d'autres obstacles? Réfléchissez-y bien. Sir Duncan Campbell est un fanatique ou du moins un presbytérien; il a pris les armes contre son roi; il est en ce moment notre prisonnier de guerre; enfin nous ne sommes encore, je le crains bien, qu'au commencement d'une longue guerre civile: croyez-vous en de pareilles circonstances pouvoir lui demander la main de sa fille? Croyez-vous surtout qu'il vous l'accorderait?

L'amour, conseiller non moins ingénieux qu'éloquent, fournit à Menteith mille réponses à ces raisonnemens. Il rappela à Montrose que le chevalier d'Ardenvohr n'était un fanatique ni en religion ni en politique, et qu'il avait pris les armes par déférence pour le chef de sa famille, pour le marquis d'Argyle, plutôt que par suite de ses propres dispositions. Il fit valoir son zèle reconnu pour la cause royale, et les preuves qu'il en avait données, et il fit sentir que son mariage avec l'héritière d'Ardenvohr pouvait lui gagner de nouveaux partisans. Il lui parla de l'état dangereux dans lequel sir Duncan se trouvait, et lui représenta que s'il retournait avec sa fille dans son château, et qu'il vînt à mourir, elle tomberait sous la tutelle du marquis, qui ne manquerait pas de la marier à quelqu'un de ses parens, afin d'assurer à son parti la disposition de sa fortune et le secours de ses vassaux.—Vous sentez donc, ajouta-t-il, que si je n'obtiens en ce moment la main d'Annette, il ne peut me rester aucune espérance, car je ne serai jamais assez lâche pour l'acheter au prix de mon hon-

neur, en abandonnant les drapeaux de mon souverain légitime.

Montrose convint que ces argumens n'étaient pas sans force, que ce mariage n'était nullement incompatible avec la fidélité que lord Menteith devait au roi, et qu'il pouvait même être utile à sa cause.

— Mais les obstacles que je crains de la part de sir Duncan, dit-il, n'en subsistent pas moins. Si vous pouviez les surmonter, je désirerais que votre union eût lieu le plus promptement possible, car je voudrais que cette belle Briséis ne se trouvât plus dans notre camp, lorsque notre Achille, Allan Mac-Aulay, y reviendra. Je crains quelque malheur de ce côté, Menteith. Je crois que le plus sage serait de renvoyer sir Duncan sur parole. Il emmènerait sa fille dans son château; je vous chargerais de l'y escorter, vous l'y épouseriez; et vous viendriez nous rejoindre au bout de quelque temps. Votre honneur ne pourrait en souffrir; la blessure que vous avez reçue sera un voile honorable pour couvrir votre absence.

— Jamais! s'écria Menteith, quand je devrais perdre toutes les espérances auxquelles j'ai à peine commencé de m'abandonner; je ne quitterai pas le camp de Votre Excellence tant que l'étendard royal y sera déployé. Je mériterais que l'égratignure que j'ai reçue au bras, et que vous honorez du titre de blessure, fût suivie d'une gangrène incurable si j'en faisais un prétexte pour quitter un seul instant le service du roi.

— Votre détermination est-elle bien prise?

— Inébranlable comme le Ben-Nevis!

— En ce cas, expliquez-vous avec le chevalier d'Ardenvohr; tâchez d'obtenir son consentement, et brus-

quez la conclusion de cette affaire. S'il vous accorde sa fille, je parlerai moi-même à Mac-Aulay, et nous chercherons les moyens d'occuper son frère à quelque distance de l'armée, jusqu'à ce qu'il ait pris son parti sur cet événement. Plût au ciel que sa seconde vue présentât à son imagination quelque jeune nymphe assez belle pour lui faire oublier Annette Lyle! Vous ne croyez pas cela possible, Menteith; — mais n'importe : songeons maintenant chacun à nos affaires, vous à celles de l'Amour, moi à celles de Mars.

Ils se séparèrent, et, conformément au plan qui avait été arrêté, lord Menteith, le lendemain matin de bonne heure, dans un entretien particulier avec sir Duncan Campbell, lui demanda la main de sa fille. Le chevalier d'Ardenvohr n'ignorait pas leur attachement mutuel, mais il ne s'attendait pas à recevoir si tôt la déclaration de Menteith. Il lui répondit d'abord qu'il s'était peut-être déjà trop abandonné à la joie que lui avait inspirée le bonheur de retrouver une fille, quand son clan venait d'éprouver une défaite si complète et si humiliante, et que ce n'était pas le moment de se livrer à des projets d'agrandissement pour sa propre maison. Menteith insista avec tout le feu de l'amour, et sir Duncan finit par lui demander quelques heures pour délibérer sur sa proposition, ajoutant qu'il désirait en outre avoir une conversation avec sa fille sur un sujet si important.

Le résultat de la délibération et de l'entretien fut favorable à Menteith. Sir Duncan reconnut que le bonheur de sa fille dépendait de son union avec lord Menteith, et il prévit qu'à moins qu'elle n'eût lieu sur-le-champ, Argyle mettrait tout en usage pour y apporter

des obstacles. Ce mariage d'ailleurs lui paraissait convenable sous tous les rapports. Menteith jouissait de la meilleure réputation; il avait un rang distingué, il était d'une excellente famille; il possédait une fortune considérable; et tous ces avantages pouvaient bien faire oublier que ses opinions politiques n'étaient pas les mêmes que celles des Campbells. Enfin, quand même il aurait vu cette union sous un point de vue moins favorable, peut-être n'aurait-il pu se résoudre à contrarier le premier désir de la fille qu'il venait de retrouver, et qui l'avait intéressé avant qu'il sût qu'elle lui appartenait de si près.

Nous ne dissimulerons pourtant pas qu'un secret mouvement d'orgueil influa aussi sur sa détermination. Produire dans le monde comme l'héritière de la maison d'Ardenvohr une jeune fille élevée par charité dans la famille de Darnlinvarach, c'était une idée qui lui offrait quelque chose d'humiliant; mais présenter sa fille comme comtesse de Menteith, comme ayant fixé les vœux d'un jeune seigneur d'un rang distingué, malgré l'obscurité à laquelle le destin avait condamné ses premières années, c'était prouver que dans tous les temps elle avait été digne du rang auquel elle se trouvait élevée.

Toutes ces considérations déterminèrent donc sir Duncan à consentir que les jeunes amans fussent mariés dans la chapelle du château par le chapelain de Montrose, avec le moins d'éclat qu'il serait possible. Mais il fut convenu que, lorsque Montrose partirait d'Inverlochy à la tête de son armée, ce qui devait avoir lieu dans peu de jours, la jeune mariée retournerait avec son père au château d'Ardenvohr, jusqu'à ce que les circon-

stances permissent à lord Menteith de se retirer du service avec honneur. Cette résolution une fois prise, il fut le premier à en presser l'exécution, et l'on décida que le mariage aurait lieu dans la soirée suivante, c'est-à-dire le surlendemain du jour de la bataille.

---

# CHAPITRE XXIII.

« Il m'a ravi l'objet dont mon cœur est épris,
» Et qui de maints combats était pour moi le prix. »

*L'Iliade.*

Il était indispensable, pour bien des raisons, qu'Angus Mac-Aulay, qui avait été si long-temps le protecteur d'Annette, fût instruit du changement presque miraculeux qui venait de s'opérer dans la fortune de sa jeune protégée. Montrose, comme il s'en était chargé, lui communiqua ces événemens remarquables. Il apprit cette nouvelle avec l'air d'indifférence et de bonne humeur qui lui était habituel, et montra plus de joie que d'étonnement de la bonne fortune d'Annette.

— Je ne doute nullement qu'elle ne s'en montre digne, dit-il, et comme elle a été élevée dans de bons principes, dans des sentimens royalistes, j'espère qu'elle fera passer la fortune de son vieux fanatique de père

dans les mains de quelque brave ami du roi. Je n'empêcherai même pas mon frère Allan de se mettre sur les rangs, quoique ce sir Duncan Campbell soit le seul homme qui ait osé reprocher à un Mac-Aulay d'avoir manqué aux lois de l'hospitalité. Annette n'en est pas coupable. Elle seule a jamais pu charmer les momens d'humeur d'Allan; et qui sait si le mariage ne le rendrait pas tout-à-fait à la société?

Montrose se hâta d'interrompre la construction des châteaux qu'Angus bâtissait en l'air, en l'informant que le père d'Annette avait déjà disposé de sa main; qu'elle devait épouser le lendemain soir leur parent commun, le comte de Menteith; et que, par reconnaissance des soins que Mac-Aulay avait pris de cette jeune fille jusqu'à ce jour, il était chargé par sir Duncan de l'inviter à assister à cette cérémonie, et à le remplacer à l'autel, puisque sa blessure l'empêcherait de s'y trouver.

A cette déclaration, Angus prit un air grave, et se redressa de l'air d'un homme qui croit qu'on a manqué aux égards qui lui étaient dus.

— Je pensais, dit-il, qu'ayant si long-temps servi de père à cette jeune fille, pendant toutes les années qu'elle a passées sous le toît de mes ancêtres, je pouvais m'attendre en cette occasion à autre chose qu'à un compliment de pure cérémonie. Je ne crois pas avoir à me reprocher trop de présomption en prétendant qu'on aurait pu me consulter. Je souhaite tout le bonheur possible à mon parent Menteith, personne ne lui en souhaite plus que moi; mais je dois dire qu'il a été un peu vite dans cette affaire. Tout le monde connaît les sentimens d'Allan pour Annette; et je ne vois pas pourquoi l'on a mis de côté les droits supérieurs qu'il a sur son

affection et sa reconnaissance, au moins sans en faire d'abord l'objet d'une discussion.

Montrose, ne voyant que trop où tendaient tous ces discours, supplia Mac-Aulay d'écouter la raison; et lui demanda d'examiner lui-même s'il était vraisemblable que sir Duncan accordât la main de sa fille unique à Allan, qui, malgré les excellentes qualités que personne ne pouvait lui refuser, avait des accès de mélancolie qui faisaient trembler tout ce qui approchait de lui?

—Milord, dit Mac-Aulay, mon frère Allan est ce que Dieu nous a faits tous, un mélange de bonnes et de mauvaises qualités, mais c'est l'homme le plus brave et le plus intrépide de toute votre armée, et il méritait que Votre Excellence, que son parent, qu'une jeune personne qui lui doit tout ainsi qu'à sa famille, eussent un peu plus d'égards pour son bonheur.

Montrose fit de vains efforts pour lui faire envisager les choses sous un autre point de vue. Angus était du nombre de ceux qu'aucun raisonnement ne peut convaincre quand ils ont une fois pris une fausse impression. Montrose leva alors le ton plus haut, et lui recommanda de prendre garde de nourrir dans son cœur des sentimens qui pussent nuire au service de Sa Majesté. Il lui annonça qu'il désirait surtout qu'Allan ne fût pas interrompu dans la mission dont il l'avait chargé, mission, dit-il, aussi honorable pour lui-même qu'elle pouvait être avantageuse pour la cause du roi, et dont il espérait que son frère ne le détournerait pas en l'entretenant d'objets qui y étaient étrangers, au risque de semer la haine et la dissension.

Angus répondit avec un ton d'humeur qu'il n'était

point un tison de discorde, et que par caractère il jouerait plutôt le rôle de pacificateur ; qu'au surplus son frère savait aussi bien que qui que ce fût ce qu'il devait faire quand il se trouvait insulté. Quant à la manière dont Allan serait informé de ce qui se passait, on croit généralement, dit-il, que mon frère a des sources d'information plus promptes et plus sûres que les communications ordinaires, et je ne serais pas surpris qu'on le vît arriver ici beaucoup plus tôt qu'il n'y est attendu.

Une promesse qu'il n'interviendrait en rien dans cette affaire fut tout ce que Montrose put obtenir d'Angus, qui, quoique d'un caractère doux et conciliant en toute autre occasion, devenait intraitable quand son orgueil, son intérêt ou ses préjugés étaient blessés. Les choses en restèrent donc là pour le moment.

On devait s'attendre à trouver sir Dugald Dalgetty plus disposé à assister avec plaisir à la cérémonie du mariage. Montrose crut devoir l'y inviter, attendu qu'il avait eu connaissance de toutes les circonstances qui l'avaient amené, mais, à sa grande surprise, sir Dugald hésita ; il regarda les coudes de son justaucorps et les genoux de ses culottes, et répondit à Montrose, avec un air de répugnance et de contrainte, qu'il se rendrait à cette invitation si, après en avoir causé avec son noble ami, il trouvait que cela lui fût possible. Montrose ne crut devoir lui en montrer ni étonnement ni déplaisir, et le laissa libre d'agir comme bon lui semblerait.

Dès que Montrose se fut retiré, le major chercha lord Menteith, et le trouva dans son appartement, occupé à choisir dans la garde-robe peu nombreuse qu'il

avait au camp les vêtemens qui pouvaient être les plus convenables pour cette cérémonie solennelle. Il lui fit d'un air grave et sérieux ses complimens de félicitation sur l'approche du moment qui devait assurer son bonheur, ajoutant qu'il avait le plus grand regret de ne pouvoir en être témoin.

— Et quelle raison vous en empêche ? lui demanda le comte ; Montrose ne vous y a-t-il pas invité ?

— Oui, milord, répondit Dalgetty ; mais pour vous parler franchement, je dois vous dire que ma présence ne ferait pas honneur à cette auguste cérémonie. Je n'ai d'autre habit que celui que vous voyez; le cuir de mes culottes est devenu si mince aux genoux, que je tremble à chaque instant de les voir passer au travers, et la solution de continuité qui se trouve aux coudes de mon justaucorps serait peut-être de mauvais augure pour la durée du nœud de votre bonheur matrimonial. A vous dire la vérité, milord, vous en êtes un peu la cause, car vous m'avez fait penser trop tard que je pourrais trouver dans les dépouilles des ennemis quelque vêtement qui me convînt. Vos enragés Highlanders avaient déjà fait main basse sur tout le butin, et il aurait été aussi facile d'arracher un os à un chien affamé. Pour toute réponse, ils tirèrent leurs claymores et leurs poignards en marmottant je ne sais quoi dans ce qu'ils appellent leur langage, que le diable seul peut comprendre. De bonne foi, milord, je crois qu'ils ne valent guère mieux que des païens, et j'ai été très-scandalisé de la manière dont mon vieil ami Ranald a jugé à propos de battre la retraite il y a deux jours.

Lord Menteith était disposé à voir des amis dans tous les hommes ; la plainte du major ajouta encore à sa

bonne humeur. Lui montrant un ajustement complet en peau de buffle qui était sur une chaise : — Voilà, dit-il, ce que j'avais dessein de prendre pour ma parure de noce, attendu que c'est ce que j'ai trouvé de moins formidable dans tout mon costume militaire; nous sommes à peu près de même taille; me ferez-vous le plaisir de l'accepter.

— Non, non, s'écria Dalgetty; je ne puis consentir que vous vous en priviez pour moi. Cependant je ne sais s'il n'est pas plus conforme aux usages militaires que vous vous mariiez revêtu de votre armure. Je me rappelle que j'assistai autrefois au mariage du prince Léon de Wittlesbach avec la plus jeune des filles de Georges Frédéric de Saxe, mariage qui se célébrait sous les auspices du vaillant Gustave-Adolphe, le Lion du Nord.

Le jeune comte sourit, et sûr que le major porterait à la cérémonie un visage gai, il se revêtit lui-même d'une cuirasse légère couverte par un manteau de velours, et une large écharpe de soie bleue qu'il portait suivant la mode du temps, et conformément à son rang.

Tout était prêt, et il avait été convenu que, suivant l'usage du pays, les deux futurs époux ne se reverraient qu'en face de l'autel. L'heure fixée pour la cérémonie était déjà sonnée, et lord Menteith s'était rendu dans une salle voisine de la chapelle, où Montrose, qui avait bien voulu se charger de remplir à son égard les fonctions de père, devait venir le prendre pour le conduire devant le ministre. Quelques occupations relatives à l'armée l'ayant retenu quelque temps, le jeune comte, comme on peut bien le croire, l'attendait avec la plus vive impatience, et lorsqu'il entendit la porte s'ouvrir,

il s'écria d'un ton de plaisanterie : — Vous arriverez bien tard à la parade !

— Vous trouverez que j'arrive assez tôt, répondit Allan Mac-Aulay en s'élançant dans l'appartement, la claymore à la main ; Menteith, défendez-vous comme un homme, ou mourez comme un chien.

— Vous êtes fou, Allan ! dit Menteith non moins surpris de son arrivée soudaine que frappé de l'état dans lequel il le voyait. Ses joues étaient livides, ses yeux sortaient de leur orbite, ses lèvres étaient blanches d'écume, et ses gestes étaient ceux d'un démoniaque.

— Vous mentez, traître, répondit Allan d'un ton furieux, vous mentez en cela, comme dans tout ce que vous m'avez dit : toute votre vie n'est qu'un mensonge.

— La vôtre ne serait plus longue, répliqua Menteith, si je ne vous avais pas dit ce que je pense en vous disant que vous êtes fou. En quoi m'accusez-vous de vous avoir trompé ?

— Vous m'aviez dit que vous n'épouseriez pas Annette Lyle, dit Allan : c'était une trahison, un mensonge, car elle vous attend à l'autel.

— C'est vous-même qui mentez, répondit Menteith : je vous ai dit que l'obscurité de sa naissance formait un obstacle à notre union. Cet obstacle n'existe plus ; et qui croyez-vous donc être pour que je vous doive le sacrifice de mes prétentions ?

— Armez-vous donc ! s'écria Allan : nous n'avons pas besoin d'autres explications.

— Pas à présent, dit Menteith ; pas en cet endroit. Vous devez me connaître, Allan : demain nous nous reverrons.

— Aujourd'hui !... à l'instant !... ou jamais ! répondit

Allan. Votre dernière heure ou la mienne est sonnée. Menteith, je vous en conjure, au nom de notre parenté, de notre ancienne amitié, au nom des drapeaux sous lesquels nous avons combattu ensemble, défendez-vous!

En parlant ainsi, il s'approcha du comte, lui saisit la main, et la serra avec une telle violence, que le sang en sortit.

— Retirez-vous, insensé! dit le comte en le repoussant avec force.

— Que ma vision s'accomplisse donc! s'écria Allan; et, tirant son poignard, il en frappa le sein du comte. La cuirasse dont Menteith était revêtu fit glisser la pointe du poignard, qui, en remontant, ouvrit une profonde blessure entre le cou et l'épaule, et la violence du coup le renversa. Montrose entrait au même instant. Tous les témoins de cette scène étaient étourdis de surprise et de terreur. Avant que le comte comprît ce dont il s'agissait, Allan s'était précipité vers la porte, et il descendit l'escalier avec la rapidité de l'éclair.

— Gardes, s'écria Montrose, qu'on ferme la porte du château, arrêtez l'assassin! tuez-le s'il résiste. Fût-il mon frère, il mourra!

Mais Allan renversa d'un second coup de poignard la sentinelle qui était en faction et qui voulut l'arrêter, traversa le camp avec la vitesse d'un daim poursuivi par des chasseurs, passa la rivière à la nage, à la vue de ceux qui le poursuivaient, et s'enfonça dans les bois.

Dans le cours de la même soirée, son frère Angus quitta le camp de Montrose à la tête de son clan, retourna à Darnlinvarach, et ne prit plus aucune part à la guerre.

Quant à Allan, on dit qu'aussitôt qu'il eut commis

son crime, il vola comme un trait au château d'Inverary, pénétra dans la salle où le marquis d'Argyle tenait un conseil, et jeta devant lui, sur la table, son poignard ensanglanté.

— Est-ce le sang de James Graham? demanda Argyle d'une voix qui annonçait en même temps l'espoir que cette demande recevrait une réponse affirmative, et la terreur que lui inspirait cette apparition inattendue.

— C'est le sang de son favori, répondit Allan; c'est un sang que j'étais prédestiné à répandre, quoique j'eusse versé tout le mien pour l'épargner.

Ayant ainsi parlé, il partit avec la même promptitude qu'il était arrivé, et disparut avant que personne songeât à le retenir. On n'est pas d'accord sur ce qu'il devint ensuite. Comme on vit le même jour le jeune Kenneth et trois Enfans du Brouillard traverser le Loch Fine, bien des gens, présumèrent qu'ils l'avaient suivi à la piste, et qu'Allan était tombé sous leurs coups dans quelque solitude écartée, mais d'autres prétendent qu'il quitta l'Angleterre, et qu'il se fit moine dans l'ordre des chartreux. Au surplus, on n'eut jamais que de faibles présomptions à l'appui de l'une ou de l'autre de ces deux opinions.

Sa vengeance fut pourtant moins complète qu'il ne se l'imaginait probablement; car lord Menteith, quoique si dangereusement blessé qu'il fut très-long-temps à recouvrer la santé, dut la vie à la recommandation que lui avait faite le major Dalgetty de se marier couvert de ses armes. Mais Montrose perdit ses services; et, dès que lord Menteith fut en état de supporter le transport, il partit avec Annette et sir Duncan, toujours souffrant lui-même de sa blessure, pour le châ-

teau d'Ardenvohr. Sir Dugald Dalgetty l'accompagna jusqu'au bord de l'eau, et le conjura, en le quittant, de ne pas oublier de faire construire une redoute sur la hauteur de Drumsnab, pour protéger le château qui devait un jour appartenir à sa future épouse.

Ils firent ce voyage sans aucun accident; et Menteith, au bout de quelques mois, fut assez bien rétabli pour être uni avec Annette en présence et du consentement de sir Duncan Campbell et de son épouse.

Les superstitieux Highlanders furent assez embarrassés pour concilier la guérison de lord Menteith avec la prédiction d'Allan Mac-Aulay, dont ils ne voulaient pas révoquer en doute le don de seconde vue. Quelques-uns lui surent mauvais gré de n'être pas mort pour la vérifier complètement. Mais la plupart pensèrent qu'elle avait été suffisamment remplie par la blessure qu'il avait reçue de la main et du poignard d'Allan; et tous furent d'opinion que l'incident de la bague à la tête de mort avait annoncé le trépas du père d'Annette, qui ne survécut que quelques mois au mariage de sa fille avec le comte. Les incrédules traitèrent toutes ces idées de rêves de cerveaux en délire, et jugèrent que la prétendue vision d'Allan n'était autre chose que l'effet de ses passions violentes, qui, ayant vu depuis longtemps dans Menteith un rival plus favorisé qu'il ne l'était lui-même, luttaient contre sa générosité naturelle, et lui inspiraient à son insu l'idée de faire périr celui qu'il regardait comme le seul obstacle à son bonheur.

Menteith ne recouvra pas la santé assez tôt pour rejoindre Montrose pendant sa courte et glorieuse carrière; et quand ce général eut quitté l'Écosse après avoir licencié son armée, il vécut retiré dans ses terres

jusqu'à la restauration de Charles II sur le trône. Après cet heureux événement, il exerça dans son pays des fonctions qui convenaient à son rang, vécut heureux, respecté du public, chéri de sa femme et de ses enfans, et mourut dans un âge fort avancé.

Les personnes de notre drame sont en si petit nombre qu'à l'exception de Montrose, dont la gloire et les exploits appartiennent à l'histoire, il ne nous reste à parler que de sir Dugald Dalgetty.

Ce brave major continua avec la plus rigoureuse ponctualité à remplir ses devoirs militaires et à recevoir sa paye. Mais enfin il fut, comme beaucoup d'autres, fait prisonnier à la bataille de Philiphaug. Il fut condamné à partager le sort de ses compagnons de service voués à la mort, moins encore par les arrêts des tribunaux civils et militaires que par suite des déclamations de ministres fanatiques, qui prétendaient que leur sang devait être versé en sacrifice expiatoire pour effacer les péchés d'Israël, et qui, par une application aussi cruelle qu'impie, disaient qu'ils devaient être traités comme l'avaient été les Chananéens.

Plusieurs officiers des Lowlands, au service du Covenant, intercédèrent en cette occasion pour Dalgetty, et le représentèrent comme un homme dont les connaissances militaires pourraient être très-utiles à leur armée, et qu'il serait facile de déterminer à changer de service. Mais ils trouvèrent sir Dugald plus obstiné sur ce point qu'ils ne l'avaient pensé. Il s'était engagé au service du roi pour un temps fixe, leur dit-il, et jusqu'à l'expiration du terme convenu ses principes ne lui permettaient pas l'ombre d'un changement. Les officiers du Covenant n'entendaient pas des distinctions si subtiles,

et il courait le plus grand danger de mourir martyr non de tel ou tel principe politique, mais de ses idées rigoureuses sur la discipline militaire, quand heureusement ceux qui s'intéressaient à lui découvrirent qu'il ne restait que quinze jours à s'écouler du terme fixé pour son engagement, auquel aucune puissance sur la terre n'aurait pu le décider à manquer, quoiqu'il fût bien certain qu'il ne serait pas renouvelé. Ils obtinrent donc, non sans peine, un sursis à son exécution pour cet espace de temps, et au bout de ce terme ils le trouvèrent parfaitement disposé à entrer au service de quiconque voudrait le payer. Il prit donc parti dans l'armée du Covenant, et fut nommé major du corps de Gilbert-Ker, communément appelé le régiment de l'Église.

Nous ne savons pas ce qu'il devint ensuite ; mais au bout de quelques années nous le trouvons en paisible jouissance de son domaine paternel de Drumhwacket, dont il ne prit pas possession à la pointe de l'épée, mais qu'il acquit par des voies plus pacifiques en épousant Hannah Strachan, matrone respectable, veuve sans enfans du presbytérien auquel il avait appartenu.

On croit que sir Dugald survécut à la révolution ; car des traditions qui ne sont pas encore très-anciennes nous le représentent comme se montrant encore alors assez fréquemment à Aberdeen, très-vieux, très-sourd, et ne se lassant jamais de répéter ses histoires interminables sur l'immortel Gustave-Adolphe, le Lion du Nord et le boulevard de la foi protestante.

FIN DES CONTES DE MON HÔTE ET DE LA LÉGENDE DE MONTROSE.

# AU LECTEUR.

---

LECTEUR!

Les Contes de mon Hôte sont arrivés à leur fin. J'avais dessein de vous faire cette annonce sous le nom de Jedediah Cleishbotham; mais de même qu'Horam, fils d'Asmar, et que tous les autres conteurs qui ont pris naissance dans l'imagination des hommes, Jedediah s'est évanoui dans les airs.

M. Cleishbotham avait avec Ariel la même ressemblance que celui qui l'a évoqué, avec le sage Prospero; et cependant nous nous attachons tellement aux fictions que nous créons nous-mêmes, que ce n'est qu'avec un

frivole regret que je cesse de m'identifier avec lui (1). Je sais que c'est un sentiment dans lequel il est difficile de faire entrer le lecteur ; mais il ne peut être plus convaincu que je ne le suis, que j'ai tracé le tableau du caractère écossais sous assez de nuances pour avoir épuisé les observations d'un seul individu ; qu'il serait donc inutile de vouloir continuer plus long-temps ce travail, et que je risquerais d'ennuyer. J'ai la vanité de supposer que ces romans ont été assez répandus pour montrer mes concitoyens, et les traits saillans de leur caractère, sous un jour nouveau pour les lecteurs du sud ; et bien des personnes indifférentes naguère pour l'Écosse ont été entraînées à en lire l'histoire, graces aux allusions qu'elles ont trouvées dans ces fictions.

Je quitte donc un champ sur lequel existe encore une riche moisson ; mais je laisse après moi des ouvriers capables de la recueillir. Plus d'un écrivain a récemment fait preuve de talens dans le même genre, et s'il est permis à l'auteur qui parle en ce moment, et qui n'est lui-même qu'un fantôme, de distinguer l'ombre d'un frère, ou pour mieux dire d'une sœur, il citera en particulier

(1) Il y a certes assez de poésie et même d'épopée dans la *Légende de Montrose*, pour qu'on puisse y trouver plus d'un rapprochement avec maint poëme en vers. Nous en avons indiqué quelques-uns dans la notice et les notes ; mais cet épilogue rappelle presque les propres expressions de Byron dans le quatrième et dernier chant du *Childe Harold*.

*But where is he the Pilgrim of my song, etc.*

« — Mais où est-il le Pèlerin de mon poëme, l'être au nom de qui je parlais autrefois ? il me semble qu'il vient tard et se fait attendre. Il n'est plus ! — vous avez entendu ses dernières paroles ; ses courses vagabondes sont terminées ; ses sillons s'effacent ; — il est lui-même comme rien ; — s'il fut jamais autre chose qu'un être

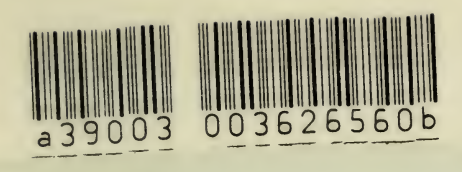
l'auteur de l'agréable et intéressant ouvrage intitulé : *Mariage* (1).

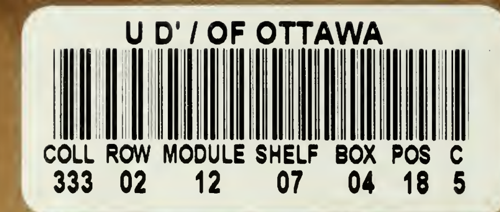
fantastique, s'il pouvait être classé parmi les êtres qui vivent et souffrent, etc. — »

Dans la préface du même chant, Byron appelle aussi son Childe Harold un ami dont il se sépare avec regret. — Éd.

(1) L'auteur de *Mariage* a publié depuis l'*Héritage*. Ces deux romans ont eu du succès ; mais le prétendu Cleishbotham est resté sans rival et sans rivale. — Éd.

| | | |
|---|---|---|
| | | |


a39003 003626560b


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 12 07 04 18 5